

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

33

La prodigieuse agonie

FLEUVE NOIR

ANTICIPATION

DEMUTH 92

Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 33

LA PRODIGIEUSE AGONIE

(1988)



CHAPITRE PREMIER

Lorsque le wagon de marchandises arriva, toute la famille Bertold vint assister à la manœuvre. Le petit remorqueur urbain eut beaucoup de peine à le faire pénétrer dans la serre des plantes aromatiques, mais Liensun exigeait qu'il en fût ainsi et donna une prime aux employés pour qu'ils acceptent de perdre quelques instants. Il fallut démonter un côté des montants de la serre pour caser le véhicule.

Mais une fois les livreurs repartis, le garçon refusa de commencer l'inventaire avant que la serre ne soit bien refermée.

— Il faudrait aussi de la buée sur les vitres, dit-il.

Murmore, la grosse fille blême amoureuse de lui, s'agita frénétiquement pour lancer les arroseurs en même temps qu'elle montait la température de la chaudière.

Au début ils furent fortement déçus car le dirigeable avait été livré en pièces démontées. Même l'enveloppe avait dû être séparée en morceaux. Pour les rassurer, le garçon chercha dans les caisses et finit par trouver l'un des ballonnets intérieurs, le plus petit. Il expliqua qu'on ne gonflait pas l'enveloppe directement, mais que celle-ci contenait des ballonnets de toutes les tailles qui eux seuls recevaient l'hélium.

D'ailleurs le filtre à hélium était dans le lot et Liensun le fit fonctionner sur le courant urbain. Il le relia à son ballonnet et une heure plus tard ce dernier commençait à s'ébrouer dans ses amarres, comme s'il visait à grimper d'un coup vers le toit de la serre pour le crever. Murmore battit des mains et la famille Bertold, pétrifiée de vénération, parut sur le point de se prosterner. Liensun arrêta l'expérience.

— Imaginez cette douzaine de ballons remplis. Nous nous

envolerions très vite. Et avec un bon moteur diesel nous choisirions la direction souhaitée.

— Mais dans ce cas, ne pourrions-nous pas nous élever dans les airs et, au-delà de ce drap funéraire qui étreint la Terre, rejoindre le Soleil ?

En même temps Bertold inclinait par trois fois la tête pour saluer le mot sacré, « soleil », et tout le reste de la famille avec lui.

Liensun, tout à sa joie, supportait ces simagrées avec bonne humeur alors que d'ordinaire il les taxait tous de crétins fanatiques. Ces Rénovateurs du Soleil l'agaçaient prodigieusement mais, grâce à eux, il était en train de réaliser une partie de son nouveau programme d'action. Grâce au cultivateur de plantes aromatiques, il avait pu louer ce wagon, l'envoyer dans la Sun Company. Ann Suba qui, depuis la mort de Ma Ker, dirigeait les Rénovateurs scientifiques des Échafaudages, avait accepté de lui céder le plus petit des dirigeables. Mais en échange il avait fait remplir le wagon de matériel et d'objets de première nécessité. L'argent venait d'une collecte effectuée parmi les Rénos de China Voksal et, dans cette grande station asiatique où les richesses s'accumulaient, bon nombre d'adeptes avaient donné de fortes sommes.

— Bien entendu nous devons opérer le montage en dehors de la station. Avez-vous des nouvelles de cette ferme que l'on doit nous prêter ?

— Je m'en occupe, dit Bertold toujours plein de respect. Savez-vous ce qu'il faudra faire, Liensun ? Convoquer nos amis pour qu'ils se rendent compte que leur contribution n'a pas été gaspillée. Vous regonflerez le... comment dites-vous ?

— Le ballonnet.

— On dirait une de ces vaches à air qui servent à remonter les corps des gros poissons dans les puits de pêche de la banquise.

Il s'approcha du ballonnet et demanda une nouvelle fois si le dirigeable ne pourrait pas atteindre le Soleil.

— Il lui faudrait vaincre l'attraction terrestre, et le comportement de l'hélium à très haute altitude, dans une zone proche du zéro absolu, reste inconnu... Mais j'irai chercher vos abeilles et ensuite j'irai délivrer l'astrophysicien Charlster.

Bertold soupira. Il était d'accord pour les abeilles, mais se méfiait du savant que Liensun voulait aller délivrer de son train-

bagne dans l'Antarctique. Les Rénovateurs non scientifiques ne croyaient qu'en la magie noire, les incantations, les vieux grimoires. La plupart du temps ces vieux grimoires n'étaient que d'anciens manuels scolaires juste bons pour des enfants de dix ans, quelques siècles auparavant, mais eux en faisaient leurs livres de référence. Ils se méfiaient des scientifiques qui, par des méthodes dangereuses, risquaient de détruire le Soleil. N'avaient-ils pas déjà détruit la sœur de l'Astre du Jour, la Lune ? Tous ceux que Liensun connaissait dans China Voksal étaient ainsi pétris d'idées fausses, superstitieux et fervents de cérémonies stupides.

— Il faut faire venir nos frères, répéta Bertold.

— Ensuite nous aurons besoin de la ferme isolée. Pour combien de temps avez-vous loué ce wagon ?

— Il reste encore deux semaines.

— Ce sera juste. Nous aurons aussi besoin d'un diesel développant au moins trois cents chevaux.

— C'est hors de prix. Même en occasion... Nous ne réunirons jamais cette somme. J'ai déjà dû mentir à nos frères. Ils croient qu'avec cette machine nous allons pouvoir crever la croûte au-dessus de nos têtes et contempler la face bienfaisante du Soleil. Vous m'avez laissé entendre que ce serait ainsi et nous avons réuni les dollars nécessaires.

Liensun le prit par le bras et l'entraîna vers les touffes de lavande qui répandaient leur odeur entêtante sous la serre surchauffée.

— Voyageur Bertold.

— Ah non ! je ne suis pas un voyageur, je suis un homme du Soleil.

— Nous avons tous les deux commis une petite tricherie, moi avec ma promesse de grimper voir l'astre du jour, et vous vous pensiez surtout à vos abeilles. À tous les deux nous avons dupé les autres Rénovateurs mais le résultat est là. J'irai chercher vos abeilles en Africa, je délivrerai le professeur Charlster et tout le monde sera satisfait. Avec les abeilles vous pourrez rembourser vos amis de China Voksal.

Bertold soupira.

— Imaginez ces oiseaux butinant sur vos plantes.

— Ce ne sont pas des oiseaux, malheureux, mais des insectes...

Des hyménoptères vivant en colonies.

— Vous savez, moi et les abeilles... Vous aurez du miel naturel en quantité... Alors ce petit diesel de trois cents chevaux ?

— Je peux en trouver un de cent...

— Trois cents, voyageur Bertold ; trois cents.

— Pas voyageur, je vous en prie...

Liensun retourna vers le ballon, le dégonfla après avoir débranché le filtre à hélium. Il sourit à Murmose qui l'assistait et lui promit qu'elle serait son second à bord du dirigeable.

Elle le regarda bouche bée.

— Vous ne voulez pas ?

— Oh ! cher frère, balbutia-t-elle, rien ne saurait me faire plus plaisir !

— Croyez-vous ? fit-il insidieux.

Il essayait de ne pas voir la peau blême, les cheveux décolorés et raides, le corps lourd. Elle possédait un regard très doux, très tendre, une belle bouche aux dents saines et il était sûr que ses seins étaient très fermes. La combinaison trop grande ne donnait du reste du corps qu'une approximative impression.

— Oh ! frère..., fit-elle haletante. Je voulais dire...

— Si nous avions seulement cette ferme, c'est vous que je prendrais avec moi pour le montage. Pas besoin de trop de monde. Il ne faut pas donner l'éveil. Vous et moi là-bas... Nous en aurions bien pour un mois... Mais peut-être craignez-vous la solitude ?

— J'adore, fit-elle la bouche luisante d'émotion.

Liensun était prêt à en passer par la satisfaction des élans frustrés de cette fille, pourvu qu'elle fasse la vie impossible à son père pour la ferme et pour le moteur.

Bertold les regardait de loin avec ses petits yeux de myope, regrettant peut-être d'avoir en quelque sorte escroqué ses frères rénovateurs.

— Nous aurons cette ferme, chuchota Murmose, en se jetant à genoux sur la toile du ballonnet pour la rouler.

Avec un regard résigné pour ses grosses fesses, Liensun réussit à dissimuler un sourire. Le ballonnet roulé fut remis dans le wagon avec le filtre à hélium.

Plus tard il pénétra dans la librairie de Ladira, une dame d'une cinquantaine d'années qui appartenait au groupe local des

Rénovateurs, mais gardait ses distances envers les adeptes de la magie.

Dans l'arrière-boutique elle sortait des livres anciens d'une caisse en fer. Des livres à la couverture assez colorée représentant la plupart des filles nues.

— Ce sont des « policiers », dit-elle. On n'en fait plus et c'est dommage.

— Les filles étaient excitantes à cette époque. Elles se baladaient toujours ainsi ?

— Ça n'aurait eu aucun intérêt de les faire figurer sur une couverture de roman dans ce cas.

— Le dirigeable est arrivé.

Elle le regarda fixement, soudain très pâle.

— Tout a l'air complet... Bertold va me trouver une ferme isolée et un moteur.

— C'est de la folie mais je commence à y croire... Je commence à m'imaginer que Charlster pourrait très bien, un de ces jours, être là en train de boire du thé en nous expliquant la théorie de son Nœud Astral... Je sais que je suis trop excitée, mais tout de même...

— Il y sera un jour, très bientôt.

— Vous m'effrayez, Liensun... Et vous prenez les Rénovateurs de China Voksals pour des crétins... Méfiez-vous. Ils ont donné leur argent mais pas pour aller délivrer un savant. Ils détestent les scientifiques, vous le savez fort bien. Ça, ils ne vous le pardonneront pas.

— Je vais encore leur soutirer un paquet de dollars pour la ferme et surtout le moteur, sans parler de l'huile et du ravitaillement. On ne part pas dans les airs avec une galette de riz roulée. Nous aurons besoin de beaucoup de choses.

— Mais l'équipage ?

— Je m'en occupe. Avez-vous d'autres précisions sur le professeur et sur son train-bagne ?

— J'attends des informations et, même mieux, un schéma de trajet du train-bagne.

— Incroyable ! Mais comment faites-vous ?

— C'est mon secret. Je ne veux pas mettre en péril ceux qui me renseignent. Il s'agit d'une chaîne qui fait circuler les informations.

— À travers la Dépression Indienne ? Il faut le faire.

— Et cela se fait.

Liensun se mit au travail. Pour gagner sa vie, il partageait son temps entre la librairie et la serre des Bertold. Mais il était trop excité par l'arrivée du wagon pour se consacrer à sa tâche.

La nouvelle de la mort de Ma Ker l'avait abattu pendant un mois, le laissant pantelant de tristesse, incapable de réagir. Il voulait rentrer dans la Sun Company et Ladira avait dû s'insurger pour qu'il ne commette pas cette sottise. Là-bas on l'aurait arrêté, fourré en prison pour un temps, puis on l'aurait expulsé sans qu'il puisse revenir aux Échafaudages.

Puis il avait réagi et dès lors avait mis sur point son projet d'aller délivrer l'astrophysicien en Antarctique. Il avait su enjôler Bertold en lui promettant d'aller lui chercher une colonie d'abeilles en Africania. Dès lors tout s'était lentement mis en route, comme un formidable engrenage qui nécessite des efforts colossaux pour frémir et qui une fois lancé ne peut plus s'immobiliser.

— Dînez avec moi, proposa Ladira, nous mettrons certaines choses au point.

Au cours du repas, échauffé par le vin de riz chaud, il se moqua des Bertold qui allaient à nouveau lui apporter l'argent des Rénovateurs superstitieux.

— Même la fille je l'ai dans ma poche. Elle est folle de moi et je n'ai qu'à claquer des doigts pour qu'elle se prosterne.

Effarée, Ladira l'écoutait sans parvenir à exprimer son indignation. Elle réussit à se calmer et essaya alors de lui conseiller d'être prudent.

— Ce sont des Rénos, certes, mais aussi des notables de China Voksal. Très puissants, très vindicatifs et âpres au gain. S'ils apprennent que vous les avez grugés, ils vous feront disparaître. Nul ne pourra prouver qu'ils vous ont assassiné.

— N'ayez crainte, j'en ai vu d'autres.

— Ne vous laissez pas abuser... Et laissez cette fille tranquille. C'est une grosse naïve qui, par la suite, vous gênera. Laissez-vous adorer, mais, je vous en prie, n'y touchez pas.

Il la regarda en plissant les paupières, presque ricanant comme si elle était jalouse. Ladira rougit et n'en dormit pas de la nuit d'avoir découvert aussi brutalement le côté déplaisant, pour ne pas dire plus, du garçon.

Pourtant la semaine s'écoula sans qu'il manifeste à nouveau ses sentiments troubles et elle eut la preuve qu'il savait très bien manœuvrer, car les Rénovateurs de China Voksal lui trouvèrent une ferme isolée à soixante kilomètres, d'anciennes rizières où le montage du dirigeable pourrait s'effectuer dans la plus grande discrétion. Il n'y avait que le moteur de trois cents chevaux qui restait introuvable.

— Nos frères se font tirer l'oreille pour l'argent, avoua Bertold, inquiet des réactions de Liensun.

— Ils les sortiront leurs dollars, répondit celui-ci.

CHAPITRE II

Au début les ouvrières de la voilerie de Storm Station ne voulaient pas lâcher leur prisonnière avant d'avoir vu la couleur des cinq mille dollars de prime, mais le correspondant local des forces fédérales d'intervention sut les convaincre de lui laisser la suspecte.

— Il faut que je vérifie son identité. On ne peut pas donner une pareille somme pour un sosie ou une autre personne.

— D'accord, firent-elles, mais si vous nous trompez on reviendra et on ne rigolera plus.

Yeuse fut enfermée tout de suite dans un compartiment-cellule d'où il était vain de vouloir chercher à s'évader, elle le comprit très vite.

Elle ne décolerait pas contre elle-même, se jugeait vraiment stupide de s'être laissé piéger. Mais elle n'avait jamais pensé que son image serait à nouveau diffusée sur le Réseau du 40^e. Elle avait appris du même coup que la locomotive pirate avait refait son apparition dans le coin. Que s'était-il passé ? Pourquoi cette disparition et réapparition ? La machine obéissait-elle à un programme, à un ordre venu d'ailleurs, ou bien avait-elle acquis depuis tant d'années une autonomie de manœuvre ?

L'agent fédéral se nommait Figlay et il la soumit par la suite à plusieurs tests : test vocal, radiographie, spectrographie, auragraphie. Elle apprit que chaque corps diffusait une sorte de vapeur invisible qui fournissait, pour chaque individu, des informations bien précises, bien différentes. Les fédéraux possédaient un analyseur de cette aura. Elle connaissait le spectrographe mais pas l'auragraphe.

Encore fallait-il, pour l'usage de cette méthode, avoir un moyen de comparaison. Figlay le possédait et elle comprit qu'à son insu, en

Transeuropéenne, on avait relevé l'image de son aura et son spectre.

— Vous êtes Yeuse Semper, d'origine transeuropéenne, actuellement Banquisienne.

— Et ayant rang d'ambassadrice. Vous arrêtez les diplomates, désormais ? Savez-vous ce que ça peut vous rapporter ?

— J'exécute les ordres, fit-il sans s'émouvoir.

Elle passa plusieurs jours en prison, perdit la notion du temps. Elle estima à quatre jours et cinq nuits son temps de détention.

Un soir ils furent trois dans son compartiment-cellule à la dévisager. Le plus âgé, au centre, était certainement un Tarphys, c'est-à-dire un membre de cette famille de tueurs à gages travaillant pour Lady Diana et la Compagnie Panaméricaine. Ils se reconnaissaient très bien à leurs cheveux d'un noir incroyable et à leur regard sans éclat.

— C'est bien elle.

— Je proteste pour cette arrestation illégale.

— Vous êtes accusée d'acte de piraterie et de rébellion aux Forces fédérales d'intervention. Votre statut de diplomate ne vous protège pas chez nous. Vous n'êtes pas agréée.

— Pardon, j'ai un laissez-passer permanent signé de Stanley Station. Vous connaissez les privilèges attachés à la possession d'un tel document. Si l'on apprend qu'il ne sert à rien, le crédit de la Fédération sera atteint.

Seul le Tarphys resta impassible. Les deux autres, policiers certainement, commençaient de s'inquiéter.

— Où est ce document ?

— Il m'a été confisqué par Figlay.

— Je ne pense pas que Figlay l'ait jamais vu dans vos affaires personnelles, dit le Tarphys.

Il était inutile d'insister. On la pria de revêtir sa combinaison. Elle vivait en simple pyjama dans cette cellule bien chauffée.

Elle embarqua à bord d'une draisine blindée, pensa qu'on allait la transférer dans une unité de la flotte fédérale, mais à sa grande surprise c'était un voilier qui attendait sur un quai interdit. La draisine embarqua directement par une porte latérale dans la soute du grand bâtiment.

On la sortit de là pour la conduire dans une cabine au hublot de verre armé, et elle assista au départ de Storm Station, d'abord au

moteur. Puis les voiles furent hissées dans les grincements terribles des poulies et le voilier prit le vent, commença de se balancer dans un roulis terrible, sur les rails. Les patins de sécurité fixés sur les côtés arrachaient des hurlements et des étincelles à la banquise.

On roulait vers l'Est dans une nuit vertigineuse. Elle dut s'attacher sur sa couchette pour ne pas tomber et, au bout d'un moment, crut qu'elle allait restituer tripes et boyaux.

Elle se précipita au lavabo mais en même temps le navire cessa de rouler, et elle comprit que le vent perdait de sa violence. Se rendait-on à Stanley Station par le 40^e ? Elle ne pouvait rien affirmer mais craignait d'être livrée clandestinement aux Panaméricains, voire liquidée.

Revenue sur sa couchette, elle céda au sommeil, et quand elle ouvrit les yeux, un jour verdâtre pénétrait par le hublot épais.

Il n'y avait rien à voir, la vitesse du voilier transformait la moindre aspérité de la banquise en lignes fuyantes et l'horizon était d'un gris uniforme.

Ce fut un matelot qui lui apporta son plateau-repas. Un autre montait la garde dans la courative.

— Où allons-nous ?

L'homme haussa les épaules sans répondre. Elle s'installa devant le plateau et mangea avec appétit. Lorsqu'elle regarda à nouveau par le hublot il lui sembla apercevoir une station sous dôme dans le lointain.

Dans un craquement de la mâture le navire passa sur un aiguillage et d'un seul coup les voiles claquèrent. Il y eut des bruits de sirène, des cris et l'on remonta carrément au vent. La machine grondait, preuve que le changement de cap ne s'était pas très bien opéré. Mais au bout d'un quart d'heure le voilier filait fortement penché sur bâbord, à la gîte. Yeuse glissait sur le plancher et la carafe de thé alla se fracasser contre la cloison.

Elle préféra se recoucher. Il lui semblait que sous la force du vent le bateau allait basculer complètement, quitter les rails. Lien Rag lui avait raconté autrefois comme s'était effectuée sa navigation depuis le centre de la banquise atlantique, jusque dans la région de China Voksal à bord d'un vieux voilier de trafiquants.

On passa sans s'arrêter devant la station sous dôme et elle trouva étrange une telle cité dans une zone aussi désolée. Les

stations se contentaient de verrières en ruine pour la plupart.

Un doute lui revint. Ce genre de dôme octogonal lui rappelait quelque chose et elle pensa immédiatement à ce qu'elle avait vu en Panaméricaine.

Dès lors elle fut fixée sur son sort. Les Tarphys allaient la livrer à Lady Diana. Dans la nuit le voilier avait quitté le Réseau du 40^e, traversé celui des Kerguelen, beaucoup plus au Sud, et abordait désormais la Province Antarctique qui en certains endroits débordait sur le Kerguelen.

Le voilier accélérait sa vitesse et paraissait avoir trouvé son équilibre. Elle croyait savoir que sur certains existaient des ballasts liquides pour équilibrer la gîte. Celui-là paraissait d'une conception très moderne.

Pleine d'amertume, elle songeait qu'à bord de la locomotive pirate elle aurait peut-être déjà rejoint la Compagnie de la Banquise, serait auprès du Kid en sécurité et dans sa bonne station de Kaménépolis.

— Pourquoi m'as-tu abandonnée ? murmura-t-elle à l'adresse de la loco comme s'il s'agissait d'une personne humaine.

Puis elle en vint à se reprocher son abandon de Gus dans Concrete Station. Le cul-de-jatte, celui qu'on appelait le traîne-wagon ou le clochard ferroviaire, avait disparu mystérieusement là-bas, dans cette sorte de couveuse géante qui élevait, pour les rejeter ensuite au-dehors dans le froid, des bébés roux, des animaux et des Garous. Gus, autrement dit Lienty Ragus, cousin éloigné de Lien Rag, lui aussi cherchant à élucider les mystères de ce monde glacé. Il avait attendu la navette qui livrait les bébés de toute nature pour trouver l'origine de cet étrange trafic, la source, la mère de cette progéniture extravagante.

D'un seul coup le voilier ralentissait. On entendait crier les poulies au moment où l'on baissait les voiles. Et le moteur diesel éclatait dans un grondement accentuant encore le freinage du navire.

CHAPITRE III

Farnelle n'y croyait plus au Réseau des Maldives. Plus du tout. Et lorsqu'elle se réveillait chaque matin, elle se demandait ce qu'elle faisait sur le Réseau du Capricorne à essayer de rouler vers l'Ouest. Sans beaucoup d'argent, presque sans huile, sans carte de priorité, sans presque de quoi manger, avec deux gosses infernaux et deux espèces de Roux comme on n'en avait jamais vus. Des Roux évolués, qui parlaient un anglais parfait, mieux que son anglais à elle, qui n'ignoraient rien des habitudes des Hommes du Chaud et qui l'avaient embarquée dans cette aventure incroyable, au bout de laquelle l'attendaient, disaient-ils, une cinquantaine de milliers de dollars.

Comme une imbécile elle les avait crus, surtout le grand Jdruk, celui qui acceptait d'avaler une thermo-hormone pour la rejoindre dans sa couchette, l'autre paraissant ignorer qu'elle était encore une femme désirable. Il ne lui accordait jamais un regard intéressé et pourtant lui aussi elle l'aurait bien accueilli dans sa couche. Et plus le temps passait plus elle y pensait, si bien que le géant avec son machin bien développé finissait par la laisser indifférente.

Ce matin-là n'apportait rien de bien réjouissant. Encore une petite station minable en lisière du grand Réseau du Capricorne, une poignée d'habitants terrés dans un seul wagon, à crever d'ennui, jouant, buvant et ripaillant, et le petit train en bout de quai, dans la zone froide, là où les deux Roux et ses deux fils métissés de Roux pouvaient vivre sans trop souffrir.

Par le hublot de son compartiment elle les vit en train de courir au-dehors de la station sur la banquise, à la poursuite d'un gros rat semblait-il. Pouah ! les gosses étaient bien capables de mordre ensuite dans la chair encore chaude et de revenir la bouche

barbouillée de sang gelé. Dire que pendant ce temps elle se rongait l'esprit à chercher le moyen de trouver un peu d'huile, un peu de nourriture dans cet endroit pourri.

Il lui fallait se rendre dans le wagon unique où toute la population locale était regroupée, essayer de négocier. Elle n'avait pas grand-chose à offrir, sinon du sucre. Un sucre vieux de plusieurs siècles dont elle avait trouvé un stock dans Cargo *Princess* qu'elle avait habité des années, là-bas dans le Sud préantarctique. L'impression d'avoir quitté le cargo depuis des années l'étonnait. Elle avait toujours cru finir ses jours là-bas, dans cette épave coincée par la banquise au début de l'ère glaciaire.

Avec le sucre et n'importe quoi, un peu de levure, un peu de graines fermentées, on pouvait fabriquer de l'alcool ou du moins une sorte de bière. Dans ces petites stations c'était la plus importante préoccupation des habitants. Fabriquer de la gnôle et se l'envoyer dans l'estomac, quitte à en crever très vite.

Quand une station vivait non loin d'un trou à phoques, les gens pouvaient utiliser le glycogène des animaux pour fabriquer leur boisson, mais ici ce n'était pas le cas.

Pour discuter elle emporta sa carabine, avec un chargeur plein et empila les fourrures pour affronter les moins vingt-cinq extérieurs. Et encore grâce à la vieille verrière, car au-dehors c'était du moins cinquante.

Comme elle l'avait prévu, le wagon était divisé en deux parties inégales. La plus petite pour le logement, la plus grande pour la cafétéria et surtout le bar.

Ils étaient tous là, trois femmes, quatre hommes, cinq enfants dont deux tout petits brillant dans une caisse servant de berceau.

— Salut, dit-elle, et que le vent ne nous emporte pas. C'était une formule du Sud mais elle n'étonna personne dans le wagon. Ils en avaient vu d'autres. Même la carabine les laissa froids.

— Je peux avoir du thé ? demanda-t-elle à celui qui paraissait officier derrière le comptoir.

— Du thé et aujourd'hui du foie de bébé phoque poêlé. Tout un wagon a déraillé dernièrement sur le réseau et on a récupéré plusieurs caisses.

— Pas de galettes ou autre chose ?

— Du soja compressé.

Elle fit signe que c'était d'accord, et l'homme jeta ses tranches de soja compressé sur une plaque huilée posée en permanence sur le poêle.

Sur les rayons il n'y avait à peu près que ça : du soja compressé, des blocs de thé frelaté et des bouteilles d'une boisson sans alcool couvertes de poussière, preuve qu'elles n'avaient aucune chance dans ce coin.

— J'ai du sucre, dit-elle ; du vieux.

Elle buvait son thé brûlant en évitant de grimacer.

— Tenez, regardez.

Elle sortit un paquet de sa poche, l'ouvrit. Bien que terni, jauni par les siècles, il gardait son pouvoir édulcorant. L'homme mouilla son doigt et le plongea dans le paquet ouvert, goûta comme s'il s'agissait d'une drogue. Pour finir il suça son index avec un hochement satisfait.

— C'est correct, fit-il. Cher ?

— J'ai besoin d'huile et de quelques provisions.

— De l'huile, soupira le barman, c'est qu'on attend une livraison qui ne vient pas.

Il se dérangea pour aller servir une tablée. Avec un cruchon isotherme en plastique qui imitait la terre cuite. Il revint et lui proposa une goutte dans son thé.

— C'est pas mauvais... On le fait nous-mêmes.

Ça c'était la rengaine sur tous les réseaux et dans les stations minables comme celle-ci. Comme un label de qualité alors que l'odeur même soulevait le cœur.

— On a un appareil superbe pour la distillation et sûr que votre sucre nous intéresse.

— L'huile arrivera quand ?

— Personne ne peut le dire. C'est un gros convoi qui doit au passage lâcher un wagon-citerne à l'aiguillage. On aura juste le temps de le récupérer. On a des gars qui se relayent pour surveiller le réseau.

Un trafic habituel, quoi. Sur des dizaines de wagons les armateurs estimaient un certain taux de perte, et ne faisaient pas d'histoires pour deux ou trois manquants qui faisaient les beaux jours, et surtout les belles nuits chaudes des coins perdus.

— Ça viendrait de la Compagnie de la Banquise, ce serait de la

belle huile purifiée... Avec un kilo de ce sucre je vous donnerai un gallon.

— Dans ce cas je repars avec mon sucre, dit-elle en souriant.

— Comme vous voudrez, mais vous allez traîner sur les voies lentes, attendre des jours sur les voies de garage. Il en faudra de l'huile pour atteindre la prochaine halte possible. Surtout avec les deux « roussins » que vous trimblez. Leur faut du froid. Sans parler des deux petits... Pas question d'une grande cross, ni même d'une Y. Vous faut la petite station crasseuse comme celle-ci avec une zone bien froide, sinon ils crèvent. Vous en faites quoi des deux grands et des deux petits ?

— Ils travaillent pour moi, là-bas dans le Sud ; j'ai un « cargo ». Ce mot magique créa la sensation que jusque-là elle n'avait pas obtenue. C'était toujours la même chose quand on parlait de ces épaves coincées dans les glaces depuis des siècles. Chacun se sentait alors une âme d'aventurier prêt à partir à la conquête d'un trésor fabuleux. On disait qu'il existait des milliers de cargos à découvrir encore. Que certains contenaient des richesses inouïes.

— Il contient quoi ?

— Il contenait de la bauxite, mais le fond a crevé et la bauxite a filé par cinq mille mètres. Mais n'empêche c'est quand même une affaire rentable. Rien qu'en provisions de bord je pouvais survivre jusqu'à ma mort et mes héritiers ensuite.

— Fallait y rester, lança une voix rauque de femme ivre.

— Sûr, mais j'ai une affaire à régler dans le Nord, sur le Réseau des Maldives. J'avais pas prévu que c'était si loin.

— Les *Instructions Ferroviaires*, connaissez ?

— Évidemment que je connais, mais tout le monde peut se tromper, avoir des avaries, des retards, non ? Total j'ai du sucre à échanger contre de l'huile et des vivres. Sorti de là rien d'autre.

— Faut attendre, dit le barman. Ça peut venir aujourd'hui comme dans huit jours.

Il se pencha vers elle, confidentiel :

— Les deux gosses... Cent gallons chacun... Il y a de la demande pour des petits métis... Avec les thermos ils supportent plus longtemps le chaud que les pure race.

Écœurée, elle croyait comprendre mais fit la naïve :

— C'est pourquoi ?

— Des vicieux pleins de fric, tiens... Paraît que quand on a commencé on peut plus s'en passer, on commence par les femelles mais elles résistent pas une heure dans une alcôve bien chauffée. Alors les métis c'est bien... Dites, on voit pas bien avec leurs vêtements, du poil ils en ont quand même ?

Elle sortit un billet d'un dollar :

— Ça suffira ?

— Hé ! attendez qu'on discute. Cent cinquante gallons.

— Juste le sucre, dit-elle. Ces gosses ce sont les miens et le premier qui y touche...

Et posément, sans s'énervier elle tira sur une des fiasques de boisson non alcoolisée. Un liquide rouge, abominablement parfumé et sirupeux, se répandit dans toute la cafétéria tandis qu'elle reculait vers la porte, l'arme sur son bras gauche plié :

— Si vous voulez du sucre, d'accord, un kilo pour deux gallons. Et jusqu'à ce soir, ensuite on pousse la vapeur et on file. Mais avant possible que je fasse encore quelques cartons. Par exemple sur ce réservoir là-bas. Isotherme, hein, et rempli d'huile ?

— C'est l'huile réglementaire de la Compagnie.

— Tu parles !

Elle retourna dans son compartiment et aperçut les autres qui discutaient au-dehors, assis en rond. Elle alla jusqu'à la cabine de conduite de la loco pour tirer sur le sifflet à vapeur.

Ils envoyèrent Gdano, l'aîné de ses fils, aux nouvelles.

— C'est toi qui as tiré ?

— Ne se sont pas autrement émus, hein ? Dis-leur qu'on peut avoir des histoires.

Cette fois ils s'en retournèrent tous et elle les rejoignit dans la partie non chauffée du wagon où ils vivaient, les mit au courant de la situation.

— Nous sommes sur nos gardes, dit Jdruk. Ils ne nous surprendront pas.

Farnelle le trouvait bien sûr de lui. Que pouvaient faire deux Roux sans armes ? À moins qu'il ne possède celle, un gros revolver archaïque, qui avait disparu au départ de Cargo *Princess*.

Mais contrairement à son attente le barman et deux autres hommes commencèrent d'apporter des blocs d'huile congelée d'un gallon chacun.

Farnelle, la carabine à la main, fit monter le barman dans le wagon, lui montra le sucre.

— Combien ?

— Cent gallons.

— D'accord, cinquante kilos.

— Vous pouvez pas aller jusqu'à quatre-vingts ?

— Cinquante-cinq.

— Écoutez, on a fait un geste, non ?

Finalement elle leur céda soixante-huit kilos de sucre que les deux Roux alignèrent sur le quai avant d'embarquer les blocs d'huile. Farnelle s'employa tout de suite à la faire fondre pour en remplir le réservoir du brûleur. Ces blocs étaient de mauvaise qualité, remplis d'impuretés, de gros morceaux de lard frit. Il fallut filtrer toute la nuit et surveiller en même temps les alentours du petit convoi.

Au matin, épuisée mais satisfaite, elle envoyait la vapeur dans les cylindres et quittait enfin cette station minable, n'ayant pas encore compris ce que cette poignée d'hommes et de femmes faisaient dans le coin. La Fédération entretenait ainsi des étapes en prévision d'un déraillement. La rapacité de ceux qui attendaient de telles occasions était plus performante que les équipes de déblaiement des voies.

Mais sa joie s'atrophia au moment de rejoindre le Capricorne. Le feu rouge persista jusqu'à deux heures de l'après-midi et encore elle faillit rater le vert, car elle se trouvait avec les Roux et les gosses dans la partie non chauffée.

— On est sauvés grâce au sugar, disait en riant Jdriele, le plus petit des Roux.

— Toujours sugar, s'esclaffait le géant Jdruk.

— Y a pas de quoi se réjouir ainsi, fit Farnelle agacée.

— Mais si. Sugar c'est une des symboliques du Peuple du Froid avec Salt, le sel. Sugar and Salt.

SAS.

— Quoi symbolique ? fit-elle effarée. Ça veut dire quoi ce charabia ?

— L'Homme Roux a deux origines, le sugar et le salt. Deux composantes, et c'est en quelque sorte ses dieux, si vous voulez.

— Vous avez suivi des études supérieures, hein, bande de

connards, ça vous amuse de m'en flanquer plein la vue !

Puis d'un seul coup elle pensa au feu qui risquait de passer au vert, jura effroyablement en constatant que c'était le cas.

Fébrile, elle faillit perdre les quelques secondes de battement et pénétra dans le réseau in extremis. Le fourgon de queue tressauta quelque peu sur l'aiguillage et faillit même dérailler.

— Symbolique... Non mais qu'est-ce que je dois entendre désormais avec ces deux énergumènes... Sugar and salt... SAS... Ça veut dire quoi ? Un sas c'est pour passer du chaud au froid et vice-versa, rien de plus.

Puis elle crut devenir folle. La voie lente sur laquelle elle roulait était interdite provisoirement et on la dirigeait sur une autre encore plus lente.

CHAPITRE IV

On attendit la nuit pour la faire sortir du voilier. On ne l'avait ni attachée ni on ne lui avait bandé les yeux, et elle vit très bien le bâtiment vers lequel on la dirigeait, de l'autre côté du quai désert. C'était un aviso rapide de la flotte panaméricaine.

— Je proteste, dit-elle. J'ai été capturée dans la Fédération. Vous n'avez pas le droit de me transférer dans une autre Compagnie sans m'avoir jugée.

— Vous ne possédez aucune qualité ni identité qui puisse nous obliger à respecter la légalité, dit le Tarphys qui dirigeait le petit groupe d'hommes.

— Ma spectrographie, l'auragraphie prouvent bien qui je suis.

— Légalement c'est sans valeur.

Elle ne put répondre à cet argument-là, ignorant les lois fédérales. En Transeuropéenne la spectrographie était prise en compte par les tribunaux.

On lui fit escalader l'échelle de coupée, un jeune commandant de bord la salua, lui souhaita même sans ironie la bienvenue à bord.

— Nous vous avons réservé la cabine des invités.

C'était la vérité. Un compartiment confortable, avec une mini salle de bains. On lui apporta de quoi boire. Et comme c'était la pleine nuit, elle se coucha tout de suite, mais ne put s'endormir avant que le bâtiment rapide n'ait quitté son quai.

Dans un silence relatif assez surprenant, et à une très grande vitesse, l'avisos prit un régime de croisière qui lui permit de s'endormir.

Un steward lui apporta son déjeuner le lendemain matin et à sa question précise répondit sans hésitation :

— Nous sommes encore en Province Antarctique mais demain

nous pensons atteindre le Réseau de Patagonie.

— Et jusqu'où allez-vous ?

— Mais aussi loin qu'il le faudra. Nous allons bientôt nous ravitailler. Je vous souhaite bon appétit.

Le ravitaillement en question eut lieu, dans une station militaire où elle ne vit que des blindés et d'énormes réservoirs. Il y avait de quoi s'occuper dans sa cabine, des livres et la télévision qui était chargée d'une centaine de films vidéo. Depuis son bain elle suivit une histoire complètement idiote, se rhabilla et essaya de lire.

Deux jours plus tard on lui annonça qu'elle venait d'arriver dans Magellan Station.

— Je vais où, maintenant ?

— Nous devons attendre.

L'attente fut assez brève : six heures, et on vint la chercher. On lui dit qu'elle pouvait venir en pyjama, qu'elle ne quitterait pas l'avis.

On la conduisit dans une sorte de salon étroit, celui des officiers de bord. Et à peine était-elle assise sur une banquette de faux cuir que la porte en face s'ouvrit et que Lady Diana entra dans son fauteuil électrique.

Le vieillissement avait eu raison de la motte de saindoux de son visage. Quinze ans plus tôt, Yeuse l'avait vue énorme, grasse, mais avec un visage lisse. Désormais tout s'effondrait ; une débâcle totale.

— Vous ne changez pas, vous, dit la grosse femme lisant directement dans ses pensées profondes. Moi si, et je sens que je n'en ai pas pour longtemps. Je suis pressée, de plus en plus pressée, et je voudrais ne pas perdre mon temps.

— Quand le Président Kid apprendra...

— Pas maintenant. Je me fous du Kid. Je veux savoir où est cette loco géante, ce cul-de-jatte, Concrete Station, tout ce que vous avez découvert, connu. Vous sortez d'où ?

— D'une fabrique de voiles dans Storm Station sur le 40^e.

— Non, avant. Concrete Station ? Où est-ce ?

— Je ne saurais même pas y retourner seule.

— Vous mentez.

— Non. Sans la Machine... Vous avez volé la machine pirate ?

Lady Diana n'avait même plus la force de hausser ses gigantesques épaules. Yeuse avait lu qu'autrefois les animaux

géants, comme les dinosaures, étaient morts parce que leurs sensations arrivaient trop tard à leur cerveau quand un autre animal les dévorait. Un mal effroyable, la vieillesse, dévorait Lady Diana et l'isolait dans une inactivité physique presque totale. Les petits yeux noirs survivaient encore dans ce désastre mais leur lumière persisterait-elle encore longtemps ?

— Cessez de me regarder ainsi. Je n'ai rien volé... Vous avez caché la Machine.

— Non. Lorsque je me suis rendue à Temporary Station je l'avais laissée dans une usine de guano désaffectée, et je ne l'ai pas retrouvée. Elle était inviolable. Même toute votre flotte n'aurait pu l'approcher. Son armement était important et pour finir elle se serait suicidée.

Lady Diana ricana :

— Suicidée, une machine...

— Elle était presque humaine. Elle est presque humaine.

— Qui aurait pu l'approcher ? Kurts le pirate, Lien Rag ?

— Peut-être.

— Ce traîne-wagon, Lienty Ragus dit Gus ?

— Oui, éventuellement lui aussi.

— Vous pensez que Lien Rag vit encore ?

— Je ne sais pas.

— Que s'est-il passé à Concrete Station ?

Yeuse préféra le lui dire. Elle connaissait la cruauté de cette femme. De toute façon elle ne pourrait pas retrouver Concrete Station à partir des informations qu'elle pourrait arracher à sa prisonnière.

Lady Diana écouta avec attention.

— Des bébés Roux ? Ainsi s'explique que la population rousse augmente en dépit de la mortalité infantile !

— Gus a attendu cette navette et a disparu. Je n'ai pas eu le courage de patienter jusqu'à ce qu'il revienne.

— Disposait-il d'un émetteur capable de rappeler la loco géante ?

— Je ne sais pas. Dans la salle principale de Concrete Station il y avait une immense console de commande... Peut-être avait-il trouvé le bouton qui effectivement faisait obéir la machine, mais je ne le crois pas. On l'a revue, cette machine, du côté de Storm Station, et

c'est ainsi que l'on m'a arrêtée.

— Des bébés Roux, des animaux, et des Garous ? La folie continue ? Ce monde n'appartiendra donc jamais en totalité aux Hommes du Chaud ? Il faudra toujours ces animaux d'apparence humaine, résistant au froid, pour prouver que cette vie sous globe dans des trains surchauffés est artificielle...

Elle se mit à crier :

— Vous ne comprenez pas ? Je hais le naturel et le naturel ce sont les Roux, la vie extérieure par moins soixante.

CHAPITRE V

Depuis des jours la femme du chasseur de phoques était sous calmants et surveillée dans l'hôpital provisoire installé dans une rame immobilisée sur une voie de garage du 160°. Le chasseur, il s'appelait Potr, avait accepté de parler. Dans le compartiment-bureau du train spécial de la présidence le Kid lui avait tendu un verre de vodka et l'homme le tenait entre ses deux mains comme s'il allait le briser. Il oubliait de boire. C'était un individu râblé aux joues et au front épluchés par le froid, aux mains tailladées de profondes cicatrices. La chasse artisanale aux phoques impliquait une vie très dure, aventureuse, de longues attentes dans les basses températures à l'intérieur des igloos de camouflage.

— On avait trop bien mangé ce soir-là. J'avais tué un phoque qui était en train de dévorer un gros poisson. Il ne l'avait pour ainsi dire pas touché et ma femme avait pu le faire frire avec de la purée de pommes de terre lyophilisées...

Jdrien voyait la scène dans le cerveau de l'homme. Un homme simple et rude. Le Messie des Roux voyait le wagon-habitation partagé en deux, une partie pour la famille, l'autre pour la chaudière à faire fondre le lard. Il respirait même l'odeur forte de l'endroit, sentait la buée chaude et âcre de la graisse en train de fondre.

— On avait trop mangé, les gosses aussi. Et on avait bu. Les gosses un peu aussi à cause du froid, de la nuit. La nuit sur la banquise c'est quelque chose, et quand il y a des traces de sang, les loups rouges tournent autour du wagon. Moi j'avais bu mon compte. Ma femme aussi.

Il se tut et Jdrien vit la famille, le couple et les trois enfants se séparer en riant, chacun dans un compartiment ouvert sur le couloir où brûlait de l'huile dans un poêle bricolé. Le couple ne possédait

pas de loco. C'était une société de chasse qui les ravitaillait, venait chercher l'huile, les peaux et la viande toutes les semaines. Pas de loco. Ça coûtait trop cher à entretenir, le foyer devait être maintenu nuit et jour. Juste ce wagon chauffé par un méchant poêle à huile en terminus de la voie unique. Plus loin le petit trou à phoques, peu rentable pour une plus grosse installation, mais un couple pouvait très bien y survivre.

— Les gosses un peu trop gais ont chahuté. L'aîné avait dix ans, le petit trois, et celui du milieu, celui qui a des chances de s'en tirer, cinq...

Sa voix se cassa. Dans le compartiment à côté les enfants criaient, mais le petit s'endormait le premier et le père menaçait depuis sa couchette, sur le point de s'allonger sur sa femme pour lui faire l'amour.

Puis l'esprit de Potr s'obscurcissait. La lampe à huile avait été soufflée, il allait dormir, il dormait. Et tout aussitôt c'était l'aube terrible de ces lendemains sur la banquise, une aube verdâtre parfois. La femme, qui se levait pour recharger le poêle, et mettre de l'eau à chauffer. La femme toujours qui préparait une table avec du thé, du pain fabriqué par elle-même, un pain marron, très plat, à la croûte caramélisée.

« — Potr, lève-toi. Je vois des points noirs sur l'eau. Les phoques sont là. »

Potr grognait dans son demi-sommeil. Alors la femme haussait les épaules et passait chez les enfants et c'était atroce. Le hurlement resterait à vie dans la mémoire de cet homme qui ne pourrait jamais s'en débarrasser.

Il se taisait mais Jdrien était le seul à entendre avec lui. Le Kid respectait ce silence mais ignorait le hurlement de la femme dans la mémoire de l'homme et dans l'esprit de Jdrien.

— Elle est revenue prendre la hache à débiter que je gardais toujours à côté de moi au cas où un loup serait rentré. Ils arrivent à enfoncer des cloisons. Ils pèsent jusqu'à deux cents kilos certains et l'odeur du sang les affole.

« — Mais où vas-tu avec la hache ? » lut Jdrien dans les souvenirs de l'homme.

La femme revenait chez les gosses et tranchait d'un coup le gros serpent blanc et gras qui plongeait encore dans la jambe droite de

son second. Le serpent s'entortillait et lâchait prise.

— Elle a alors pris l'enfant, l'a jeté sur notre couchette. Cette saleté avait tout pompé de la chair. Restait qu'un peu de peau et le fémur.

La femme, folle, avait ensuite rapporté les deux autres enfants, deux défroques dans leur combi de nuit. Deux choses légères qui pouvaient se plier comme un vêtement mais avec le bruit des os à l'intérieur.

— Cette saleté avait tout aspiré du dernier et de l'aîné. Tout. À part la peau... Les visages étaient plats, sans yeux... Partis eux aussi.

Il avait lui aussi réagi, pris son fusil et tiré sur d'autres serpents, mais en vain. Ils se retiraient promptement par les fentes du plancher, disparaissaient. Il les poursuivit dehors sur la banquise en vêtement de nuit, mais dut rentrer se vêtir.

— On a vu, la petite congère gélatineuse. On s'était pas méfiés la veille. On avait cru que c'était une congère normale amenée par le vent du Nord.

— Vous ne saviez pas que cette amibe monstrueuse était signalée depuis quelque temps ?

— On en avait parlé à la radio et puis le convoyeur qui vient chercher l'huile m'en avait touché deux mots, mais on ne pensait pas que le poste serait directement menacé. Il y en a d'autres plus haut.

— On les a évacués, dit le Kid, furieux. Votre société aurait dû faire de même pour vous.

— Ben il en a été vaguement question, mais comme je suis bien endetté ils ont pensé que je devais travailler encore un peu pour rembourser.

Il se rendit compte que le verre était englouti entre ses mains fendillées et il le porta à ses lèvres gercées, but d'un coup, poussa un soupir rauque de bien-être.

— On ne pensait pas que ça serait aussi dégueulasse... C'est comme un aspirateur, comme ceux qui servent à nettoyer les trains... Quelque chose que je pourrai jamais oublier... Deux d'un coup et le troisième estropié.

— On fera le maximum pour lui.

— Il a sa cuisse vidée... On pourra pas remettre la viande autour de l'os.

Il finit par s'en aller. Le Kid lui avait trouvé un compartiment confortable, proche du train-hôpital.

Le Président se tourna vers la carte et alla tracer la progression de Jelly vers le Sud.

— Cette fois elle est bien là. Elle a évité les grosses stations de pêche et de chasse pour se couler vers ces pauvres gens. Un drame atroce, mais la voilà désormais à portée de nos moyens de défense.

— Vous pensez à ce sang bourré d'anticorps qu'elle est en train de fabriquer ? Sans savoir l'utiliser, sans posséder de système de distribution, un cœur servant de pompe. Il y a quelque chose d'absurde dans son comportement.

— Les scientifiques du Centre de Recherches Générales, qui travaillent pour la Sécurité, pensent que Jelly a un jour absorbé une grosse quantité de sang humain ou animal, constaté qu'il détruisait le produit bactérien des Sibériens. À tout hasard elle l'a mis de côté dans l'espoir de l'utiliser un jour pour son autodéfense mais sans savoir comment.

— Et vous voulez que ce soit moi qui installe ce système immunitaire ? C'est de la folie... Il devrait mesurer des centaines de kilomètres. Pour l'installer nous devrions aller du côté des Sibériens qui, évidemment, continuent de refouler l'amibe géante vers le Sud, c'est-à-dire dans la Compagnie de la Banquise.

— Les Chercheurs ont tout étudié, il suffirait de capillaires pour donner à Jelly la force de résister aux Sibériens et même de reprendre du terrain.

— Vous parlez d'un système miniaturisé ?

— En tout cinquante kilos de tuyaux très fins, d'une pompe à pile, sorte de cœur artificiel. Par contre le sang exigerait que vous soyez au moins deux.

— Ce sang se régénérera comment ?

— Ils étudient un filtre qui fera à la fois les fonctions habituelles des reins, foie, poumons, etc.

Le Kid s'éloigna de la carte et son fauteuil électrique au moteur silencieux fit entièrement le tour de ce compartiment-bureau.

— Il n'y a qu'un seul homme qui puisse nous aider.

— Et c'est ?

— Ton demi-frère Liensun. Il maîtrise la technique des dirigeables. Nous pourrions atteindre la face nord de Jelly. De nuit

vous débarquerez clandestinement sur le protoplasma. Liensun possède comme toi des dons extrasensoriels... Il pourra pénétrer le protoplasma sans être phagocyté.

— Je ne crois pas. Lui déteste Jelly, il la hait. Jamais il ne réussira à la rassurer, à la convaincre comme je l'ai fait. Il pourra la fasciner, l'inquiéter, la paralyser d'effroi, mais ce ne sera pas la même chose. Et pourquoi ne pas utiliser les baleines géantes pour nous transporter au nord de la masse protoplasmique.

— Tu ne veux pas de ton frère ?

— Vous serez obligé de le payer très cher et ce sera un marché de dupes. Vous essayerez de le rouler car vous ne voulez pas aider des Rénovateurs. Lui au contraire voudra tirer le maximum de vous en échange de sa collaboration.

— Je peux lui proposer de l'argent et un certain matériel.

— Liensun parlera par la suite, et vous aurez la CANYST sur le dos pour utilisation de moyens de transports interdits et pour collaboration avec les Rénovateurs du Soleil. La situation risque de devenir intenable, d'autant plus que la Sibérienne, ayant de nouveau affaire à une Jelly belliqueuse, joindra sa voix à celle des autres Compagnies. Politiquement, diplomatiquement, c'est une mauvaise affaire.

— Tu as autre chose à proposer ?

— Un pacte avec l'amibe.

Le Président Kid haussa les épaules :

— Nous voilà en pleine utopie... Dans le fond tu l'aimes, cette saleté capable d'aspirer la chair des enfants pour ne laisser qu'une dépouille vide aux parents.

— J'essaye de la comprendre sans jugement moral. Elle phagocyte les humains comme les animaux sans faire la différence, mais j'ai souvent senti chez elle, quand je marchais dans son corps, une curiosité certaine, une volonté de comprendre ce que je faisais là, ce que je voulais. Elle regrette d'ailleurs la base des Rénos, ces hommes parasites qui s'étaient installés pour des raisons de sécurité dans son protoplasma. J'ai enregistré des échos de souvenirs presque mélancoliques. Dans son esprit, j'extrapole, elle n'a pas d'esprit mais quelque part en elle existe la certitude que les Rénos auraient pu l'aider à lutter contre les Sibériens. Je peux lui apporter la même certitude.

— Elle fabriquera elle-même son système sanguin ?

— Si nous lui en fournissons les moyens techniques, pourquoi pas ? Vos chercheurs peuvent certainement trouver. Il n'y a certainement pas qu'une réserve de sang gorgée d'anticorps mais beaucoup d'autres, des dizaines, voire des centaines. Je peux lui apprendre à les relier entre elles avec vos capillaires, vos filtres, votre pompe cardiaque.

— Ça prendra des années.

— Pas plus qu'une intervention forcée, une violation de son protoplasma.

Le Kid refit un tour de piste à plus grande vitesse, preuve de sa préoccupation. Il secoua la tête :

— Je persiste à penser que ton demi-frère Liensun nous serait d'un grand secours.

— Vous le regretteriez tout le reste de votre vie. Liensun est ambitieux, prêt à tout pour s'imposer. Il utilisera Jelly pour envahir la Sibérienne, conquérir des territoires, et surtout, surtout imposer sa loi.

— La Sibérienne, je m'en fous... Ils ont poussé Jelly devant nous et nous allons leur rendre la pareille.

Il retourna devant la carte et traça une ligne parallèle au 31^e.

— Jelly ne doit pas aller plus loin. Pour l'instant nous utiliserons des moyens classiques. Désormais elle a atteint nos réseaux latéraux et nous pouvons l'approcher. On va embraser la banquise, utiliser des lance-flammes, acides, etc., pendant que le Centre de Recherches Générales met au point l'autre système.

— Qui va s'en charger ?

— Lichten, bien sûr. C'est un bon organisateur.

— Vous lui faites confiance ?

Le Kid sourit :

— Non. Je sais qu'il essaie de se créer un empire, profitant de la construction de cet important réseau Sud-Nord du 160°, mais je n'ai que lui et je le fais surveiller. Pour l'instant il a lui aussi un ennemi et c'est Jelly. Il complotera plus tard, quand nous aurons réglé ce problème.

— Il y aura d'autres lieux de pêche ou de chasse attaqués.

— Nous avons donné l'alerte et sommé les sociétés de rapatrier tous les isolés. Nous les utiliserons ensuite car ils connaissent bien

la banquise. Nous allons faire comme du temps de la guerre contre les Panaméricains, flanquer le feu à la banquise.

— Elle se contentera de reculer pour mieux revenir. Seul le procédé bactérien sibérien l'épouvante, car il la détruit sans la moindre chance d'en réchapper.

C'est alors que le secrétaire Fields apporta la dépêche signalant que Yeuse avait certainement été arrêtée par la sécurité fédérale et remise aux Panaméricains.

CHAPITRE VI

Là-bas sous l'immense serre-rizière, Murmose courait à demi nue pour essayer de maigrir et lui plaire. Depuis le wagon d'habitation il la suivait d'un regard moqueur. Moqueur et vigilant cependant. Désormais c'était sa créature, son esclave. Il n'avait pas attendu vingt-quatre heures, une fois dans les anciennes rizières, pour lui faire découvrir la volupté. Sa volupté. Au lieu de la posséder comme elle s'y attendait, il l'avait initiée à des caresses sophistiquées, ayant lu dans son cerveau qu'elle était sous l'influence de plusieurs lectures d'ouvrages érotiques, et qu'elle avait en cachette visionné des films d'un genre très spécial.

Alors systématiquement il lui avait apporté ce qu'elle désirait le plus, une sorte d'esclavage sexuel qui la faisait ramper à ses pieds. En moins d'une semaine elle avait complètement rejeté toutes les structures familiales, sociales, pour n'obéir qu'à sa volonté et il n'avait qu'à la regarder pour qu'elle se soumette, frémissante de joie.

Ayant cru comprendre qu'il la jugeait trop grosse, trop grasse et presque difforme, elle se privait de manger et se fatiguait en efforts physiques intenses. Ainsi elle courait souvent sur les levées des anciennes rizières.

Au début elle s'habillait chaudement pour transpirer le plus possible, mais par pur sadisme il lui avait demandé de courir presque nue, avec juste un slip qui cachait son sexe. Il lui arrivait de la suivre à la jumelle pour apprécier les lourds tressautements de son abondante poitrine, et quand elle revenait haletante, ruisselante de transpiration, il l'entraînait dans l'étuve bouillante où la vapeur rendait les corps plus flous, et l'obligeait à lui donner un maximum de plaisir. Et elle balbutiait des mots d'extase, se soumettait sans la

moindre répugnance à toutes les exigences les plus folles.

Elle revenait vers lui et il lisait dans son esprit ce qu'elle souhaitait le plus ; il n'aurait aucune peine à lui donner satisfaction, ce qui la ravirait et la rendrait encore plus docile.

Le montage du dirigeable avait commencé et déjà les difficultés commençaient. Certains ballonnets étaient crevés et il fallait trouver à les faire réparer. Leur matière était à base de sécrétions bactériennes. On trouvait dans China Voksal des batteries de ces tisseuses bactériennes mais cela coûtait fort cher.

On avait déniché la ferme isolée, mais le moteur de trois cents chevaux représentait un obstacle financier qui apparaissait insurmontable à Bertold.

« — Suppliez vos frères rénos », insistait Liensun.

« — Nous leur avons déjà trop demandé. »

« — Insistez, menacez... »

« — Comment “menacez” ? »

« — Ils doivent montrer leur zèle rénovateur... Nous construirons le dirigeable et nous percerons le ciel croûteux pour adorer l'astre de jour. »

« — Vous m'avez dit que ce n'était pas possible. »

« — Faites comme si ça l'était. »

« — Je ne sais pas mentir. »

Liensun enrageait et se vengeait sur cette fille à la chair blême. Il la regardait qui accourait avec ses gros seins houleux, aux pointes brunes turgescentes. Parfois il avait envie de la frapper sauvagement en imaginant que c'était sur son père.

Il eut l'impression qu'elle maigrissait et il se servit des jumelles pour le vérifier. Elle avait perdu de la graisse aux cuisses et sa taille commençait de se marquer. Il eut un sourire satisfait. S'il ne réussissait pas à monter le dirigeable, du moins il fabriquerait une fille un peu moins moche à partir de l'informe Murmose.

Murmose ! Rien que ce prénom lui donnait parfois la nausée. Il se replongea dans les plans de montage heureusement joints aux caisses. Il n'avait pas encore attaqué l'enveloppe et craignait le pire. La nacelle, elle, était toujours dans les caisses. À ce rythme il lui faudrait des mois.

Trouver de la main-d'œuvre ? Oui, c'était possible, des bénévoles chez les Rénovateurs mystiques du coin, mais il devrait

cesser ses amusements avec la fille Bertold qui, pour l'instant, compensaient ses déceptions avec le dirigeable.

Là-bas elle agitait les bras pour attirer son attention, essayait de forcer son rythme, mais visiblement à bout de souffle trébucha et faillit s'étaler dans la boue de la rizière. Celle-ci était toujours chauffée par un système faisant appel à une pompe à chaleur enfouie dans une mine profonde. L'air chaud, pulsé par d'énormes tuyauteries, était diffusé sur des hectares. Une installation sublime abandonnée faute de rentabilité. D'autres serres-rizières cent fois plus grosses fournissaient un grain trois fois moins cher. Cette région était vraiment exceptionnelle. La nourriture y abondait et on pouvait s'enrichir en quelques mois.

— Liensun, entendit-il faiblement.

Elle ne courait plus, elle se traînait complètement vidée mais grimaçant un sourire. Il lui fit signe distraitemment de la main.

Délivrer Charlster, réaliser un exploit unique et forcer ce savant à aller jusqu'au bout de son hypothèse, lui qui affirmait qu'il ne servait à rien d'ouvrir des lucarnes dans les strates de poussières lunaires pour faire réapparaître le Soleil, mais que la destruction du nœud astral suffisait. Que les poussières se diffusaient à partir de là.

— Liensun !

Cette fois elle approchait du wagon, du sas. Elle titubait comme une femme soûle et il voyait fumer son corps. C'était superbe, pensait-il. Il fit semblant de se pencher sur sa planche à dessin.

Elle se hissa en haut des marches avec lourdeur, se cogna dans le sas et, incapable de parler, surgit dans le bureau, oscillant sur ses pieds nus couverts de boue.

— C'est très bien, dit-il. J'ai apprécié le spectacle de cette jolie fille nue qui courait sur les levées de terre. Un spectacle magnifique.

Il imprégna son cerveau incapable de réagir à cette fatigue générale intense, la guida petit à petit. Elle s'approcha et avança la main pour le frôler, sur le côté, en haut de la hanche droite.

Il s'habillait légèrement, une sorte de combi ouverte sur son torse.

— Oh, Liensun, soupira-t-elle, prête à s'évanouir d'épuisement.

Et pourtant il l'amenait à le caresser, à porter la main sur son sexe.

— Oh, tu me désires tant.

Toujours ces expressions stupides enregistrées dans des livres interdits ou des films défendus. Elle en abusait jusqu'à l'écœurer.

— Tu veux, tu veux ?

À bout de résistance elle coula au sol, se reçut lourdement sur ses genoux, se traîna jusqu'à lui toujours debout, appuya sa bouche sur la bosse de sa combinaison :

— Ainsi, ainsi ?

— Non... Il faut que je travaille...

— Oh, je t'en prie, Liensun chéri, je t'en prie...

Elle haletait de l'effort fourni autant que de désir et le garçon trouvait ça troublant, oubliait le visage quelconque, le cheveu raide, le corps encore boudiné. Il triomphait de toutes les femmes en triomphant ainsi de Murmose.

— Va m'attendre dans l'étuve... Oui, dans l'étuve... Tu sais comment ça me plairait.

— Oh, oui... Je sais...

Elle dut se cramponner si fort à la table de dessin pour se relever que celle-ci faillit basculer. Il la retint à deux mains tandis qu'elle traversait le compartiment pour se rendre dans l'étuve.

Il resta seul avec ses problèmes, voulant prolonger le plaisir de la faire attendre, dans une posture très obscène, de longues minutes. Il la suivait en pensée et c'était mieux qu'un orgasme.

— De l'argent, soupira-t-il ensuite en contemplant le plan, beaucoup d'argent, et cet imbécile de Bertold impuissant face à ces richards...

Soudain il vit Murmose à quatre pattes, offerte, dandinant son gros derrière et il vit aussi un de ces notables aisés qu'il avait eu l'occasion de rencontrer. Ces deux images se fondirent en une seule très immorale.

CHAPITRE VII

Yeuse s'était attendue à tout sauf à être traitée comme une visiteuse de marque, surveillée cependant discrètement. Lady Diana la logeait dans son immense train particulier, dans un compartiment luxueux. Une femme de chambre était à sa disposition nuit et jour, et le matin, un maître d'hôtel venait s'enquérir de ses désirs gastronomiques pour la journée.

Un matin la grosse femme se fit annoncer et son fauteuil électrique pénétra dans l'antichambre meublée en Louis XVI. Yeuse se disait qu'elle était la seule personne dans ce train, avec Lady Diana, à savoir qu'il s'agissait de Louis XVI et qui était ce personnage.

— Je vous emmène visiter l'usine de Magellan. Nous avons désormais atteint la pleine puissance et nous fournissons du courant à toute la Province de Patagonie. Mais surtout nous alimentons le Tunnel.

Le grand Tunnel pôle Nord-pôle Sud, entrepris depuis plus de vingt ans et jamais achevé. Lien Rag, en tant que glaciologue, avait participé à sa construction dans le Nord, à l'emplacement de l'ancien Canada.

— Vous alimentez la centrale en cadavres ?

Lady Diana ne répondit pas. Une heure plus tard à l'intérieur d'une draisine spéciale, les deux femmes suivaient chaque stade du processus de fonctionnement.

Les cadavres arrivaient par trains entiers de l'Australasienne.

— Toujours du sous-glaciaire indien ?

— Une mine inépuisable. Des millions et des millions d'Indiens qui sont morts auprès des fleuves sacrés au moment de la glaciation. Ils pensaient que le fleuve les protégerait, mais le fleuve s'est

transformé aussi en glace et ils sont morts. Peut-être par centaines de millions.

Du haut d'un pont transbordeur automoteur elles découvrirent une rame de soixante wagons qu'on allait décharger. Plusieurs autres attendaient sur le fuseau enflé des voies de triage.

— C'est quoi cette couche noire sur les wagons à ciel ouvert ?

— Une eau teintée de noir qui gèle et dissimule le contenu. Il ne faut pas traumatiser les populations sur le trajet. Chaque wagon contient entre quatre cents et cinq cents cadavres. Plutôt cinq cents, ces gens-là étaient vraiment très maigres. Ils mouraient de faim.

Les wagons tombereaux avançaient lentement et soudain basculaient sur un énorme tapis roulant. Au préalable, avec une sorte de chalumeau géant, les équipes faisaient sauter le couvercle de glace. Les corps apparaissaient rangés tête-bêche pour gagner le maximum de place. Le tout tombait d'un bloc sur le tapis roulant.

— Là-bas on dégèle tout ça, on purge l'eau. On récupère cette eau chaude d'ailleurs, pour chauffer les locaux de l'usine en augmentant sa température avec un compresseur.

Le pont transbordeur se mit à rouler plus loin et Yeuse suivit d'un regard exorbité les blocs de cadavres en route vers l'unité de congélation.

— On ne peut pas y pénétrer à cause de la vapeur et des risques sanitaires. Ces gens-là avaient des maladies contagieuses et il faut agir avec prudence, stériliser. Les corps vont sortir de l'autre côté. En fait c'est un travail continu, vingt-quatre heures sur vingt-quatre...

— Un jour vous manquerez de matière première.

— Non, car grâce au Tunnel nous venons de découvrir des réserves inouïes de viande fossile, des millions de bœufs et de moutons dans cette Province qui était autrefois un pays nommé Argentine. Des années de production assurée, mais ce n'est pas tout. Des prospecteurs qui cherchaient depuis dix ans dans le nord de l'Australasienne viennent de découvrir d'autres gisements. Des cités de la vieille Chine, un pays immense... Plus d'un milliard d'habitants avant l'ère glaciaire... Et beaucoup fuyant la campagne s'étaient réfugiés dans les villes, Pékin, Shanghai... Ils s'y agglutinaient dans l'espoir d'échapper à la mort par le froid, mais les habitants les repoussaient. Si bien que sur quelques centaines de kilomètres

carrés on trouve des monceaux de cadavres.

Yeuse ne savait plus si elle avait envie de vomir ou si l'exploit macabre de cette femme la remplissait d'une horreur admirative. Les cadavres ressortaient sur le tapis roulant continu nettement séparés, réchauffés. Les membres frémissaient sur les vibrations du système, les têtes dodelinaient. Elle suivit des yeux le corps d'une petite fille de quatre ans qui ressemblait à une poupée disloquée.

— Là-bas c'est le broyage puis la pulvérisation. Nous avons amélioré la technique. Nous mélangeons la poudre à un peu d'huile très très fluide et de gros injecteurs sont utilisés dans les broyeurs.

— Il n'y a plus que des tuyaux ?

— La poudre est acheminée par aspiration jusqu'à des bacs de mélange là-bas dans ces unités spéciales. Les chaudières sont tout de suite à côté puis les alternateurs. Des millions de kilowatts.

— Pourquoi me montrez-vous ces infernales installations ?

— Pour me justifier. Lien Rag, toi-même, la CANYST m'avaient attaquée pour ce projet gigantesque, mais j'avais raison.

— Pour le mettre en pratique vous n'avez pas hésité, voici quinze ans, à détourner l'électricité de la centrale. Des millions de Patagoniens sont morts, vous fournissant la matière première.

— Tous des dégénérés, des primitifs qui refusaient la réalité de la société ferroviaire. Désormais la Province se repeuple et le courant abonde, les installations industrielles agricoles et commerciales sont de plus en plus nombreuses.

Les hautes cheminées crachaient une fumée presque invisible. Yeuse aurait pensé que de gros panaches noirs en seraient sortis.

— Nous avons des filtres qui recueillent les graisses que nous pouvons réutiliser. Désormais le rendement est de quatre-vingt-dix pour cent, et même quatre-vingt-douze. Quand je pense qu'au début nous en étions à peine à vingt-huit... Et nous payons correctement ces cadavres. Nous faisons vivre des milliers de mineurs. L'exploitation des filons de cadavres est un travail délicat qui exclut en fait l'usage des machines. Sauf pour la construction des galeries principales. Ensuite il faut la main de l'homme, il faut étayer sans cesse... Les actionnaires des sociétés minières se frottent les mains. Et par exemple en Chine ce sera un gros consortium sibéro-australasien qui va se charger de cette nouvelle exploitation.

Elles quittèrent le pont roulant à bord de la draisine. Lady

Diana insistait pour lui faire constater que la centrale était en tout point construite dans les règles :

— Toutes les parties sont mobiles. Elle peut se déplacer sur les rails. Certes elle ne pourrait parcourir que quelques centaines de mètres par jour mais c'est possible alors que les autres Compagnies sont moins respectueuses des Accords... Le Président Kid, par exemple. Ses centrales qui utilisent l'eau bouillante du volcan Titan seraient bien incapables de bouger d'un centimètre.

Elles retournaient vers le grand train spécial et Yeuse se demandait ce que cherchait Lady Diana. Lui démontrer sa puissance, son sens de l'organisation qui méprisait la morale traditionnelle, bafouait la dignité humaine ? Était-il juste que des cadavres d'Indiens morts de froid et de faim viennent donner aux habitants de cette Compagnie, à ses « voyageurs », un confort superflu ? Elle ne savait que répondre à cette question qui devait la poursuivre longtemps.

— Demain nous nous engagerons dans le Tunnel pour une visite de plusieurs jours. Vous découvrirez des choses étonnantes.

— Quand me libérerez-vous ?

— Vous vous ennuyez avec moi ?

Yeuse ne répondit pas. Chose étrange, elle ne se sentait pas tout à fait prisonnière et ne souhaitait pas repartir immédiatement. Elle avait l'impression que Lady Diana avait quelque chose à lui faire comprendre, mais qu'elle prenait des précautions préliminaires, voulait démontrer avant de formuler exactement ses intentions.

— Nos branches latérales sont très rentables. La viande fossile d'abord. Nous ne l'utilisons que pour des usages techniques. Pas d'alimentation humaine. Elle fournit aussi de très bons engrais, des hormones... Et de la nourriture pour certaines espèces animales, les élevages de poissons et de crustacés. Dans cette région les viviers de homards ont pris une extension incroyable depuis deux ou trois ans.

— Mais vous n'avez pas réalisé votre programme. Les différents tronçons ne sont pas réunis. Combien sur vingt mille kilomètres qui séparent environ les deux pôles ? Cinq mille ?

— Six, mais nous avons des difficultés à résoudre, d'énormes difficultés.

Elle soupira :

— Ah ! si Lien Rag avait voulu...

— Il vous manque ? demanda Yeuse méfiante, croyant à un piège.

— Il m'a toujours manqué. C'était le meilleur glaciologue que j'aie jamais eu... Et dire que la Transeuropéenne ne lui avait accordé que la deuxième classe dans son grade, laissant des songe-creux et des imbéciles parvenir aux honneurs. Lui seul connaissait vraiment la glace profonde, lui seul pouvait dire ce qu'il fallait faire dans un tunnel de cette importance. Tu verras demain. Il arrive que le plafond soit invisible depuis le sol et que les parois soient éloignées de plus d'un kilomètre. Mais nous devons construire des arches de béton pour soutenir tout ça, gaspiller du courant pour empêcher la glace de fondre. Une dépense folle d'énergie.

Elle regarda Yeuse :

— Que lui est-il arrivé ? Que cherchait-il donc avec cet acharnement constant ?

Yeuse se demandait si Lien Rag était vraiment un acharné. Il avait donné l'impression qu'un destin malicieux, inattendu, avait exigé de lui une mission impossible qui, parfois, le laissait épuisé, incapable de poursuivre.

— On dit qu'il était prédestiné...

— Vous en savez plus que moi là-dessus.

— Je ne sais qu'une chose, qu'il aurait fallu se méfier de tous les Ragus... Mais nous ne savions pas que Lien Rag appartenait à cette famille maudite.

Retenant son souffle Yeuse n'osait ni poser des questions ni apparaître trop curieuse.

Lady Diana continuait une sorte de monologue plein d'amertume :

— C'était peut-être la Voie Oblique qu'il cherchait, mais ça ne veut pas dire grand-chose... Il faudrait avoir des connaissances scientifiques qui ont été bien oubliées. Ils me font bien rire les Rénovateurs, les deux groupes, les scientifiques surtout. Les autres, les mystiques qui font appel à la magie ne sont pas très dangereux car, plus ils se prosternent et disent des messes noires, plus ils s'éloignent de la vérité. Les scientifiques ne peuvent pas acquérir toute la somme de connaissances indispensables. Il faudrait un ordinateur géant... Tu crois que je divague, hein ?

Parfois Lady Diana la tutoyait, parfois elle reprenait le vous,

mais Yeuse s'en moquait.

— Vous devez connaître la Voie Oblique vous-même.

— Je sais ce que c'est, mais c'est inaccessible aux hommes, c'est tout.

— Une voie avec deux rails ?

— Parlons d'autre chose, veux-tu. Tu voudrais bien être chez Floa Sadon, hein ? Tu sais qu'elle a grossi mais qu'elle est toujours belle et désirable ? Et toujours un tempérament de feu... Je crois que, lors de la dernière réunion de la CANYST, elle s'est envoyé le délégué sibérien, Sofi. Tiens, on l'a nommé maréchal, le sais-tu ?

— Non, j'ignorais.

Sofi avait donc couché avec Floa ? Elle n'était pas jalouse, tout juste un peu rêveuse. Elle avait connu intimement ces deux-là et leur complicité amoureuse avait dû tenir compte, malgré son absence, de ce fait.

Lady Diana l'invita à prendre son repas avec elle. Yeuse, à la suite de la visite à la centrale de Magellan Station, n'avait guère d'appétit. Elle constata que la grosse actionnaire de la Panaméricaine mangeait peu mais buvait beaucoup, un alcool assez sec préparé pour elle, qu'elle additionnait de jus d'orange.

— Ce jus vient de Hot Station de la Compagnie de la Banquise. Nous en produisons également mais pas de cette qualité et à ce prix. Il paraît que les installations sont colossales.

— Et pas seulement pour l'oranger mais pour bien des variétés de fruits et légumes... La serre la plus éloignée est à six heures de tram de la station principale...

— Tout ça chauffé par le volcan Titan ?

— Un pipe-line amène l'eau chaude qu'en cours de trajet des compresseurs réchauffent, mais il y a des centrales à huile. Le phoque, le manchot deviennent très abondants. On étudie leur comportement pour créer des colonies artificielles. L'essentiel c'est la minuscule crevette krill. Les baleines s'en nourrissent mais aussi les poissons qu'aiment les phoques et les manchots.

Lady Diana l'écoutait avec un air satisfait :

— Je suis heureuse que tu t'intéresses à l'économie de la Compagnie de la Banquise, c'est une bonne chose.

Yeuse se tint sur ses gardes désormais. Possible que Lady Diana voie en elle l'héritière du Kid et qu'elle essaye de nouer des liens

solides pour l'avenir.

— Je m'intéresse à l'économie comme aux arts... Sans idée préconçue, crut-elle bon de préciser.

CHAPITRE VIII

C'était Jdrien qui avait décidé de venir auprès de ce petit trou à phoques, dans le vieux wagon délabré des Potr, les pauvres gens qui avaient trouvé deux de leurs gosses phagocytés par Jelly.

Lorsqu'elle avait appris sa décision, Vsin était entrée dans une grande colère.

— Voilà que tu repars à l'assaut de ces montagnes mangeuses d'hommes. Tu te crois donc invincible ? Moi je sais que ton sang peut couler comme le nôtre et que tu n'es pas tout à fait un dieu. Je ne veux pas que tu ailles là-bas. Nous avons besoin de toi, ta fille et moi.

— Eh bien, venez avec moi, avait-il dit, conciliant.

— C'est ça, pour mourir d'ennui pendant que tu te retournes en toi-même et deviens une sorte de fantôme qui n'entend plus rien, ne sent plus rien, que l'on doit faire manger, que l'on doit laver, que l'on doit faire jouir sans qu'il s'en rende même compte.

— N'est-ce pas ainsi que tu t'es fait fabriquer Vsiena notre fille ? remarqua-t-il malicieux.

— Heureusement encore, ça m'a tenu compagnie pendant que tu te promenais dans l'intérieur des montagnes mangeuses...

— Autrefois on disait collines et maintenant ce sont des montagnes. Il ne faut rien exagérer. Je vais là-bas pour reprendre avec Jelly notre vieille amitié.

— Ne te moque pas, surtout, cria-t-elle en se jetant sur lui pour le frapper, mais ensuite elle noua ses jambes autour de ses reins et mima les mouvements de l'amour.

Il se laissa convaincre sur ce seul point car, dès le lendemain, ils partaient tous les trois pour rencontrer Jelly.

Ils arrivèrent le lendemain matin à bord d'une draisine, Vsin et

la fillette voyageant à l'extérieur sur une plate-forme. Il ne pouvait aller trop vite de crainte que le vent ne les emporte. L'endroit était particulièrement désolé, avec cette voie interrompue, ce vieux wagon de bois bloqué par les tampons. Et à côté le trou à phoques était minuscule.

— Peuh, dit Vsin, j'en fais le tour en trois fois rien de temps.

Pourtant plusieurs têtes moustachues paraissaient les saluer et un bébé se hissait là-bas sur une pente glacée, tout blanc, grosse pelote de fourrure soyeuse.

— C'est dégoûtant.

Le wagon était sale, en désordre, et ils passèrent la journée à le rendre confortable et à organiser leur vie quotidienne. Jdrien avait besoin d'au moins quinze degrés pour vivre confortablement, mais sa fille ne supportait pas plus de dix et Vsin préférait le grand froid extérieur. Ils firent trois parties. Pour s'occuper de l'enfant Vsin pourrait entrer dans son compartiment, lui donner le sein et ensuite elle ressortirait l'enfant enveloppé dans une combinaison spéciale. Le Kid en avait fait faire une douzaine sur mesure par un spécialiste renommé.

— Où elles sont les montagnes mangeuses d'hommes ? s'étonna Vsin en montant sur le toit du wagon par l'échelle très raide tandis qu'il portait le bébé.

Elles étaient à proximité mais cachées par des congères. Jdrien avait déjà perçu sa présence à moins d'un kilomètre et prenait contact, répétait le même message pour que Jelly l'identifie. Mais il n'y avait là que de gros pseudopodes, la masse de protoplasma se trouvait à plus de deux cents kilomètres et l'information voyageait lentement dans un système nerveux des plus primitifs.

Ils avaient emporté de grandes plaques de plastique traitées au carbone que les pseudopodes ne pouvaient attaquer facilement, et ils en garnirent le compartiment du bébé, sol, cloisons et toit. Vsin n'en voulut pas, disant qu'elle ne se laisserait pas surprendre, mais Jdrien insista et en plaça dans le compartiment ouvert à tous les vents où elle dormirait.

Elle prépara son repas au-dehors mais le feu prenait mal et tout gelait. En maugréant elle dut se mettre à l'abri. Jdrien restait encore conscient de ce qui se passait autour de lui, mais savait qu'au fil des jours il s'enfoncerait totalement dans cet échange mental avec

l'amibe géante.

— Ce sera très frustrant pour toi une fois de plus, lui dit-il.

— J'ai l'habitude, fit-elle.

— N'en profite pas pour te faire faire un frère ou une sœur à Vsiena.

— Ça c'est mon affaire, dit-elle en anglais.

Elle faisait des progrès considérables et il essayait de ne pas l'encourager. Depuis qu'elle avait entendu dire qu'on pouvait implanter des thermo-hormones permettant aux Roux de vivre des mois dans le Monde du Chaud elle en rêvait.

— Nous avons assez de nourriture pour épargner les phoques.

— Que vas-tu lui donner à cette montagne mangeuse d'hommes ? Elle aime le phoque.

— Nous verrons plus tard.

Il lui expliqua que son travail serait facilité par les précédentes expériences. Il avait mis deux mois la première fois pour remonter patiemment le système nerveux de l'animal. Ce n'était pas exactement le terme qu'il aurait fallu employer mais il n'en voyait pas d'autres.

— C'est très simple mais en même temps très compliqué.

Une lutte constante par télépathie pour comprendre que l'amibe vivait surtout grâce à ses pseudopodes qui lui fournissaient la nourriture, donc l'énergie. Toujours à la périphérie existait une forme d'intelligence instinctive qui, outre la nourriture, essayait de chercher des informations analysant la température, le vent, les odeurs, les infrarouges et les sons. Mais c'était au centre du protoplasma qu'existait une sorte de psychisme confus, où s'entassaient pêle-mêle des lambeaux de conversations humaines, des cris de victimes humaines ou animales, des sensations d'épouvante, de haine. Par exemple il avait acquis la certitude que Jelly conservait le souvenir d'une lointaine expérience d'injection d'une solution bactérienne qui l'avait fortement endommagée. Et ce souvenir rejoignait son attitude défensive face aux Sibériens qui, eux, l'arrosaient nuit et jour de leur produit pour la faire reculer.

— Tu pénétreras en elle ?

— Plus tard. Quand on me livrera le matériel que l'on est en train de fabriquer.

— Et jusqu'où iras-tu ?

— Pas très loin. Je lui apprendrai comment fabriquer elle-même son système immunitaire à partir de certaines poches de sang qu'elle a emmagasinées.

Vsin essayait de suivre ses explications mais très vite elle se bloquait. Alors elle prenait Vsiena et sortait de ce compartiment pour aller regarder les bébés phoques. Il y en avait quatre désormais qui jouaient sur la banquise. Depuis le départ des Potr personne n'était venu les chasser.

Même la nuit l'esprit de Jdrien continuait de hanter les neurones de Jelly.

CHAPITRE IX

Ça s'appelait Depot Point et ça voulait tout dire. Sur le Capricorne il n'y avait pas plus grand entrepôt de matériel ferroviaire. Farnelle n'en pouvait plus de ces kilomètres de rails empilés, de traverses, d'aiguillages, de tout un matériel ancien, pourri, qui attendait là les acheteurs, les gagne-petit du rail qui venaient négocier une vieille loco, un wagon de marchandise défoncé. Parfois ils se mettaient à plusieurs familles, surtout les bohémiens du rail qui n'avaient rien à voir avec les traîne-wagons eux-mêmes. Des nomades qui vivaient de petits métiers sur les lignes secondaires, achetant des peaux, des rebuts de viande ou de poisson, débarrassant les éleveurs et les fermiers et allant revendre plus loin cette misérable marchandise.

Depot Point c'était aussi le matériel de secours, les nouveaux rails bactériens, les traverses en carbone, les machines les plus récentes, diesels électriques, les wagons luxueux, les citernes isothermes les plus performantes.

C'étaient ensuite des réservoirs énormes de fuel, d'huile de phoques, de baleines, du bois en poudre ou en bûches, du charbon en poudre, en briquettes, liquéfié, c'étaient des brûleurs et des chaudières.

C'était enfin un immense parking pour les déclassés, les nomades du rail, et Farnelle enrageait d'être prise pour une de ces bohémiennes, suspectée de vouloir chaparder. Les gosses se faufilaient partout et se faisaient poursuivre par les gardes en combis blanches et rouges, tandis que les deux Roux « évolués », disparaissaient la journée pour se joindre à une tribu de Roux installée là depuis toujours pour le nettoyage des verrières.

Farnelle proposait d'échanger son sucre contre de l'huile mais

personne ne l'écoutait, et dans les bureaux on avait rigolé ferme.

— Ici on paye par carte électronique, chèques ou dollars. On ne fait pas de troc, on ne vend qu'à partir de mille gallons. Allez ailleurs.

— C'est du véritable sucre.

— On a tout ce qu'il faut et on ne vend que du matériel ferroviaire.

Un nomade du rail lui avait proposé deux litres d'huile pour un kilo de sucre et elle avait refusé. Il revenait à la charge trois fois par jour. Il était gras, le visage huileux, avec des boucles d'oreilles en or. Il fumait de gros bouts euphorisants qui empestaient.

— Viens manger du civet dans ma verdine, proposait-il obséquieux.

Sa verdine c'était un wagon automoteur où s'entassait la vingtaine de membres de sa famille.

— Tu sais c'est une bonne affaire. Personne ne te donnera plus.

— J'ai trouvé deux gallons pour un kilo.

— Des imbéciles de sédentaires, mais nous les nomades on n'est pas stupides.

Le soir les gosses revenaient noirs de s'être roulés dans les entrepôts de charbon. Elle devait les lessiver et ils détestaient l'eau chaude.

— Profitez-en, disait-elle, bientôt il n'y aura plus un litre d'huile pour la faire chauffer.

Puis venaient les Roux. Ils ramenaient de la nourriture, surtout du poisson congelé, parfois de la chèvre.

— Vous avez trouvé l'huile ?

— Comment voulez-vous que je fasse, rugissait-elle en leur faisant cuire leurs provisions. Si j'en trouve je fais demi-tour et je rentre à Cargo *Princess*.

— Trop loin désormais, disaient-ils. On a fait plus de la moitié du trajet et, d'ailleurs, des rôdeurs ont dû venir occuper le cargo et le piller. Ils vous recevront à coups de fusil.

Elle en aurait pleuré de rage. Et l'autre, le gros bohémien qui attendait que le réservoir soit à sec pour baisser encore ses offres de troc.

— On va voler l'huile, disaient les deux petits.

— Je vous le défends ; on finirait tous en prison. Vous ne

pourriez transporter que deux litres chacun. Il nous en faut au moins cinq cents.

Le matin le bohémien revint avec un bidon.

— Je veux te montrer la qualité de cette huile de phoque, dit-il.

Il s'appelait Rhom, du moins elle le croyait. Plus tard elle apprendrait qu'il s'agissait d'un nom générique pour ce groupe social.

— Allons, décide-toi... Tu en as besoin.

— Tout mon sucre va y passer, dit-elle, ce n'est pas raisonnable. Et avec cinq cents litres je n'irai pas au bout.

— C'est quoi ton futur campement ?

Elle ne comprenait pas très bien et il rectifiait :

— Tu vas jusqu'où ?

— Si je le savais... Réseau des Maldives.

— Oh, c'est encore loin. Il faut que tu achètes l'huile. Tu vas mourir de froid.

Elle avait inscrit en grosses lettres sur le wagon : « Échange véritable sucre. Un kilo pour un gallon de bonne huile. »

— Ça ne marchera pas.

Elle buvait un peu trop et, le soir, devenait langoureuse, essayant de convaincre Jdriele qui faisait mine de ne pas comprendre.

— Explique-moi les symboliques. Le sel et le sucre.

— Ce sont les deux constantes de la vie. Le sucre c'est le bonheur, le sel c'est le malheur... Le tout donne les destins d'un homme.

— Je préfère du lard salé à un gâteau sucré, fit-elle, têtue.

— Ça n'a rien à voir avec l'alimentation... Enfin si. Un gosse qui naît ne boit pas du sucré, et si tu lui mets du sel sur les lèvres, il grimace.

— C'est bien joli mais qu'est-ce que ça peut foutre ?

— C'est toute l'histoire des Roux... Toute leur vie durant ils penseront « sucre » pour ce qui est bon et « sel » pour son contraire, mais ils adoreront beaucoup plus le sel que le sucre car ce qui est mauvais doit être respecté. Il y a beaucoup de tribus du Sel qui suivent des rites, récoltent le sel.

— On fait fondre la glace avec.

— Voilà. Et les Roux ont besoin de la glace.

— D'où sors-tu ces histoires-là ?

— J'ai vécu le sucre et le sel. Sugar and Salt.

Mais elle ne réussit pas à lui faire avaler une thermo-hormone et alla se coucher. Il ne lui en restait plus guère de ces hormones, et d'ailleurs, elle n'avait presque plus rien sinon du sucre. Sans le poisson et la viande que rapportaient les deux énergumènes, ils n'auraient rien eu à manger.

Le lendemain elle réussit à se faufiler dans un bureau pour examiner la carte du réseau. Il y avait une petite station à deux cents kilomètres où elle pourrait peut-être échanger son sucre dans de bonnes conditions. Avec cent litres d'huile elle l'atteindrait.

— Ah non, fit Rhom, c'est tout le sucre qu'il me faut.

— Tant pis. On va quand même partir demain. Et si on doit s'arrêter en chemin, tant pis, mais tu n'auras pas la satisfaction de m'avoir roulée.

Il repartit mais revint dans l'après-midi. Il apportait une bouteille d'un alcool spécial.

— Je t'admire, dit-il, tu as tenu bon et tu n'as pas cédé. Je veux te faire l'échange à trois litres pour un kilo.

— Un gallon, c'est écrit sur le wagon.

Rhom reversa de l'alcool dans les tasses :

— Tu devrais partir avec nous. On va vers l'Est. On achètera de la laine de mouton dans une station d'élevage, celle qui est mise au rebut. Nous autres Rhoms, nous savons la tisser, même si elle est courte.

— C'est pas ton nom, Rhom ?

— Non, c'est celui de notre peuple. Si j'avais le temps je te raconterais mais ce serait long. Autrefois nous avions des verdines traînées par des chevaux. Le rail c'était une route... Enfin il n'y avait pas de rails. C'était tout plat.

— Mais alors le wagon allait de droite à gauche ?

— Jamais de la vie ! Puis on a eu des verdines à moteur, et ensuite la glace est venue. Nous l'avons su les premiers et nous sommes partis vers le Sud, mais la glace nous a rattrapés. Nous avons essayé de voyager en dehors des rails, mais nous étions trop suspects avec nos traîneaux.

— C'était quoi ?

Il dessina une sorte de wagon sur patins dans la poussière du

sol. Elle fit semblant de le croire mais n'en pensait pas moins.

— On nous traquait comme hérétiques et nous avons fini par acheter des verdines sur rail. D'accord, je vais t'apporter les bidons, prépare le sucre.

Quand les deux Roux rentrèrent ils furent surpris de voir la loco sous pression. La vieille machine crachotait de la vapeur par tous les bouts et celle-ci retombait en petits blocs de glace qui tintaient sur la chaudière.

— On dirait les cloches des Néo-Catholiques, dit Jdriele.

— On n'attendait plus que vous. On aura le réseau dans une petite heure.

Ils n'eurent que le temps de manger un peu et le petit convoi alla prendre la file derrière de lourds convois chargés de rails.

— Des malheureux qui vont tracer leur ligne privée, ricana Farnelle en buvant un petit coup. Avec mon ami on a travaillé des années pour approcher d'un cargo qui avait perdu sa marchandise. Ceux-là vont aller à la recherche d'autres cargos, de trous à phoques ou de rookeries, mais c'est la même chose. C'est toute la Dépression qui est pourrie. On y crève plus qu'on s'enrichit, mais la légende continue depuis toujours et continuera encore longtemps.

Les Roux dehors sur le tender ne l'écoutaient même pas marmonner entre ses dents.

— Je me demande encore ce que je fous ici... Le Réseau des Maldives qu'ils disent, mais je n'en sais rien... Une fois là-bas ils peuvent me dire de continuer et peut-être bien que c'est tout en haut de la carte qu'on va se retrouver, dans cette fameuse Zone Occidentale d'où ils viendraient.

Le feu venait de passer au vert et les convois s'ébranlaient vers le grand huit qui permettait de choisir entre plusieurs directions. Farnelle eut la chance d'avoir la voie pour l'Ouest et s'octroya une lampée d'alcool. En plus de l'huile, Rhom lui avait apporté un flacon de sa propre production.

Chaque tour de bielle l'éloignait de Cargo *Princess* mais elle éprouvait de moins en moins de regret.

Cette vie errante lui convenait assez.

CHAPITRE X

Frère Shin possédait un loco-car récent, très joli. C'était un gros homme important qui spéculait sur les marchandises à la bourse de China Voksal. Il pariait sur les cours et ne se trompait jamais. Il était très riche, et pourtant il avait toujours soutenu la cause des Rénovateurs du Soleil. Depuis sa tendre enfance il assistait à des cérémonies secrètes, compulsait des grimoires et adorait comploter contre l'ordre établi de la société ferroviaire. Il avait beaucoup investi dans l'opération « Dirigeable », et surtout dans la location de cette serre-rizière et venait se rendre compte sur place de l'avancement du projet. Il avait refusé que Bertold l'accompagne et le père de Murmose était en train de trembler de tous ses membres, là-bas dans sa petite serre d'aromates.

Frère Shin découvrit l'un des ballons déjà gonflé et amarré fortement au sol de la rizière. Il en fit lentement le tour en levant la tête :

— Est-ce lui qui nous emmènera au-delà du ciel croûteux pour contempler l'astre du jour ?

Il s'inclina trois fois en prononçant ce nom sacré.

— À vrai dire, dit Liensun, il en faudra douze dans une enveloppe plus une nacelle en matériau léger.

— Tout était dans le wagon ?

— Oui, mais il manque bien des choses, dont un moteur.

— Je sais, un moteur de trois cents chevaux. C'est tout à fait hors de question.

Il sortit d'un étui des lunettes en or, les plaça sur son petit nez écrasé :

— Trop cher.

— Venez voir les plans et des photographies de l'appareil.

Liensun s'attendait à une telle visite et avait prévu une véritable exposition sur le dirigeable. Il avait aussi prévu bien autre chose.

— N'est-ce pas admirable ?

Le frère s'approcha et détailla en silence les photographies des dirigeables de la Fraternité Universelle, ainsi s'appelait autrefois la compagnie que Ma Ker avait créée. Mais ensuite on avait renoncé à cette appellation pour baptiser Fraternité I et II les bases où les Rénos vivaient.

— Une photo des unités sibériennes. Ici c'est une grande station sibérienne et là le Viaduc de la Compagnie de la Banquise. Nous allons partout.

— Je vois.

Il prit ses lunettes entre son pouce et son index boudinés.

— Mais les photographies du Soleil, au-delà du ciel croûteux, où sont-elles ?

Liensun resta coi. Il n'avait pas pensé un seul instant qu'on lui réclamerait ce genre d'épreuves qui d'ailleurs n'existaient pas.

— Elles... elles ne figuraient pas dans l'envoi.

Frère Shin sourit, remit ses lunettes, s'éloigna vers la fenêtre et resta saisi. Là-bas dans la rizière courait une femme. Une femme pratiquement dénudée.

— Mais... qu'est-ce ?

— Oh, c'est Murmose Bertold qui fait ses exercices. Elle vient m'aider à monter le dirigeable. Vous la connaissez ?

— La fille grasse aux gros seins ?

— Elle a maigri depuis qu'elle court ainsi... Si vous permettez...

Il lui glissa les jumelles dans la main, recula et fit mine de s'intéresser aux plans.

Frère Shin resta de longues minutes à suivre les exercices de Murmose et peu à peu sa respiration devint plus audible, plus précipitée.

— Elle vient tous les jours ?

— Oui, frère Shin. Tous les jours.

— J'ai l'impression qu'elle est nue.

— Oh, vous croyez ?

— Je vous assure que je ne vois rien... entre ses cuisses... C'est vrai qu'elle a maigri mais elle a toujours de très très gros seins.

Il continua de regarder. Puis Murmose revint vers le wagon-

habitation.

— Elle va rentrer ici ?

— Je pense qu'elle ira à l'étuve.

— L'étuve ?

Il resta songeur, les jumelles rivées à ses yeux.

— C'est très sédatif, dit Liensun, très agréable. En avez-vous une, frère Shin ?

— Non, juste une salle de bains... Deux salles de bains mais pas d'étuve, et je ne sais pas ce que c'est.

— Vous devriez essayer la nôtre. Il suffit de suivre le couloir et de vous déshabiller dans une des deux cabines. Ensuite vous rentrez dans la vapeur, vous transpirez et vous allez vous doucher. Murmose y sera et vous indiquera comment vous y prendre.

— Sœur Murmose sera dans l'étuve ? Et vous pensez que je puis moi-même y entrer ?

— Bien entendu, frère Shin.

Le riche spéculateur hésita puis se dirigea vers la porte du couloir. Une fois seul, Liensun se frotta les mains et continua son travail.

Frère Shin reparut quarante-cinq minutes plus tard. Il sentait bon l'huile savonneuse et ne paraissait pas désireux de prolonger la visite.

— Je reviendrai. Il faut que nous discussions de ce projet.

— Et du moteur de trois cents chevaux, dit Liensun.

— Le moteur... Je vais voir ce que nous pouvons faire entre les frères les plus généreux... Mais je reviendrai avant la fin de la semaine... Sœur Murmose sera là ?

— Elle m'assiste tous les jours.

Le loco-car disparut en direction du réseau principal et Murmose arriva, enveloppée dans un peignoir de bain.

— Toute petite dans le pli de son gros ventre. Elle glissait dans ma main. Tu sais où il l'a mise ?

— Entre tes seins.

Elle ouvrit de grands yeux :

— Tu nous as regardés ?

— Non, mais j'ai compris qu'il ferait ainsi.

En fait il l'avait lu dans l'esprit enflammé de frère Shin. Depuis des années le personnage rêvait de prendre ainsi son plaisir avec la

filles d'un très cher frère Rénovateur.

— Ça t'a ennuyée ?

— Non, c'était amusant de le voir faire.

— Il reviendra en fin de semaine, ça ira ?

— Oui. On recommencera la même chose ?

— Tu n'auras qu'à aller directement à l'étuve quand il arrivera.

— Il va acheter le moteur ?

— Oh, nous arriverons à le convaincre, et pour le reste du matériel également.

CHAPITRE XI

Elles n'en étaient qu'au deuxième jour de voyage dans le grand Tunnel et déjà Yeuse avait vu plusieurs spectacles stupéfiants, tels cet immense troupeau de bœufs des llanos argentins encore pris dans un formidable bloc de glace de quatre kilomètres de côté, et plus loin c'était toute une ville en inclusion. Les maisons étaient closes, il n'y avait personne dans les rues. Pour y accéder on avait construit une sorte de crémaillère et c'était à ses pieds qu'on découvrait l'agglomération. Plusieurs maisons avaient été ouvertes, trépanées, pour qu'on voie à l'intérieur les gens surpris par le froid et endormis pour l'éternité. Un chien était allongé sur les pieds d'un petit garçon.

— Nous allons organiser des visites payantes, disait Lady Diana. Nous sommes maintenant dans le port de Buenos Aires. Il y a des cargos pleins de carcasses animales, de blé... Et quand nous serons au Brésil, nous pensons trouver des cargaisons de café. Du café vert. Nos biologistes espèrent faire germer les grains, les plants actuels ne sont pas toujours satisfaisants.

Elles couchèrent dans une fazenda reconstituée mais Yeuse n'apprécia pas sa grande chambre donnant sur une terrasse carrelée. Elle attendit toute la nuit les spectres des anciens occupants.

— Je préfère votre train, dit-elle le lendemain à Lady Diana.

— Des gens sont prêts à payer des fortunes pour la même nuit.

— Quand me laisserez-vous partir ?

— Tu es si pressée ? Qui t'attend ?

— Le Kid.

— Pour t'envoyer en Sibérienne à nouveau. Il a des ennuis avec cette grosse éponge de Jelly. Les Sibériens la chassent devant eux et

elle menace la Banquise.

La pensée de retourner dans la Sibérienne n'enchantait pas Yeuse. Ce qu'elle aurait aimé c'était se reposer plusieurs mois dans Kaménépolis, renouer avec la vie intellectuelle, voir des spectacles, aller au concert, participer à des débats culturels.

— Tu es une excellente ambassadrice qui n'hésite pas à payer de son corps et c'est apprécié. Floa Sadon, Sofi, qui d'autre ? Le Kid ?

Yeuse ne répondait pas, regardait par la fenêtre blindée du train. La branche latérale se rétrécissait en tunnel ordinaire pour se diriger vers l'ouest de l'Argentine. Il y avait d'autres troupeaux emprisonnés dans la glace, d'autres bourgades mais plus loin c'étaient des vignes. La plupart des ceps conservaient leur feuillage d'automne.

— C'est allé très vite, donc ? Les feuilles auraient dû tomber... Les glaces sont remontées de l'Antarctique par ici. En quelques jours certainement. Il semble que dans l'hémisphère Nord les gens aient bénéficié d'un sursis.

— Vous croyez que c'était il y a trois siècles ?

Lady Diana fronça ses sourcils, du moins leur emplacement car elle devenait chauve, portait une perruque, n'avait plus ni sourcils ni cils depuis des années :

— Tu fais référence à cette sottise du dogme sibérien ? Nous serions en 2360 de l'ère glaciaire. Qui donc aurait eu l'idée de la dater ? Nous ne sommes certains de rien.

— On dit que vous détenez pourtant les secrets de notre vie actuelle.

— On exagère beaucoup. Certes il existe certains événements qu'il vaut mieux laisser dans l'ombre.

— Vous maintenez les gens dans une ignorance prudente ?

— Tu m'embêtes. Viens voir du vin congelé depuis des siècles. Il est buvable.

Pourquoi Lady Diana se comportait-elle aussi amicalement, voire maternellement avec elle ? Pourquoi ces visites, ces longues conversations ? Visiblement elle hésitait à aller directement au but qu'elle s'était fixé.

Le lendemain, le train, au lieu de se diriger vers le Nord, retourna vers le Sud, à la grande surprise de Yeuse. N'obtenant aucune réponse satisfaisante du personnel, elle demanda à

rencontrer Lady Diana, ce qui lui fut refusé.

Elle insista toute la journée, et finit par comprendre que la grosse femme avait eu un malaise et que ses médecins personnels s'occupaient d'elle.

— Nous retournons à Magellan Station, dit la jeune femme de chambre très impressionnée.

— Comment va-t-elle ?

— Elle est très mal.

Yeuse se morfondait dans son compartiment luxueux. Le train parcourait à une vitesse folle le grand Tunnel. Mais il y avait des impératifs de sécurité autres qu'en surface et il ne pouvait atteindre son plein rendement.

Il était minuit et elle venait de s'endormir lorsqu'on la secoua. C'était le chef de bord en uniforme d'apparat :

— Lady Diana vous demande à son chevet.

— Maintenant ?

— Oui, c'est impératif.

CHAPITRE XII

Depuis que Jdrien se trouvait en première ligne, face à l'amibe géante, le Président Kid passait de très mauvaises nuits dans son train spécial immobilisé en général sur le quai principal de Titanpolis. Il n'avait jamais eu un excellent sommeil, dormait un peu au hasard, parfois une demi-heure à n'importe quel moment de la journée, travaillait alors que les autres se reposaient. C'était même pour lui très exaltant de décider du sort de toute une population, alors que la majorité de celle-ci s'abandonnait aux rêves.

Pas question d'ennuyer Jdrien avec des appels radio. Le Messie des Roux lui avait longuement expliqué en quoi consisterait son approche de Jelly, pourquoi il avait besoin de silence pour atteindre un état second qui lui permettrait de communiquer avec l'animal.

« — Je suis inscrit dans sa mémoire... Pas sous forme d'une image physique mais en tant qu'odeur, chaleur, et surtout parce que je suis le seul à avoir établi une relation privilégiée avec elle. Lorsque j'ai rejoint les Rénovateurs de Fraternité II installés dans son sein, j'ai marché des jours et des nuits. Elle avait essayé de me tromper, de me laisser croire qu'en quelques heures je serais auprès de ces gens-là. J'ai déjoué sa ruse, je l'ai anesthésiée, subjuguée, sans violence, uniquement grâce à la puissance de mon influx mental, et Jelly en reste marquée. Dernièrement, pour faire les prélèvements, j'ai pu à nouveau pénétrer en elle sans difficulté. Elle m'accueillait avec bienveillance car j'essayais de la persuader que c'était pour sa survie que j'agissais de la sorte. »

Tout petit, Jdrien pouvait paralyser les systèmes électroniques de la puissante Compagnie Panaméricaine, faire sauter les barrages, anéantir les règles des priorités, affoler les circuits d'informations,

neutraliser les aiguillages à mémoire, mais désormais c'était à une autre puissance qu'il s'attaquait. Jelly avait longtemps tenu en échec les Sibériens, jusqu'à ce qu'ils inventent cette solution bactérienne dont ils arrosaient le protoplasma pour le détruire. Devant cette menace au Nord, Jelly reflua vers le Sud.

Sur une carte cathodique il pouvait suivre la progression de cette horreur vivante. Jelly sournoisement projetait ses pseudopodes à l'est de la position de Jdrien, là-bas près de ce trou à phoques qu'il appelait Potr Station, du nom de l'ancien chasseur. Les rapports des tribus de Roux étaient nets. L'amibe envoyait des filaments très fins qui par la suite grossissaient en quelques heures, la nuit pour la plupart du temps, et le Président craignait pour la sécurité de son fils adoptif et de sa famille. Il aurait préféré que Vsin reste au Dépotoir avec la petite Vsiena.

D'autres rapports secrets lui parvenaient du monde entier, et il en retenait deux sur lesquels il réfléchissait durant ses nuits d'insomnie.

Les Sibériens finissaient par s'épuiser à fabriquer cette solution bactérienne pour attaquer Jelly, et le prix de revient en était si élevé que la Convention du Moratoire étudiait un plan pour diminuer sans risques les quantités produites. Une partie des laboratoires sibériens se trouvaient mobilisés pour cette lutte gigantesque, et les médicaments commençaient de manquer dans la Compagnie du Nord. Les médicaments et tous les produits chimiques indispensables à la survie des stations. Par exemple on ne trouvait plus d'hormones de croissance pour les bébés. Les statistiques prouvaient qu'à cause de la vie rabougrie dans des stations mal chauffées, la taille des Terriens rétrécissait tous les dix ans d'un centimètre désormais. Longtemps il y avait eu un statu quo, après que la moyenne de un mètre soixante eut été considérée comme universelle. Partout on distribuait des hormones de croissance pour combattre ce mal. Les Sibériens, les premiers, avaient atteint des normes satisfaisantes pour leurs services de santé et depuis trois années on constatait que les enfants de cinq ans mesuraient quatre centimètres de plus.

C'était une information primordiale et le Kid envisageait l'avenir avec un peu moins de pessimisme. D'autre part les laboratoires de recherches générales pensaient que, d'ici un mois, ils

pourraient fournir à Jdrien le matériel nécessaire pour équiper Jelly d'un système d'immunité fiable. Lorsqu'elle pourrait résister à la solution bactérienne sibérienne, elle cesserait d'envahir la Compagnie de la Banquise. Du moins on l'espérait.

Le deuxième rapport concernait son amie Yeuse. Il aurait souhaité l'avoir auprès de lui pour la mettre face au maréchal Sofi, ambassadeur sibérien. Il était certain qu'elle aurait su le fléchir dans un sens favorable.

Yeuse était, disait-on sans le prouver, aux mains de Lady Diana. Celle-ci l'aurait fait emprisonner en Province de Patagonie, mais pas d'autres précisions. Et chose curieuse on parlait à nouveau de la locomotive géante de l'ex-pirate Kurts. Le monstre mécanique faisait des ravages dans la Dépression Indienne, semblable à un animal domestique qui rechercherait son maître en attaquant tous ceux qui auraient été susceptibles d'être les ennemis de ce maître.

Bien entendu les officiels australasiens n'en soufflaient pas un mot, mais les correspondants des médias et les informateurs des services spéciaux banquisiens étaient très bien renseignés sur les exploits de la locomotive géante. Elle avait par exemple fait irruption dans une certaine Methane Station, y avait semé la perturbation, faisant sauter plusieurs réservoirs de gaz avant de disparaître. Puis on l'avait revue sur le Réseau du 40^e, cette grande voie australe où circulaient surtout des voiliers du rail. Plusieurs voiliers auraient été endommagés et elle aurait attaqué à coups de roquettes une cité du nom de Storm Station.

Les Forces fédérales d'intervention et les commandos de la flotte panaméricaine essayaient de la neutraliser. Après avoir vainement cherché à la capturer, car l'équipement fabuleux de l'engin excitait toutes les convoitises, ils avaient dû envisager la destruction. À plusieurs reprises on avait tenté de la diriger vers des réseaux piégés, des lignes secondaires où l'on avait fait sauter la banquise, espérant qu'elle basculerait dans les fosses océanes. Mais chaque fois elle avait flairé la nasse, s'était montrée alors pleine d'une rage destructrice.

Si l'on coupait une ligne derrière elle son dispositif de réparation intervenait, et elle construisait sa propre voie, shuntant même les réseaux pour aller au plus rapide. Les techniciens, les Aiguilleurs ne savaient plus que faire en face d'un tel prodige.

Et comme il fallait s'y attendre, les populations de la Dépression Indienne, faites surtout de déclassés, de marginaux, de bandits de grands réseaux, devenaient les plus chauds partisans de la machine, la considéraient comme une sorte de dieu omnipotent. Un culte commençait de naître et les rares photographies prises par des amateurs se vendaient à des prix élevés. C'étaient des porte-bonheur, des amulettes, et partout on en trouvait de mauvaises copies accrochées au-dessus d'un petit autel où brûlait une bougie. Les pauvres voyageurs démunis de cette banquise se recueillaient devant la machine, la suppliaient d'exaucer leurs vœux les plus chers. Bien entendu on parlait de miracle, d'une petite fille guérie d'une cécité par l'imposition de la photographie sur ses paupières. On vendait aussi des morceaux minuscules de rails bactériens qu'elle aurait fabriqués pour se sortir d'embarras, et que des charlatans découpaient dans un quelconque plastique.

De toutes ces nouvelles le Kid retenait que Yeuse avait disparu et que la machine paraissait la chercher. Mais si vraiment la jeune femme se trouvait en Panaméricaine sud, pourquoi la locomotive ne quittait-elle pas la Dépression Indienne ?

Le lendemain matin, alors qu'il achevait de se raser, son secrétaire Fields vint lui annoncer que le maréchal sollicitait une entrevue.

— Faisons-le languir, dites-lui la semaine prochaine.

— Mais, voyageur Président, il est dans l'antichambre.

— Le voilà bien pressé et très cavalier. Dites-lui que je ne peux le recevoir avant une heure. S'il consent à s'humilier ainsi c'est qu'il vient en quémandeur.

Le maréchal rengaina son amour-propre et accepta de patienter, ce qui intrigua le Gnome. Jusqu'ici l'attitude de Sofi ne manquait pas de triomphalisme.

— Président Kid, mes hommages, dit-il en claquant des talons. Je m'excuse de cette irruption non protocolaire mais je voulais ne pas perdre un instant.

— Veuillez m'excuser de vous avoir fait attendre, mais j'avais une vacation radio très importante.

Sofi eut un geste rassurant de son bras unique et s'assit en face du bureau.

— Avez-vous des nouvelles de voyageuse Yeuse ? Je suis à même

de vous dire qu'elle est aux mains de Lady Diana, mais dans d'étranges conditions, ni prisonnière ni tout à fait libre. Elle a visité dernièrement l'usine électrique de Magellan Station en sa compagnie. Un de nos observateurs l'a reconnue. Vous savez, cette centrale électrique qui utilise comme énergie les cadavres que l'on découvre sous la glace... Et ensuite elles sont allées ensemble à la découverte de la portion de grand Tunnel creusé dans cette même Province.

Le Kid garda un visage impassible. Il essayait de comprendre l'attitude de Lady Diana et celle encore plus étonnante de Yeuse.

— Je ne suis pas venu uniquement pour vous annoncer cela... J'ai eu cette nuit un message de mes supérieurs... De la Convention du Moratoire exactement... J'ai le plaisir de vous annoncer que je suis chargé officiellement de discuter avec vous des modalités d'un accord sur l'amibe géante. La Convention, désireuse d'améliorer nos relations, serait prête à observer un statu quo.

— C'est-à-dire ?

— Nous allons tenter, pour garder un no man's land de sécurité confortable, de bloquer Jelly, excusez-moi d'user de cette appellation familière mais c'est plus commode. Nous la bloquerions au sud du Réseau des Disparus.

— C'est-à-dire que vous conserveriez plusieurs millions de kilomètres carrés de banquise ?

— Par mesure de sécurité. Nous ne les revendiquons pas mais nous les gérons en attendant un accord sous l'égide de la CANYST.

— Vous allez gérer ou bien piller ce qui nous appartient ? Le passage de Jelly dans cette région a laissé en place des centaines de milliers de fourrures d'animaux, des défenses d'ivoire, et d'après Yeuse il y en aurait pour des dizaines de millions de dollars.

— Je crois qu'elle a surévalué les dépouilles...

— Je lui fais confiance. Une femme sait évaluer le prix d'une fourrure... Vous proposez donc d'arrêter de poursuivre Jelly au-delà du Réseau des Disparus ? Je ne peux pas accepter.

Le maréchal parut désarçonné pour la première fois depuis son arrivée dans la Banquise.

— Vous refusez une proposition extraordinaire ? Tout le travail de persuasion que j'ai entrepris depuis des semaines dans ma

correspondance avec la Convention du Moratoire se trouve donc réduit à zéro ?

— Je ne peux accepter sur-le-champ.

— Bien sûr, fit Sofi soulagé. Nous vous laisserons le temps d'une contre-proposition. La Convention va siéger encore huit jours et...

— Justement c'est insuffisant. J'ai des préoccupations prioritaires... Je ne puis vous fixer un autre rendez-vous avant un mois.

— Un mois, répéta Sofi le visage contracté. Mais Jelly va vous bouffer tous...

— Ça, maréchal, c'est mon affaire. Nous avons pris certaines mesures sécuritaires dont nous ne sommes pas mécontents.

CHAPITRE XIII

C'était la quatrième fois que frère Shin revenait dans la serre-rizière en moins de huit jours. Et désormais il laissait son luxueux loco-car sur son quai personnel et arrivait en draisine de location. Un véhicule passe-partout déjà ancien qui n'attirait pas l'attention. Il pénétrait dans le wagon, jetait un simple coup d'œil aux plans, avant de partir très vite pour l'étuve où l'attendait Murmose et ses seins complaisants.

Murmose, qui commençait d'ailleurs à protester de la haute fréquence de ces visites :

— Il m'embête...

— Il va nous permettre de réaliser notre projet. Alors nous nous envolerons tous les deux pour aller chercher les abeilles de ton papa.

— Et aller voir le Soleil là-haut ?

— Bien sûr. Tu seras mon second, tu commanderas tout l'équipage.

— Je ne veux que des hommes, pas d'autres femmes.

— Entendu, ma belle.

Il mentait sur tous les tableaux. Au sujet des abeilles, au sujet du Soleil, au sujet de l'équipage. Le moment venu il s'adresserait directement à son amie Ann Suba qui dirigeait la colonie des Rénovateurs des Échafaudages tibétains. Elle lui enverrait des gens capables de piloter un dirigeable.

— Il m'a dit qu'il reviendrait après-demain. Si jamais mon père apprenait ce que je fais avec lui...

Elle gloussait et venait se frotter à Liensun qui devait céder à ses sollicitations, plusieurs fois dans une journée. Il ne pouvait plus la supporter.

Le surlendemain, frère Shin, comme d'habitude, ne fit qu'une courte apparition dans son bureau pour filer ensuite vers l'étuve. Il en revint affolé au bout de deux minutes, simplement revêtu d'un peignoir de bain.

— Frère Shin, l'étuve fonctionne mal ? fit Liensun mielleux.

— Pas exactement... Murmose n'est-elle pas comme d'habitude là-bas ?... Nous avons beaucoup de plaisir à discuter ensemble tout en prenant notre séance de sudation.

— Murmose est allée à China Voksal chez son père. Je n'ai pas pu l'en dissuader... Je la trouve très bizarre depuis quelque temps.

Le riche spéculateur pâlit et resserra son peignoir autour de son torse gras :

— Vraiment ?

— Tenez depuis que vous venez... Je la trouve différente... Il y a aussi ce problème du dirigeable qui la passionne trop. Elle s'investit tellement dans cette aventure... Mais je crois qu'elle éprouve des remords vis-à-vis de son père et qu'elle a des confidences à lui faire... Frère Bertold est absent de China Voksal mais doit revenir demain et elle a décidé de l'attendre au lieu de venir ici.

Shin s'appuyait contre la cloison du compartiment, visiblement effondré, sans toutefois oser demander un siège.

— Si j'avais moins de soucis j'irais moi-même à China Voksal pour lui demander de revenir. Je crains qu'elle ne soit tourmentée de façon irraisonnée... J'ai une grande influence sur elle, vous savez...

— Vous devriez en effet aller la chercher... Je puis vous ramener à China... Avec ma draisine...

— L'ennui c'est que je n'ose pas m'en aller. On m'a promis de m'envoyer quelqu'un qui pourrait m'aider à trouver un moteur de trois cents chevaux. À des conditions raisonnables. Si ce personnage vient nous devons ensuite partir pour une semaine vers le Sud où se trouverait la mécanique.

Frère Shin se redressa :

— Je vais aller me rhabiller...

— Vous ne retournez pas à l'étuve ?

— Pas aujourd'hui.

Il revint très vite dans sa combinaison safranée, car il appartenait aussi à une classe de bonzes tout en observant les rites

des Rénovateurs mystiques.

— Frère Liensun, je peux vous aider à trouver un moteur. Aujourd'hui même. Un excellent moteur de quatre cents chevaux.

— Oh ! ce serait merveilleux, mais à quel prix ?

— Oublions ce détail pour l'instant. Je vous emmène en station et si vous le trouvez à votre goût vous pourrez le prendre. Je paierai le transport jusqu'ici. Mais je voudrais que vous empêchiez Murmose de commettre une bêtise. Si elle vous écoute ramenez-la ici.

— Je pense la convaincre facilement mais il faut savoir la prendre, dit le garçon.

Le moteur n'était même pas une occasion, il sortait d'une usine de China Voksal et n'avait jamais tourné plus de dix heures, pour les essais. Il était léger, en nouveaux matériaux et consommait beaucoup moins d'huile que les précédents de la même série.

— Céramique plastique, disait le vendeur. Une merveille de conception, sans parler du poids... C'est pour un wagon automoteur ?

— Oui, quelque chose dans ce goût-là, fit Liensun.

Frère Shin n'intervint que pour tendre sa carte de paiement. Le transport était gratuit dans un rayon de cinquante kilomètres.

Au moment de se séparer, frère Shin retint sa main et, dans son visage lisse d'homme bien nourri, les petits yeux noirs se durcirent :

— Vous me promettez que Murmose acceptera de rentrer avec vous ?

— Je suis formel.

— Je serais désolé sinon d'avoir à me plaindre à mes amis bonzes. Nous formons un groupe sympathique mais très bien structuré avec nos lois, nos tribunaux et notre équipe de protecteurs qui veillent à notre sécurité. Vous savez, la bourse des matières premières n'est pas de tout repos et parfois les perdants sont animés de haine meurtrière. Nous devons souvent résoudre des problèmes de personnes.

Liensun frémit et lut dans le cerveau de cet homme qu'en cas d'échec il serait rapidement liquidé. Et que dans l'avenir il ne pourrait plus y avoir d'autres affaires Murmose.

— Vous reviendrez bientôt, frère Shin ?

— Seulement lorsque votre machine pourra me hisser au-dessus

de la croûte du ciel pour contempler l'astre du jour dans toute sa splendeur.

Ça voulait dire que le frère ne remettrait plus les pieds dans l'étuve. L'avertissement l'avait trop effrayé. Liensun regretta d'être peut-être allé trop fort, de n'avoir pas su poursuivre ce jeu machiavélique.

— Prenez ma draisine. Quand vous repartirez avec Murmose passez donc à mon bureau au train-bourse, que je la voie.

L'homme prenait ses précautions et Liensun lut même dans ses successions de pensées d'autres perspectives effrayantes. Shin pouvait très bien, d'ici quelques jours, envoyer ses protecteurs pour en finir avec ce double problème que lui posaient Liensun et Murmose.

Cette dernière cueillait des plantes aromatiques qu'elle mettait en bottes dans la serre paternelle quand il vint la chercher.

— Ça a marché ? chuchota-t-elle pour ne pas être entendue de sa mère et du reste de la famille.

Il la bouscula, furieux. Il avait obtenu le moteur mais désormais serait toujours dans l'angoisse. Elle n'osa plus lui parler de frère Shin ni du moteur. Il l'entraîna jusqu'au train de la bourse. Il repéra le bureau de Shin depuis le quai. Celui-ci était assis derrière une fenêtre et leur fit un petit signe, mais sans les inviter à le rejoindre.

— Il va revenir ?

— Non.

— Tant mieux.

— Tais-toi, imbécile.

Elle pleurait silencieusement dans la draisine, ne sachant pourquoi il était aussi méchant avec elle.

Dans la journée il repoussa toutes ses avances et elle eut beau courir toute nue dans la boue des rizières abandonnées, il n'eut pas un seul regard dans sa direction. Elle rentra épuisée, incapable de faire un pas de plus.

Le lendemain la livraison du moteur de quatre cents chevaux rasséra Liensun, mais il lui manquait encore une grande quantité de matériel avant de commencer vraiment le montage du dirigeable. D'un seul coup, maladroitement, il avait épuisé tout son crédit.

Murmose ne comprenait toujours pas. Pourtant tout avait dû marcher comme convenu puisque le moteur était là.

CHAPITRE XIV

Lady Diana ne se trouvait pas dans son fastueux appartement, mais dans l'unité hospitalière de son train. Effarée, Yeuse la vit allongée sur un lit étroit, sous surveillance entièrement robotisée. Une seule personne suffisait à vérifier sur un écran toutes les fonctions vitales de la vieille présidente de la Panaméricaine. On l'avait équipée de tubes, de sondes et de fils, si bien qu'il était difficile d'approcher d'elle à moins d'un mètre.

— Qu'elle sorte ! fit Lady Diana en désignant l'infirmière.

Sans protester, celle-ci brancha les appareils sur un répéteur dans la chambre voisine et les laissa seules.

— Que vous arrive-t-il ? murmura Yeuse.

— Accident cardiaque, hausse de tension, puis chute brutale.

Elle respira à fond :

— Il ne faut pas les laisser poursuivre.

Yeuse fronça les sourcils. Lady Diana commençait-elle de perdre la tête ?

— Je suis lucide. Ils veulent ma mort. L'accident cardiaque a été provoqué... Ce n'est pas le premier. Je ne suis pas en excellente santé mais je me soignais... Je n'aurais pas dû succomber une seconde fois... Avant-hier tout était normal. Je suis menacée.

— Mais par qui ?

— Le M.S.A.

— Qui ?

— Le Maître Suprême des Aiguilleurs. Il ne me fait plus confiance. C'est mon oncle... Le frère de ma mère... Il a un meilleur candidat que moi au poste de président...

De son index droit Lady Diana traçait un cercle, sans arrêt :

— Nous sommes écoutées mais j'avais prévu. Dans ce lit il y a un

brouilleur. Avant que tu ne rentres je l'ai mis en route. Ils croiront que leurs micros sont défectueux. Ils ne penseront jamais que je t'ai choisie comme alliée... Ils croient que je te hais et que je vais te faire tuer... Les imbéciles...

— Vous avez dit Maître Suprême des Aiguilleurs ? Je connais très bien l'organisation des Aiguilleurs, ce grade n'existe pas.

Elle continuait à penser que le cerveau était gravement lésé.

— C'est un secret. Palaga, c'est lui le M.S.A., tient un modeste poste en Patagonie. Il vit dans un compartiment de l'administration ferroviaire. Il n'a aucun vice, aucun luxe... Il ne boit que du lait écrémé et ne mange que des céréales... Un ascète mais il tient le destin du monde dans ses mains.

Elle reprenait son souffle.

— Je dois sortir d'ici. Ils ont provoqué artificiellement cette crise... Tu dois m'aider... J'ai décidé que tu étais la seule en qui je pouvais avoir confiance... Il faut que tu saches une chose, tous les wagons sont automoteurs, tous. En cas d'accident ou de conflit politique... Il faudrait arrêter ces instruments, surtout les sondes qui m'inoculent des substances dangereuses en doses infinitésimales... Mais ça donnerait l'alerte... Ne me regarde pas ainsi et dis-toi que si tu ne m'aides pas ils te tueront aussi.

— Mais pourquoi vous ?

— J'avais un grand projet... Fantastique, fou, arrêter tout.

— Le grand Tunnel ?

Lady Diana sourit. Du moins sa bouche avalée par la graisse frémissait-elle d'une certaine façon.

— Tout, les Compagnies, la vie ferroviaire, la glace... Tout, te dis-je.

La folie. Yeuse sentait ses cheveux se hérissier sur sa nuque tandis qu'une sueur froide coulait dans son dos. Atteinte par une dégénérescence des cellules du cerveau et par une mégalomanie de plus en plus délirante, Lady Diana sachant qu'elle mourrait bientôt avait conçu un plan diabolique pour détruire le monde tel qu'il était.

— Vous... vous approuvez les Rénos ?

— Des imbéciles, incompetents... Ils se disputent entre eux. Des fous qui font des incantations, ou des savants mal équipés qui n'ont jamais vraiment essayé de savoir ce qui s'était réellement passé et quand.

— Réellement passé ?

— Nous perdons du temps. Il faut qu'on s'en sorte dans moins d'une demi-heure... Ce wagon comporte l'unité hospitalière complète... Plus mon appartement. Plus une cambuse. C'est là-bas qu'il te faudra aller... Il te faudra atteindre... Tu dois te débarrasser de l'équipe médicale. Ils sont six... Deux docteurs dont un chirurgien, deux infirmières, deux anesthésistes... Le reste ne compte pas. Les six sont tous des Aiguilleurs. Le chef, l'anesthésiste aux cheveux roux.

— Mais comment pouvons-nous... ?

— Tu vas les tuer.

Yeuse sursauta :

— Tous les six... Je ne pourrais même pas frapper l'un d'eux. Et comment ferais-je pour en tuer six ?

— Tu préfères mourir avec moi ?

— Vous me piègez. Ensuite vous aurez une accusation toute prête contre moi.

Lady Diana ferma les yeux et Yeuse crut l'entendre dire « petite sottise ». Elle regarda l'écran de contrôle. Le cœur paraissait régulier ainsi que la tension. L'encéphalogramme par contre lui parut bizarre.

— C'est truqué pour laisser croire que je deviens folle... Ils foncent vers Magellan, pour que les principaux actionnaires de la Compagnie soient mis en présence des diagnostics. Mon oncle les influencera à distance et ils éliront mon remplaçant, un protégé de Palaga. Jusque-là ils me maintiendront en vie. Parce qu'ils veulent élire le remplaçant avant ma mort, ça fera meilleur effet, sinon ils devraient respecter le délai de deuil et attendre. Tu dois agir avant Magellan Station. Nous filerons à bord de ce wagon. Je sais où aller.

— Dans la Province de Patagonie ?

— Non, dans le Tunnel.

Yeuse frissonna à la pensée de se cacher sous la glace durant des jours et des jours, avec une femme qu'elle prenait pour une folle. Mais si elle avait raison ?

— Tu vas aller dans ma chambre, ma salle de bains. Tu verras un flacon de sels de bain de grosse taille. Tu le dévisses. Il y a un petit laser là-dedans toujours branché. Avec ça tu les auras tous.

— Mais le moteur ?

— Électrique bien sûr dans ce tunnel. Ils ne pourront pas couper le courant sans paralyser tout... La console à ma tête de lit, tu la bascules. Dessous tu verras. De quoi mettre en route les alternateurs de bogies. Un écran de télé permet de voir à l'avant et à l'arrière, grâce à des images incrustées.

— Lady Diana, je veux une preuve, une seule.

L'autre soupira d'impatience, puis désigna la sonde plongeant dans la saignée de son bras :

— Prélève du liquide et essaye de le faire avaler à un des six.

— C'est quoi ?

— Un poison lent certainement, qui doit détruire mon immunité naturelle.

— Ça ne veut pas dire qu'ingéré il sera nocif.

— Prépare une seringue. Il y a tout ce qu'il faut dans le placard à ta gauche.

Yeuse trouva la seringue, l'équipa et pour le prélèvement de liquide perça d'un trou microscopique, juste en bas du lit de la malade, le tube d'alimentation. Elle remplit entièrement la seringue et la plaça délicatement dans la poche de sa combinaison.

— Comment font-ils pour l'encéphalogramme ?

— Casette dans l'écran... Trop difficile à démonter pour le moment. J'ai eu le temps de réfléchir à tout ça. Tu demandes à aller prendre du parfum dans ma salle de bains.

— Ils vont me suivre.

— Mais non, ils n'imagineront jamais que je te choisisse, toi, comme alliée... Depuis des années je ne cache pas ma haine contre toi, contre Lien Rag...

— Quand avez-vous changé ?

— Quand je me suis sentie vieillir, quand je n'ai pu quitter ce fauteuil même pour quelques pas... Je voulais rencontrer le Kid pour lui faire part de ce projet, mais ils ont tout fait pour empêcher une nouvelle rencontre...

Yeuse n'était pas encore très convaincue mais de toute façon elle allait pouvoir vérifier deux choses, la présence d'un pistolet-laser et la réalité de l'autonomie du wagon. Avec ces deux éléments elle pouvait, sinon la réussir, mais du moins entreprendre une évasion.

— J'y vais.

Elle sortit de la chambre, l'air indifférent.

— Il faut que je lui cherche un parfum dans sa salle de bains, dit-elle à l'infirmière. Je la trouve mal en point.

— Que voulait-elle vous dire ?

— Je n'ai rien compris ; elle délire, non ? Elle balbutiait des choses sur le grand Tunnel, sur tout ce qu'elle avait entrepris... J'ai eu l'impression qu'elle faisait le bilan... Elle va mourir ?

— C'est possible.

Pourtant on la laissa se rendre dans l'appartement de la Présidente, et dans la salle de bains en marbre elle trouva le grand flacon de sels de bain. Effectivement il y avait dans le produit un petit pistolet-laser, qui se rechargeait continuellement par simple contact du flacon à un certain endroit de la tablette.

Méfiant elle l'essaya et pulvérisa, en appuyant avec le maximum de légèreté, un coin de la baignoire en marbre. Cela fit quelque bruit mais elle dirait qu'elle avait fait tomber un autre flacon.

Il y avait effectivement à la tête du lit une console de communication avec le reste du train, mais aussi avec toutes les Provinces de la Panaméricaine. Elle réussit à la faire basculer, trouva une réplique en dessous, un autre écran. D'un doigt elle effleura une touche et l'image avant resta floue, à cause du soufflet de communication entre les wagons, mais celle qui s'incrusta donna la vue des rails fuyant à l'arrière et du tunnel immense. Lady Diana n'avait pas menti jusque-là.

Il fallait maintenant attirer l'une des six personnes de l'équipe médicale dans l'appartement, et la menacer d'une injection en lui expliquant ce que contenait la seringue.

Elle appuya sur une touche et demanda :

— Voyageuse infirmière ? J'ai un petit problème ici dans la salle de bains, pouvez-vous venir m'aider ?

CHAPITRE XV

Tout allait trop bien, pensait Farnelle. Depuis Depot Point, pas une anicroche, pas un ennui, tout paraissait baigner dans l'huile que le bohémien des rails lui avait fournie. Ils avaient quitté le Capricorne pour le Réseau du 40^e Méridien Est, et tout continuait tranquillement dans la routine d'un voyage bien organisé. De temps en temps ils séjournaient comme tant d'autres sur des voies de garage, pour laisser la voie à des convois réguliers ou urgents, mais elle aimait ces haltes qui parfois duraient vingt-quatre heures. Il y avait des échanges avec les autres voyageurs. On buvait un coup, on pouvait jouer de l'argent, échanger des marchandises, se procurer du pain par exemple. Un boulanger itinérant fréquentait ces réseaux et fabriquait son pain devant les clients, dans un four astucieusement disposé au-dessus du foyer de sa loco. Il en sortait des miches rondes croustillantes, mais assez chères.

On s'étonnait qu'elle voyage avec deux Roux mais elle avait une histoire toute prête. Elle parlait de Cargo *Princess*, disant que là-bas ils étaient comme ses domestiques et qu'elle n'avait pas voulu les laisser seuls sur place, de crainte qu'ils ne pillent tout. Et ses deux gosses ? Ben une erreur d'affection, et il y avait d'autres gosses métissés sur les réseaux. On commençait de s'habituer, encore que les gosses du Chaud refusent de jouer avec car ceux du Froid étaient plus costauds.

Un jour ils arrivèrent en vue du grand embranchement pour le Réseau des Maldives.

— Y a une grosse cross, annonça Farnelle qui dévorait une galette au poisson fumé.

— Big Star Station, qu'on appelle simplement Bigstast.

Elle eut un rot de surprise parfumé au poisson fumé, regarda

Jdriele d'un drôle de regard :

— Tu en connais des endroits, dis donc... Serait-y que par hasard tu te serais baladé par ici aussi ?

— Dans le temps oui.

— C'est-à-dire ?

— Une dizaine, douzaine d'années... C'est encore plus grand qu'à l'époque. Ils ont ajouté des dômes à perte de vue. C'est une sacrée ville.

Une milice ferroviaire contrôlait les entrées et le chef de poste fit la grimace à la vue de la loco. Farnelle essaya d'avoir un air très humble.

— À la Banque Fédérale.

Elle répondait à la question qu'on lui posait.

— À la Banque Fédérale, rien que ça ! fit le milicien goguenard. Pour un dépôt, peut-être ? Un gros dépôt ?

— Juste un retrait, voyageur chef. Un petit retrait qui m'attend depuis quelques jours.

Elle reçut un visa de deux jours. Mais elle était seule. Les deux Roux étaient restés sur une voie de garage à dix kilomètres avec les deux gosses dans le wagon. Elle était partie avec la loco pour un rapide aller-retour.

Elle eut un mal fou pour trouver à se garer. Chaque fois une voix tonitruante la chassait du quai choisi, et elle finit par se retrouver dans une banlieue lointaine, prit un tram au hasard mais se trompa plusieurs fois.

Quand elle aperçut l'immense train de la Banque Fédérale, elle fut prise de panique, sachant qu'elle n'oserait jamais y pénétrer. Elle attendit plus d'une heure à admirer les façades vitrées. Le train-banque avait quatre étages et sûrement se trouvait en infraction avec la loi ferroviaire.

Et puis elle se rendit compte que des centaines de voyageurs plus dépenaillés qu'elle pénétraient dans le rez-de-chaussée. Elle fuma un dernier bout euphorisant et se dirigea hardiment vers l'endroit.

Au service des coffres, il y avait une file d'attente et, en voyant la clientèle aisée qui attendait, elle faillit repartir. Quand ce fut son tour, elle bégaya, faillit ne pas se souvenir de son numéro.

— Bien. Présentez ceci à l'employé de surveillance.

Visiblement on la suivait avec des yeux soupçonneux et dans leur central de guet les vigiles devaient concentrer toutes les caméras sur elle.

L'employé prit son ticket et la conduisit au fond dans un wagon blindé. Il ouvrit des tas de grilles, de portes épaisses, puis la planta devant une série de coffres.

— C'est là, vous manœuvrez la molette vous-même.

Elle se trompa bien sûr, mais enfin la porte finit par s'ouvrir et elle resta muette de surprise. Il n'y avait qu'un seul objet, une boîte en métal gris. Elle la prit par une poignée, la sortit.

Dans le hall de la banque elle fouilla dans une corbeille à papiers, finit par trouver un sac pour dissimuler ce petit coffre portatif.

Pour rejoindre la banlieue elle crut devenir folle, ne se rappelant plus où était sa loco. Elle se souvenait seulement d'un minable traintel sur le même quai, « le Chictel ».

Ce fut dans un poste de miliciens qu'avec méfiance toujours on la renseigna. Elle rejoignit sa loco à la nuit et de là partit au hasard, faillit se laisser embarquer sur le Réseau des Maldives, dut emprunter le premier grand-huit de manœuvre pour repartir dans l'autre sens.

Il était minuit lorsqu'elle repéra le wagon sur sa voie de garage. Les gosses dormaient mais les deux Roux se précipitèrent.

— On croyait que vous aviez levé le pied avec le fric, dit le géant.

— En abandonnant mes gosses ? fit-elle indignée. Tenez, voilà votre truc, mais ne me redemandez jamais une telle mission.

Ils montèrent dans la cabine de conduite, et le géant ouvrit le coffret en appuyant ses deux pouces sur le côté.

— Empreintes digitales, dit-il.

— C'est pas vrai, fit-elle en voyant le contenu ; j'ai baladé ça dans cette immense station ?

Ça c'étaient des liasses de dollars et surtout des petits lingots d'or.

— J'ai jamais vu tant d'or, dit-elle ; juste une perle que mon mari m'avait offerte et que j'ai perdue en lavant du linge. Une goutte de deux grammes.

— Ce sont des lingots de deux cents grammes.

— Y a plus de cinquante mille dollars.

— C'est vrai.

— Vous m'avez menti pour que je ramène le tout, hein, bande de salopards !

Jdruk mit une liasse dans sa main :

— Pour tout, dit-il. Dix mille dollars, ça ira ?

Elle renifla :

— Sont vrais au moins ?

Ils éclatèrent de rire les trois ensemble. Elle les feuilleta d'un air rêveur.

— Jamais gagné ça dans ma putain d'existence.

CHAPITRE XVI

Vsin n'en menait pas large car depuis une semaine les pseudopodes de Jelly approchaient du wagon solitaire. D'abord minces, invisibles, ils avaient gonflé peu à peu et maintenant derrière eux il y avait une véritable montagne de gélatine.

— J'aime pas ça, disait-elle à Jdrien qui ne la regardait même pas.

Il passait ses jours, ses nuits assis dans le wagon, pas loin du poêle, à tenir sa tête dans ses mains. Parfois il relevait le visage et murmurait quelque chose d'incompréhensible.

Ayant déjà vécu une pareille expérience, elle continuait sa petite vie comme si de rien n'était. Elle lui parlait sans attendre de réponse, s'occupait de lui, de Vsiena qui, entre deux tétées, dormait ou regardait les bébés phoques en souriant de plaisir.

— Je t'ai préparé de la nourriture du Chaud... Des tranches de pain que j'ai fait décongeler avec de la viande rose.

C'était du jambon de porc salé. Elle détestait ça mais Jdrien aimait et elle lui en faisait souvent.

— Tu veux du thé ou du café ?

Elle attendait puis concluait devant le silence persistant :

— Du café car tes yeux se ferment.

Il s'endormait mais continuait de rester télépathiquement au contact de Jelly. Elle le guidait vers la couchette, le déshabillait, le couvrait et le laissait ainsi.

Peu à peu l'amibe géante dirigeait vers cette zone toutes ses capacités de compréhension. Ses organes d'intelligence se déplaçaient dans le protoplasma depuis des centaines de kilomètres, s'ajoutaient les uns aux autres, s'interconnectaient, s'accumulaient pour traiter les informations que l'intelligence extérieure essayait de

faire passer. Arrivaient des images, des sons, des échos d'odeurs et de consistance pour des comparaisons très longues, très minutieuses, parfois embrouillées, car Jelly n'avait pas de véritable organisation psychique et c'était un peu la raison de son échec devant la solution bactérienne des Sibériens. Un jour elle avait compris que le sang d'un animal, d'un homme, chargé d'anticorps, pouvait combattre cette solution qui l'agressait. Elle l'avait mis de côté pour un avenir plus ou moins flou, sans savoir comment l'utiliser vraiment, et maintenant cet être inconnu qui tantôt se trouvait en elle, du moins à plusieurs époques, tantôt avait l'air d'être à l'extérieur, répétait sans cesse qu'elle devait lutter pour ne pas souffrir, pour ne pas mourir.

— Tiens le café est là dans la thermos et la nourriture ici. Je vais promener la petite qui a trop chaud ici.

Il entendait ces paroles mais ne pouvait y répondre sans risque de rompre le fil ténu qui le reliait à Jelly. Il lui dressait un tableau complet de la situation, essayait de lui faire comprendre qu'elle avait abandonné au Nord un territoire de chasse très fertile, pour un Sud où le gibier était plus rare. Il lui conseillait de revenir là-bas mais pour cela elle avait besoin de se doter de défenses. Mais elle ne savait ce qu'était la défense, elle qui ne faisait qu'agresser pour se nourrir.

Parfois, lorsqu'il pensait avec moins de force, il avait l'impression d'être relancé par une pensée infime, un soupçon de regret, un souffle d'insistance humble. Un autre homme n'aurait pas distingué ces subtilités, mais lui n'était plus qu'un ensemble psychique réceptif.

Jelly regrettait aussi Fraternité II, enfin ces êtres parasites qui avaient un temps occupé une faible partie de son corps. Ils avaient refusé de se laisser manger, et cette résistance avait éveillé une curiosité vague qui peu à peu était devenue une sorte d'affection, et cette affection déçue s'apparentait désormais à un chagrin inoubliable. Jamais le monstre n'avait établi de relation entre l'attaque sibérienne et la présence de la base rénovatrice dans son sein.

Il buvait son café, mangeait et expliquait ce qu'il faisait. Alors l'appétit des pseudopodes les plus proches se réveillait et il savait qu'un phoque un peu isolé dans un trou voisin venait d'être la

victime de ce besoin d'imitation. Pourtant il était obligé de démontrer comment il fonctionnait physiquement et mentalement, car c'était ainsi qu'elle comprenait le mieux. Il mettait le verbe « comprendre » entre guillemets. Elle enregistrait simplement.

Puis venait la descente du bol alimentaire dans l'estomac et le transit. Comment les substances utiles passaient ensuite dans le sang. Il insistait beaucoup sur le sang, rappelait l'existence de ce sang dans le protoplasma, certes un liquide étranger à Jelly, mais qu'elle avait cru bon de conserver à tout hasard.

Indéfiniment il traçait le schéma d'une circulation sanguine simplifiée en direction du Nord. Il ne fallait pas aller trop vite cependant, et il pensait que cet « entretien » didactique durerait encore des semaines, voire des mois. C'était sans importance, puisqu'il pensait avoir paralysé Jelly à cette hauteur de la banquise, sans savoir qu'ailleurs elle se montrait beaucoup plus envahissante, si bien que le Kid avait dû engager contre les pseudopodes des équipes armées de lance-flammes.

CHAPITRE XVII

L'infirmière pénétra dans l'antichambre sans marquer la moindre hésitation, si bien que Yeuse commença de se demander si Lady Diana ne délirait pas lorsqu'elle parlait de complot.

— Je ne sais pas ce qui arrive dans la salle de bains... Excusez-moi de vous déranger.

L'infirmière fronça ses sourcils de jolie fille brune au visage ovale, passa d'un air décidé devant Yeuse et se dirigea vers l'endroit indiqué. Avec des gens imbus de leurs fonctions on gagnait à tous les coups car ils s'estimaient omnipotents.

— Que se passe-t-il ?

Alors Yeuse la menaça du laser.

— Vous savez ce que c'est ? Regardez.

Le rayon cohérent alla détruire un flacon sur le lavabo et une violente odeur de parfum se répandit.

— Vous ne vous en sortirez pas. Une évasion dans ce grand Tunnel est...

— Regardez ceci.

Elle sortit la seringue.

— J'ai prélevé du liquide de la perfusion de la Présidente.

La brune resta la bouche ouverte.

— Je vais vous piquer avec, enfoncer le piston jusqu'au bout. Tournez-vous.

— Je ne comprends pas.

— Moi je vais comprendre... J'ai l'habitude des intraveineuses.

— Attendez, que voulez-vous ?

— Savoir si cette solution est inoffensive.

— Aucune solution de perfusion ne l'est. Il y a des médicaments là-dedans... Des calmants, des principes nutritifs...

— Bon, dans ce cas vous ne serez que somnolente.

Glissant le laser dans sa poche elle saisit le poignet gauche, retourna le bras de la jeune femme et le plaqua dans son dos.

— Vous avez les veines saillantes à la saignée, dit-elle, ce sera très facile.

— Je vous en prie, haleta l'infirmière coincée entre le lavabo et la baignoire, ne faites pas ça...

— Expliquez-moi pourquoi je devrais renoncer ?

— Ce liquide contient des produits dangereux... Une toxine qui peut détruire irrémédiablement les cellules cérébrales.

— Mais vous l'administriez à Lady Diana ?

— Elle a commencé une dégénérescence du cerveau... Il fallait en finir... Ses projets devenaient effrayants... Elle voulait détruire la Société ferroviaire... Vous ne pouvez pas accepter vous-même qu'elle poursuive cette folie... Je comprends que vous désiriez vous évader mais...

— Vous êtes six dans l'équipe médicale, tous faisant partie de la caste des Aiguilleurs ?

— Nous en sommes fiers.

— Qui encore ?

— Le chef de train, le maître d'hôtel.

Pour l'instant l'équipe médicale se réduisait aux deux infirmières et à l'anesthésiste.

— Les autres se reposent à l'avant.

Yeuse réussit à l'attacher et à la bâillonner sans trop de mal. La fille redoutait les effets du laser.

Yeuse referma soigneusement la salle de bains et se risqua dans le couloir. L'autre infirmière se penchait sur l'écran de contrôle bis, tandis que l'anesthésiste se reposait sur la couchette à côté.

La deuxième infirmière était plus âgée, plus robuste avec un regard plein de défi. Elle regarda Yeuse, le laser, et sans s'émouvoir dit à mi-voix :

— Jon, nous avons un problème.

L'homme couché s'assit et vit le laser. Il eut un haut-le-corps.

— D'où sortez-vous ça ?

— Votre collègue n'a pas eu le temps de le demander, dit Yeuse. Je vous demande de passer dans le wagon suivant. Si vous rechignez, je n'hésiterai pas.

— L'évasion est impossible, dit l'infirmière avec dédain. Vous feriez mieux de tout laisser tomber et d'espérer la clémence de Lady Diana.

— Il n'y a plus rien à espérer de Lady Diana, dit-elle, vous la tuez à petit feu.

— Elle sait ça, gémit l'anesthésiste.

— Vraiment intelligente et dangereuse... Je refuse de quitter mon poste et ma malade.

Elle se leva décomposée quand l'écran explosa sous ses yeux et commença de flamber. Puis elle saisit une couverture sur la couchette et étouffa les flammes.

— Dépêchez-vous, dit Yeuse.

— C'est un petit laser. Si vous avez déjà tué Vivian il ne vous reste plus tellement de charge.

— J'ai pris le temps de le rebrancher avant de venir ici.

— Viens, Amise.

Elle recula avec Jon vers le fond du couloir.

Visiblement ils ignoraient que chaque voiture du train spécial pouvait devenir autonome.

— Vous allez décrocher ce dernier wagon et puis ?

— Passez déjà de l'autre côté.

Ils disparurent dans l'autre couloir, courant sonner l'alerte. Yeuse décrocha le soufflet en manœuvrant les deux leviers, puis d'un coup de laser rompit l'attelage.

Très vite elle se précipita dans la chambre de la Présidente et lança les moteurs électriques. Une lampe témoin vira du rouge au vert et le wagon rompit son erre qui le propulsait encore vers l'avant et repartit dans l'autre sens à petite vitesse. Yeuse souhaita qu'aucun convoi n'arrive sur la même voie. Elle devait au plus vite trouver un aiguillage de dégagement.

En même temps elle devait s'occuper de Lady Diana. Elle avait besoin d'elle, comme conseillère, voire comme otage. Mais comme elle parvenait devant la cabine hospitalière, la vieille dame sortait dans son fauteuil électrique. Elle avait arraché toutes les sondes, les tubes, et des fils pendaient autour d'elle tandis que ses bras saignaient.

— J'ai tout entendu... C'est du bon travail mais je voulais les liquider... Tu en as tué combien ?

— Personne. Une certaine Vivian est dans la salle de bains.

— Une petite salope... On s'en occupera plus tard. J'ai bien envie de l'empaler, celle-là.

Elle se calma et expliqua qu'à moins d'un kilomètre existait un trèfle à quatre feuilles permettant d'évacuer la contre-voie.

— Appuie sur la touche « SH » et tu auras une carte électronique du réseau dans un rayon de dix kilomètres. Il faut filer vers l'Ouest par la prochaine branche latérale. Nous irons nous cacher dans les Andes... Tu verras, c'est extraordinaire.

— Ils nous poursuivront.

— C'est sûr. Ils vont annoncer que je suis ton otage et que tu menaces de me tuer. Et ils nous abattront toutes les deux ensuite et j'aurai droit à de grandes funérailles. Mon corps embaumé sera baladé dans toutes les provinces pour bien prouver que je suis réellement morte.

— Quel programme, soupira Yeuse.

— Encore faut-il qu'ils nous trouvent.

Elle continuait impassiblement d'arracher les fils électriques et lorsqu'elle retira la sonde stomacale Yeuse détourna les yeux, un peu nauséuse.

— Alors tu as la preuve qu'ils m'empoisonnaient ?

— Une toxine qui détruit les cellules nerveuses du cerveau.

— Rien que ça !

Elle roula vers la salle de bains. Depuis son fauteuil elle pouvait commander l'ouverture des portes. La malheureuse Vivian, saucissonnée dans la baignoire, ouvrit les yeux de terreur en la voyant se pencher sur elle.

— Tu voulais me rendre sénile, petite catin... Tu te faisais sauter par l'anesthésiste et les deux toubibs, hein, pendant que je ne pouvais pas bouger...

Elle commanda l'ouverture de l'eau bouillante et malgré son bâillon Vivian poussa des hurlements étouffés. Yeuse, occupée à manœuvrer sur le trèfle à quatre feuilles, un ensemble de voies courbes ayant cette appellation dont elle ignorait l'origine, ne pouvait intervenir, mais se doutait qu'il se passait des choses condamnables.

Plus tard elle découvrit le corps de la fille recouvert de cloques, et dut découper au scalpel la blouse collée à son corps par les

brûlures du troisième degré. Lorsqu'elle intervint, la malheureuse baignait dans une pleine baignoire d'eau brûlante et commençait d'en avaler.

Lady Diana la laissa porter secours à l'infirmière. Elle avait trouvé dans les médicaments de quoi se doper et pilotait elle-même le wagon d'une main ferme.

— La chasse est ouverte.

Un petit ordinateur enregistrait des télex et Lady Diana les avait mis en mémoire.

— On ne signale pas encore que je suis prise en otage. On demande d'intercepter un wagon automoteur portant le numéro un dans les réseaux sous-glaciaires. Sur la branche andine. Mais il n'y a pratiquement pas de stations, juste quelques postes isolés pour décourager les chapardeurs. Ils ne peuvent pas grand-chose. L'armement extérieur est assez complet. Un laser à chaque bout, quelques mini-missiles qui peuvent faire sauter une loco de cent tonnes.

Elle les utilisa sans hésiter contre un patrouilleur blindé qui tentait de les intercepter à un croisement de voies. Le véhicule fut pulvérisé.

— Vous devriez détruire le réseau derrière nous.

— Jamais de la vie ! Ce que j'ai eu tant de peine à faire construire je n'y toucherai pas. Ne t'inquiète pas.

Yeuse alla donner d'autres soins à l'infirmière, lui fit prendre des analgésiques qui l'assommèrent bientôt. Elle risquait de garder de terribles séquelles sur le visage et le corps, et d'avoir quelques problèmes avec son estomac et son œsophage.

Lady Diana l'appela un peu plus tard. Elle se sentait épuisée :

— Je ne peux pas me bourrer d'anti-fatigue. Il faut que je dorme un peu. En principe pas de difficultés durant les deux prochaines heures. Tu me réveilleras cinq minutes avant.

— Nos poursuivants ?

— Ils sont très loin et les Aiguilleurs ne peuvent intervenir eux-mêmes, sinon ma mort paraîtrait suspecte. C'est à la police ferroviaire de le faire et celle-ci va prendre des précautions. Mais pour l'estocade finale ils enverront de véritables tueurs.

L'image incrustée, puisque le wagon faisait arrière toute, ne donnait qu'une vue réduite du tunnel dans lequel le véhicule

s'enfonçait, mais Yeuse éprouvait une terreur sourde à la vue de ces parois proches. Ce n'était qu'un boyau où couraient une voie montante et une voie descendante. Un plafond très bas avec des stalactites de glace menaçantes, des trous d'ombres sur les côtés. Parfois, mais de plus en plus rares, des salles, des excavations. Elle aperçut une forêt subglaciaire non exploitée, avec les premiers arbres de l'orée encore protégés par une paroi de glace transparente.

Elle n'osait trop quitter les commandes pour aller voir Vivian, n'osait pas rendre visite à Lady Diana qui avait choisi de retourner dans la cabine des urgences.

Sur l'ordinateur les messages n'apparaissaient plus, les Aiguilleurs se méfiant visiblement de ce moyen de communication et c'était d'autant plus inquiétant.

Elle croisa plusieurs convois anonymes, des trains de marchandises. Que transportaient-ils, elle ne pouvait le voir, mais d'un côté ce trafic d'importance limitée la rassurait, car il interdisait de couper le courant sur cette voie secondaire.

CHAPITRE XVIII

Toute une délégation de Rénovateurs mystiques vinrent admirer le chef-d'œuvre. Liensun avait travaillé nuit et jour pour réparer les ballonnets, reconstruire l'enveloppe avec ses fibres de carbone qui lui donnaient cette forme fuselée si élégante. Quelques mètres cubes d'hélium et l'appareil flottait à un mètre du sol, menaçant les fragiles structures de la plus haute serre. Il n'y avait ni nacelle ni moteur, mais le garçon expliquait que d'ici un mois il en aurait à peu près terminé avec l'ouvrage.

— Et nous pourrons aller contempler notre véritable dieu ? demanda une vieille dame aux cheveux gris qui s'enveloppait frileusement dans une fourrure de bébé loup.

— Oui, ce sera possible.

Bertold, au milieu du groupe, rougissait, mal à son aise. Lui pensait surtout à ses abeilles que Liensun devait aller acheter pour lui en Africania.

— Ce sera fantastique, dit-elle. Mais nous devons partir de nuit pour éviter les regards ?

— C'est cela même. Nous décollerons de nuit et atterrirons de nuit. Nous passerons une journée entière au-delà de cette méchante croûte.

Elle gloussa :

— Décoller, atterrir... Ce sont des mots exquis. Je ne les avais jamais entendus auparavant.

Murmore, assez élégante, fournissait des explications. Tout le monde regrettait l'absence de frère Shin retenu par ses affaires. Liensun avait organisé un buffet et au milieu de la réception on lui remit une liasse de dollars pour poursuivre ses travaux. Bertold, à l'origine de cette collecte, paraissait à la fois satisfait et très inquiet,

sachant qu'ils dupaient les Rénovateurs mystiques.

Ladira, la libraire, participait à la visite, même si elle restait très réservée à l'égard de ce groupe de Rénovateurs fanatiques. Mais dans China Voksal il n'y avait qu'eux, et ils regroupaient des gens très importants au point de vue influence et richesses. Elle avait trouvé des articles sur le professeur Charlster et les confia discrètement à Liensun :

— Vous me les rendrez quand vous les aurez lus. L'astrophysicien soutient une théorie qui m'inquiète un peu. Il affirme que la solution pour la destruction du nœud astral existe, qu'elle est d'une déconcertante facilité, mais qu'il faudra réunir une petite armée pour la réussir... Il n'y a rien de scientifique là-dedans.

— Un texte apocryphe des Aiguilleurs ?

— Je le crains, ainsi nous passerions pour des terroristes. Je ne comprends pas qu'un savant aussi sérieux puisse se laisser aller à de telles rêveries dangereuses... Peut-être que les épreuves successives... Il a été interné dans un train psychiatrique durant des années...

Ils se faisaient remarquer et Liensun alla mettre les documents en lieu sûr. Murmose le rejoignit :

— Tu lui trouves quoi à cette vieille ? On dit que tu as couché avec elle quand tu travaillais dans la librairie. Elle n'a pas l'air mais elle est vicieuse.

— Tu dis n'importe quoi, soupira-t-il. Viens, il faut rejoindre nos invités.

Mais elle voulut savoir si Ladira ne l'avait pas excité et vérifia d'une main autoritaire. C'était souvent qu'elle l'humiliait ainsi et il ne le supportait plus.

— Tu m'ennuies, se fâcha-t-il.

— N'oublie pas que grâce à moi et à mes seins frère Shin a donné le moteur... Tu sais, je peux recommencer avec frère Huan ou encore avec frère Souvine. Tout à l'heure il m'a frôlé le derrière avec sa main pleine de bagues... Regarde, il a accroché le tissu de ma robe.

Murmose portait une robe de cérémonie d'un rouge très vif avec des fleurs vertes. Liensun avait trouvé ça horrible, mais tout le monde avait au contraire estimé que c'était vraiment charmant.

— Tu sais, frère Souvine est très riche. Il trafique des fourrures

sibériennes. Sa famille est là-bas et lui envoie des lots superbes. Il paraît qu'elles arrivent de la Banquise du Pacifique. Surtout des bébés phoques.

Bien sûr, la Banquise du Pacifique que les Sibériens occupaient en faisant reculer l'amibe géante. Ils trouvaient les restes des animaux phagocytés par Jelly. Des marchands devaient acheter des lots entiers.

— Je suis sûre que frère Souvine aimerait bien le faire avec moi et qu'il se montrerait généreux.

— Non ; on verra plus tard.

L'attitude de frère Shin le préoccupait encore et il redoutait une descente de ses protecteurs. Souvine était aussi un bonze et encore plus puissant, encore plus riche. Mieux valait rester prudent.

— Tu crois que d'ici un mois tu pourras monter vers notre cher astre du jour ?

— Je ne l'aurais pas dit, sinon.

— Mais tu ne parles pas des abeilles de papa, fit-elle taquine.

Les invités achevaient de s'empiffrer et de boire du vin de riz, et même les rares bouteilles de vin importées de la Banquise. Mais les dames, les Sœurs, préféraient les liqueurs artificielles poisseuses et parfumées. Ils finirent tous par se retirer. Chacun avait tenu à venir dans son loco-car personnel. Certains possédaient des silico-cars importés de la Banquise également, et qui connaissaient un grand succès auprès des classes aisées. Des véhicules personnels fabriqués en silicium, très confortables, très performants.

— Il paraît qu'ils vont sortir une silico-limousine fastueuse, dit sœur Souvine qui accusait bien son âge. Nous espérons avoir la première.

— Ça veut dire quoi, limousine ? demanda une voix lointaine.

— Je ne sais pas, répondit sœur Souvine en s'éloignant aussi ; mais il paraît que c'est merveilleux.

Ils restaient seuls. Liensun sortit la liasse, la feuilleta d'un air absorbé.

— Pas mal, hein ? fit Murmose.

— Pas suffisant.

— C'est pourquoi on va en tirer de frère Souvine.

— Non, pas lui.

— Frère Huan ?

Il ne savait pas si frère Huan appartenait à la classe des bonzes.

— Il faut que j'aie un contact avec mes amis de la Sun Company.

— Peuh, fit-elle ; des scientifiques... J'ai horreur des Rénovateurs de ce style... Ton Ann Suba par exemple, quelle pimbêche ! Je ne comprends pas comment tu pouvais coucher avec elle, elle devait faire des calculs pendant.

Il la regardait avec commisération. Ann était une merveilleuse amoureuse, un mélange d'impudeur et de candeur et elle possédait un corps délectable, ferme, une peau d'un velours sans pareil. Murmose avait souvent la chair de poule sans raison, et à ce moment-là le duvet de son corps devenait autant de source d'irritation pour lui.

— Tu viens dans l'étuve, murmura-t-elle, ça me tente beaucoup. Ça m'excite ces réunions...

— Souvine aussi t'a excitée en te caressant la croupe.

— La pensée qu'il le faisait avec des milliers de dollars en bagues sur ses doigts me rendait toute chose, avoua-t-elle. C'est fou ce qu'il est riche. Viens, on va en profiter.

— Non, il faut ranger.

Il pensait à Ann Suba, la désirait fortement. Et ce n'était pas d'un substitut dont il avait besoin, mais d'elle. Il retournerait là-bas pour recruter un équipage. Il se maquillerait au besoin, prendrait une autre personnalité. Il devait exister un moyen de pénétrer chez les Tibétains sans éveiller la méfiance des lamas, et surtout du Grand Lama, son ennemi personnel, ce vieillard rabougri et méchant qui ne quittait pas son temple de haute montagne.

— On rangera demain.

— Non. Je suis épuisé.

— Je ne crois pas, fit-elle sèchement.

— Écoute, laisse-moi un peu tranquille. Je ne suis pas une machine destinée à te faire jouir sans arrêt.

Elle mordit sa grosse lèvre inférieure qui, lorsqu'elle ne la surveillait pas, pendait un peu trop et lui donnait l'air d'une débile mentale.

— Tu as su me former à ton goût et me jeter dans les bras de frère Shin. Était-ce ce simple calcul ou bien as-tu pour moi un peu d'amour ?

Il dut se résigner à la suivre dans l'étuve.

CHAPITRE XIX

Cette sous-branche du Tunnel traversait le plus grand troupeau du monde. Parfois les machines excavatrices avaient dû forer la galerie à travers les grands corps des bœufs et des vaches, et les parois offraient des vues en coupe de dizaines d'animaux, des viscères, des entrailles, des fœtus de veau dans le ventre des femelles, le tout figé dans une glace transparente très dure.

— Nous allons tomber dans un cul-de-sac, disait Yeuse impressionnée par ce tunnel creusé dans ces amas de viande.

— Ne t'inquiète donc pas. Sais-tu que ces animaux se sont tous bizarrement rassemblés ici venant du Nord et du Sud, se rencontrant, s'agglutinant, s'obstinant, les uns fuyant les glaces remontant du Sud, les autres celles qui les poursuivaient au Nord et ces millions de bêtes folles de terreur ont fini par former un magma tel qu'aucune ne put s'échapper ? Dans leur obstination stupide elles se sont retrouvées paralysées sur place, cornes entremêlées, piétinant des cadavres, s'enlisant dans la boue de chair et de sang, tandis que l'étau glacé se refermait rapidement sur elles. D'après nos vétérinaires, l'agonie a dû durer des jours, voire des semaines. C'est une chance pour nous qui avons là une mine de viande congelée fantastique, des milliards de tonnes à exploiter.

Yeuse ne comprenait plus :

— Sur votre lit de la cellule hospitalière vous disiez vouloir tout arrêter, enfin vous prétendiez pouvoir tout arrêter, l'ère glaciaire, la Société ferroviaire... Ces milliards de tonnes de viande décongelée vont pourrir très vite, empuantir la Terre tout entière. Avec les vents vous contaminez tous les survivants.

Lady Diana avait préparé du café et buvait le sien à petites gorgées lentes, comme si elle savourait avec ce liquide brûlant son

retour à une vie normale :

— Serais-tu sotte au point de penser qu'en quelques jours les glaces vont fondre, les rails disparaître et que nous serons obligés de barboter comme des phoques ? Je veux que l'on arrête tout, que l'on essaye de progresser lentement vers un retour de la chaleur.

— Du Soleil ?

Lady Diana eut une hésitation :

— J'ai encore une impossibilité mentale à parler de... cette chose. Nous sommes conditionnés depuis si longtemps, moi la première malgré ma puissance et ma liberté de jugement... Je pense que le mouvement une fois amorcé sera irréversible... Je veux que l'on parle de moi plus tard comme de celle qui aura redonné vie à la Terre. Il faudra tout prévoir, conserver cette viande pour alimenter une centrale construite dans les Andes où les risques d'inondation seront exclus. Il faudra tout préparer pour ce nouveau déluge.

— Vous voulez succéder à Noé dans la légende du monde, fit Yeuse moqueuse, vous retrouver dans une nouvelle *Bible* qui parlera de vous dans des termes élogieux.

— Tu peux te moquer... Désormais je poursuivrai ce but. Du moins tant que je serai en vie... Et je veux qu'on continue quand je serai morte...

Yeuse ralentissait le wagon automoteur, de plus en plus traumatisée par cette progression dans le magma de chairs animales, l'estomac soulevé par l'écœurement. Des lambeaux de chair, des os s'étaient dégagés de l'emprise des glaces et pourrissaient dans l'air plus chaud du Tunnel, se répandaient en liquides gluants. La puanteur filtrée par le système d'aération ne leur parvenait pas encore, mais lorsque les épurateurs seraient saturés, elles devraient enfiler leur cagoule de combi, munie de masques.

— Accélère que nous en finissions, sinon il nous faudra des heures.

— C'est insoutenable.

— Ne regarde pas du côté des hublots, juste l'image incrustée. Il faut sortir d'ici au plus vite.

— Il n'y avait pas d'autres passages ?

— Si, mais la traversée du Grand Troupeau comme on dit pour désigner ces kilomètres cubes de viande, est dangereuse. La galerie

s'effondre parfois, et des trains ont été ensevelis sous des carcasses de vaches qui se mettaient à pourrir très vite dans la chaleur du Tunnel. Il fallait tout dégager à la pelleteuse. Il n'y avait jamais de survivants.

— Ça peut nous arriver ?

— À tout moment. Je doute que les Aiguilleurs osent nous suivre dans cette partie, mais ils la contourneront. En accélérant ils essayeront de gagner du temps mais je pense que nous les aurons.

Yeuse continua de concentrer son attention sur l'image inversée, mais son regard glissait sur le reste de l'écran et la caméra arrière avait le temps de saisir, tant qu'il restait quelques lueurs rémanentes, des détails effrayants. Comme cette tête de vache qui pendait, noire, avec une masse grouillante sur elle. Qu'est-ce qui grouillait ainsi ?

— Pense à ce que je disais... Je vais certainement mourir. Les Aiguilleurs ont simplement voulu anticiper de quelques mois, de quelques semaines l'échéance inéluctable.

— Vous exagérez. Vous essayez de m'attendrir.

— Non, je ne suis pas de ce genre bête et sentimental et tu le sais très bien.

Elle reprit du café, puis à l'aide d'un appareil mesura son rythme cardiaque mais ne dit rien.

— J'ai trop bouffé, trop bu, trop profité des corps jeunes que mon pouvoir me permettait de m'offrir. Des garçons, des filles. J'étais parfois rivée vingt heures à ma tâche devant un bureau à l'écoute de la Compagnie, mais aussi à me demander ce que les autres Compagnies manigançaient. J'avais hissé la Panaméricaine à une puissance inouïe et je ne pouvais accepter qu'elle en redescende, du moins vis-à-vis des principaux actionnaires.

— Ceux du conseil restreint ?

— Ceux-là même... Des jouisseurs effrénés pour la plupart et qui s'affolent pour un demi pour cent de perte de royalties... Les quatre, cinq heures de repos, je les sacrifiais à bouffer, à boire, à faire l'amour... Et le lendemain je recommençais. Je voyageais pour tout surveiller, ne faisant jamais confiance à personne.

— C'est de la folie, de la folie furieuse, dit Yeuse entre ses dents.

— Que fait le Kid, hein ? Que fait-il d'autre ?

— Ce n'est pas la même chose.

— Lui il ne boit pas, il ne bouffe pas, baise-t-il au moins ?

Yeuse rougit violemment.

— Tu te troubles, remarqua la grosse femme. Il a couché avec toi, n'est-ce pas ?

Yeuse ne répondit pas. Sa rougeur s'effaçait et elle devenait très pâle.

— Mais lui aussi il est seul, comme Floa Sadon est seule... En Sibérienne ils sont plus malins avec cette Convention du Moratoire, mais ils s'entre-déchirent sous une apparente unisson. Je suis au courant des complots, des pièges, des assassinats qui se déroulent... Le Moratoire... Il y a de quoi rire... Cette suspension de la guerre civile chez les dirigeants depuis la fin de la guerre avec la Transeuropéenne n'est qu'un camouflage habile... Les dissensions continuent... Un jour le maréchal Sofi prendra le pouvoir et ils le savent... Du coup le voilà ambassadeur chez ton copain le Kid.

— Sofi dans la Compagnie de la Banquise ?

— Quel émoi !... Lui aussi, hein, tu as couché avec... Tous tu les as attirés dans ta couchette. Tu es insatiable... Et la petite Floa Sadon aussi... Et pourtant tu dis que tu aimes toujours Lien Rag et je ne comprends pas.

— Nous sommes complémentaires, chuchota Yeuse.

— Ah oui, j'ai entendu dire que Lien Rag se croyait prédestiné... Pour une grande tâche...

— Pas prédestiné mais conditionné depuis longtemps. Un gène que se sont transmis ses ancêtres et qui soudain chez lui s'est éveillé. Il semblerait que c'est lors de notre première rencontre...

— Parce qu'il t'a baisée ?

— Non, ça c'est plus tard... Yeuse, d'après un ami, pourrait bien en langue archaïque française signifier « yeux ». Le « s » et le « e » se seraient formés à partir du « x ».

— Tu crois donc à ces sottises ?

— Lien Rag menait une vie routinière d'ingénieur de seconde classe et puis soudain voilà qu'il ouvre les yeux, découvre que la Transeuropéenne subit la loi tyrannique de quelques actionnaires, et surtout que les Roux sont traités en sous-hommes, exclus, malmenés, chassés pour leurs peaux, transformés en esclaves que l'on vend comme du bétail. Et il décide de rechercher l'origine de toutes ces choses. En même temps ses capacités intellectuelles,

professionnelles, augmentent. Il devient proprement génial. Vous le reconnaissez vous-même.

— C'est exact, le plus grand des glaciologues. Sans lui je n'aurais jamais progressé dans la construction du grand Tunnel.

— Le Kid non plus. C'est Lien qui a su comment fabriquer les piles du Viaduc géant.

— Dis donc, tu ne te prends pas pour rien on dirait. Tu disposerais aussi d'un gène d'éveil ?

Lady Diana ricanait mais Yeuse sentait que la grosse femme était passionnée.

— Pourquoi pas ? Regardez. J'étais danseuse dans un cabaret porno et je suis devenue ambassadrice en Transeuropéenne. J'étais pute dans un bordel de Kaménépolis et j'ai ensuite conduit cette station vers un destin superbe, j'en ai fait la perle de l'univers en misant tout sur la culture, les arts... On venait de chez vous pour applaudir nos troupes de ballets, nos pièces de théâtre, nos orchestres... Où ai-je puisé cette force, cette volonté ?... Il n'y a rien de mystique... Lien Rag et moi étions deux moitiés d'un tout et une fois en présence nous nous sommes révélés aux autres.

— L'enfant de Lien Rag et de cette Rousse n'arrange rien... Un messie pour les Roux... Quelle rigolade !... Je n'y croirai jamais... D'ailleurs lui non plus n'y croit pas.

— C'est vrai, mais il faisait partie d'une légende des Hommes du Froid... Lui aussi était prévu dans un immense plan qui nous dépasse tous...

— Prévu par qui ?

— Par ceux qui voulaient sauver la Terre de la glaciation.

— Voilà autre chose. Qui sont ces bienfaiteurs ?

— Je ne sais pas, mais je crois qu'ils sont partis de la Terre autrefois et sont revenus pour essayer de nous aider... J'ignore comment, mais ils devaient venir d'un endroit qui s'appelle Ophiuchus IV.

Lady Diana cessa de ricaner.

— Tu sais ça aussi ?

— Les Tarphys n'ont pas fait du bon travail autrefois, dans les années 2260, il y a un siècle, quand ils ont liquidé la famille Bermann Veriano, descendants de cosmonautes venus de cette terre lointaine, Ophiuchus IV.

— Ils commençaient à peine leur carrière de tueurs à gages pour les Aiguilleurs. Il faut leur pardonner cette erreur de jeunesse. Ils se sont bien rattrapés par la suite. Tu penses que malgré tout les gens d'Ophiuchus ont persisté dans leur œuvre de charité envers les Terriens ?

— Nous pensons que oui, qu'ils ont dû laisser des endroits privilégiés.

— Concrete Station ?

— Le Gouffre aux Garous, dans le nord de la Transeuropéenne, mais il s'est produit un cataclysme... La centrale nucléaire a dû exploser... Les Garous seuls ont continué d'habiter dans cette énorme caverne... Pour se cacher et pour profiter des vivres accumulés...

— Mais Concrete Station, c'est aussi un de ces vestiges ?

— Je le crois.

— Et si les Sibériens ont raison ? Si nous vivons dans le troisième millénaire de l'ère glaciaire ?

— Alors c'est qu'Ophiuchus IV a renoncé à nous aider, que les endroits privilégiés automatisés continuent à fonctionner mais avec des ratés effrayants...

— Les Garous ?

— Oui. C'est un exemple...

— Et la Voie Oblique, hein ? La Voie Oblique ce serait quoi ?

— Je l'ignore.

Lady Diana soupira :

— Tu sais beaucoup de choses, trop de choses.

Soudain Yeuse crut qu'elle venait de tomber dans un piège immonde et d'un coup stoppa les moteurs.

Le wagon continua encore sur sa lancée mais ralentit.

— Es-tu folle ? hurla Lady Diana en essayant d'approcher.

— Ne bougez pas.

Yeuse la menaçait de son laser.

— Vous avez joué la bonne dame, hein, madame Noé qui voulait à la fois ranimer le Soleil et protéger ces pauvres hommes de la noyade ? Et qui ainsi faisait parler cette gourde de Yeuse. En faisant semblant d'être victime d'un complot, en gisant appareillée sur une couchette de son unité hospitalière... Bravo... C'est du bon travail. Je me suis sentie en confiance et j'ai parlé de Concrete Station, du

Gouffre aux Garous...

Lady Diana regardait l'écran :

— Nous dégageons de la chaleur et la glace commence à fondre.
Regarde ce qui commence de couler sur les hublots.

Des traînées noirâtres, gluantes apparaissaient et la jeune femme pensa que c'était du sang animal.

— Il faut partir d'ici.

— Vous m'avez atrocement trompée mais vous êtes en mon pouvoir et vous n'en sortirez pas vivante si je le veux.

— Crois-tu que j'aurais torturé cette pauvre infirmière ?

— Vous êtes capable de tout pour atteindre le but que vous vous fixez. Vous vouliez que je les descende tous les six...

Lady Diana regardait la vitre épaisse du hublot. On ne pouvait même plus voir la paroi du tunnel.

— Nous devons dégager plus de soixante degrés, dit-elle, et dans un air déjà confiné...

CHAPITRE XX

Ce fut assez tard que Liensun pénétra dans le sas-écluse de China Voksal, à l'heure où la circulation était la plus fournie et il eut un mal fou à se dépêtrer des attentes de voies. Déjà Murmose lui avait joué la comédie pour l'empêcher de retourner en ville, l'accusant d'aller chez la libraire pour des raisons sentimentales. En fait, désormais, elle utilisait des termes très crus que lui-même lui avait appris et qu'elle ressortait sans le respect des nuances, croyant affirmer sa libération sexuelle vis-à-vis de sa famille puritaine et des Rénovateurs mystiques qui ne l'étaient pas moins.

— Puisque Ladira me prie de venir de toute urgence.

— Elle a le feu aux fesses et veut que tu...

Il arriva chez la libraire alors que les vitrines du wagon-librairie étaient éteintes, mais elle était à l'étage en train de regarder la télévision en grignotant.

— Je ne pensais pas que vous viendriez ce soir.

— J'ai été retardé. Que se passe-t-il, des nouvelles des Échafaudages, d'Ann Suba ?

— Non, un mystérieux émissaire.

— Mais d'où vient-il ?

— Écoutez-moi. Je n'ai rien promis à votre sujet... Il doit repasser demain matin.

— Qui est-il ?

— Il se nomme Fields et vient de la Compagnie de la Banquise. Il m'a affirmé qu'il était le secrétaire particulier du Président Kid.

Déçu, Liensun prit un petit canapé sur la table.

Ladira faisait toujours des petites choses à manger exquis. Murmose ne savait pas cuisiner...

— Un imposteur ?

— Il m'a montré son passeport. Il possède un silico-car très luxueux et semble disposer d'un crédit illimité. Il m'a dit qu'au besoin il était prêt pour les raisons de sa mission à se rendre en Sun Company.

— Et il veut me voir. De la part de mon demi-frère Jdrien peut-être ? Ce qu'il est ennuyeux, ce Messie à la manque. Il se croit toujours obligé de veiller sur moi.

— Ce Fields vient de la part du Président en personne.

— Tiens donc.

Ladira alla lui chercher de quoi manger, un flacon de vin de riz. Il aimait beaucoup cette boisson et la libraire en avait du très bon.

— Vous savez que Murmose ne voulait pas que je vienne ; elle est jalouse de vous.

— Pourquoi quand vous venez faut-il que vous fassiez des allusions assez grossières à l'éventuelle possibilité que je tombe dans vos bras ? Parce que vous êtes jeune, vous vous trouvez irrésistible ? Je n'ai nulle envie de coucher avec vous.

— Tant pis. Murmose pense que je suis venu pour ça...

— Vous devriez vous méfier des Bertold. Cette fille est excessive. D'un coup vous avez transformé une petite sainte nitouche en maîtresse avertie... Pire que cela. Il me semble... Frère Shin a eu également droit à ses faveurs, non ?

Liensun se leva si brusquement qu'il renversa son verre de vin de riz :

— Comment ?... Qui dit de telles âneries ?

— Je suis assez fine pour deviner certaines choses. Ce moteur offert par un homme très avare m'intrigue et je pense que Murmose a su le séduire... Il va vous arriver malheur si vous persistez dans cette voie. Nos principaux commanditaires rénovateurs sont des bonzes très puissants. Ils peuvent faire disparaître quelqu'un sans se voir inquiétés. China Voksal est une station qui doit sa prospérité à des marchands avides et sans scrupules qui, désormais, sont au conseil d'administration, ne l'oubliez jamais.

Il essuyait le vin de riz avec une serviette sans cesser de l'écouter. Elle avait raison et il savait qu'il avait déjà dépassé les limites, et qu'il devrait les dépasser encore.

— Vous avez aussi menti en leur laissant croire que vous pourriez avec le... comment dites-vous ?

— Dirigeable.

— Oui, c'est ça, avec le dirigeable, percer la croûte céleste et leur faire entrevoir le Soleil. Ils en rêvent désormais et deviendront fous furieux d'avoir été dupés.

— Je serai prudent.

Pour changer de conversation il la questionna sur le messenger du Président Kid, mais elle ne put en dire plus que ce qu'elle avait entendu.

— Il s'agirait d'une proposition importante.

— Je suis sûr qu'il s'agit de mon demi-frère. Le Kid en a plus qu'assez et veut que je l'en débarrasse. Je l'embarquerai dans le dirigeable et j'irai le déposer à l'autre bout du monde.

— Comment pouvez-vous encore plaisanter ? Je suis sûre qu'en cet instant Murmose rumine de mauvaises pensées, là-bas dans les serres-rizières.

Il haussa les épaules :

— Qu'importe !

Il finit par se coucher et dormit très bien. Le lendemain Ladira était déjà au travail dans son magasin lorsqu'il se leva. Il préféra rester dans l'appartement et elle l'appela par le tube acoustique lorsque le représentant du Kid arriva.

C'était un homme portant des lunettes à l'ancienne avec un visage blême, des traits fins, de très petite taille. Du coup Liensun se sentit très supérieur à ce gringalet. Il explora machinalement son esprit mais n'y trouva rien de bien précis.

— Voyageur Liensun ? Pouvez-vous me prouver votre identité ?

Le garçon en resta stupide :

— Je n'ai qu'un passeport de la Compagnie Sun...

— Je dois m'assurer que vous êtes bien celui que je dois rencontrer...

D'une serviette en cuir de phoque il sortit un jeu de photographies.

— Elles datent un peu, ont été prises par la police ferroviaire de Hot Station où vous étiez emprisonné.

Liensun grimaça :

— Vous pensez que je suis un gangster ? J'essayais de soulever les gens pour une raison politique.

— Ça ne me regarde pas. Et je dois vous prévenir que je connais

vos possibilités d'investigation mentale. Le Président Kid m'a prévenu et j'ai suivi un stage psychologique pour me prémunir contre toute tentative d'effraction de mes pensées les plus secrètes.

— C'est ridicule, dit Liensun. Si je le veux je saurai tout, même vos goûts sexuels.

— Ce n'est pas sérieux pour entamer une conversation. D'autant que j'ai une offre très importante à vous faire de la part du Président.

— Mon demi-frère est dans le coup, je suppose, puisque c'est le fils adoptif du Président.

— Non. Nous agissons à son insu. Il était très défavorable à ce genre de rencontre.

Liensun commença par se vexer puis, connaissant Jdrien, il pensa que ce dernier avait peut-être cherché à ce qu'il ne soit pas entraîné dans une affaire dangereuse.

— Que me voulez-vous ?

— Me permettez-vous de poser quelques questions auparavant ? Je sais que vous avez dû quitter la Sun Company sous la contrainte des prêtres lamas... Que vous ne pouvez y retourner, que vous avez trouvé refuge ici, dans cette immense station où vous poursuivez avec l'aide de Rénovateurs mystiques de curieuses expériences. Vous avez promis à ces Rénovateurs de leur montrer le Soleil, c'est-à-dire de dépasser le plafond de notre Terre et de surgir de l'autre côté. J'ignore ce qu'est le Soleil mais je pense que percer ce plafond qui semble très dur nécessite des moyens considérables.

D'abord mécontent, Liensun retint un fou rire méprisant. Ce Fields savait beaucoup de choses le concernant, mais avait une méconnaissance totale de l'astronomie comme la plupart des gens.

— Vous êtes assez bien renseigné.

— Nous avons un service qui marche bien et qui s'occupe de vous depuis quelque temps. Les bonzes rénovateurs vous aident fortement. Vous vous isolez en dehors de la station pour un travail très délicat, très compliqué. Le Président Kid demande si vous accepteriez de vous mettre à son service en échange de très grosses compensations.

— C'est-à-dire ?

— Beaucoup d'argent et de moyens techniques.

— Dans quel but ?

— Je ne suis pas autorisé à vous en dire plus. Ce qui nous intéresse ce sont les...

Il chercha son mot, faillit sortir une fiche de sa serviette puis se ravisa :

— Aéronefs...

— Nos dirigeables, lâcha Liensun surpris. Ai-je bien entendu ? Le Président Kid de la puissante Banquise, très respectueux des règles de la CANYST, me demande de lui céder... combien de dirigeables ?

— Un seul suffirait. Tout équipé, bien sûr, et capable de parcourir de grandes distances... Nous fournirons tout ce qui sera indispensable pour cela... Vous pourriez atteindre une base secrète située...

— Du calme, du calme, pas si vite. Vous croyez que je vais le sortir de mes poches, ce dirigeable ?

— Lorsque les vôtres se trouvaient dans Fraternité II, au cœur de l'amibe géante, vous disposiez d'au moins six aéronefs... Nous avons supposé...

— Vous avez mal supposé. Certains ont été détruits et les autres sont complètement démontés, emmagasinés en Sun Company dans les falaises où les Rénovateurs doivent habiter désormais... Ils sont hors d'état de fonctionner.

Fields parut s'effondrer. Il ne comprenait pas grand-chose à cette histoire que le Kid lui avait racontée. Pour cette mission il avait dû étudier par cœur la plupart des termes, préparer soigneusement ses questions. Stupidement il avait tout préparé sur une seule hypothèse, la disponibilité de ces... heu... aéronefs... La réponse du garçon anéantissait tous ses efforts.

— Vraiment... Pas un seul n'est disponible ?

— Pas pour l'instant, jubila Liensun.

Il attendit que l'autre se ratatine encore un peu, ne soit plus qu'un petit être diminué dans le fond de son fauteuil pour ajouter :

— Il reste cependant un espoir.

C'était comme souffler sur un brandon. Un point rouge se dilatait, deviendrait flamme. Fields commençait de rougir sans pourtant oser encore y croire.

— C'est une question d'argent. J'ai entrepris la restauration d'un de ces dirigeables, mais il me manque encore cent mille dollars pour

qu'il soit en état de voler.

— Cent mille dollars... Dix millions de calories ? Mais c'est le prix que je devais vous proposer pour un de ces... aéronefs...

— Versement immédiat. Vous aurez l'appareil dans un mois... Vous devez me faire confiance.

Liensun avait calculé qu'avec cette somme il rembourserait le moteur de quatre cents chevaux à frère Shin, le revendrait pour en acheter un autre beaucoup plus puissant. Il effectuerait ce que le Kid demanderait, exigerait une base secrète en Compagnie de la Banquise, au sud de Titanpolis, et de là pourrait aller attaquer le train-bagne de Charlster.

— Il faut que je rende compte...

— Je vous accorde trois jours. J'ai d'autres commanditaires. C'est à prendre ou à laisser.

— Dès ce soir je saurai... Mais il faut que je voie cette chose... Avant de vous remettre l'argent.

— Je comprends d'autant mieux que j'exige de savoir pourquoi le Kid a besoin d'un dirigeable. Je n'accepterai le contrat qu'à cette seule condition.

— C'est tout à fait correct... Je vais envoyer un message... Où puis-je vous contacter ?

CHAPITRE XXI

Elle ramenait toute une foule de marchandises chaque fois qu'elle se rendait à Bigstast, des jouets, des douceurs pour ses gosses, de la nourriture pour tous. Et un jour ce fut un poste de radio. Elle n'avait pas osé prendre un téléviseur, de crainte qu'il ne fonctionne pas dans l'espèce de campement où ils stationnaient depuis une semaine. C'était un ancien dépôt appartenant à un certain Lotzd qui louait chaque tronçon de voie à un prix prohibitif, puisqu'il fallait payer un mois d'avance. Farnelle en avait obtenu un avec aiguillage donnant directement accès à la voie desservant le réseau, sinon il fallait manœuvrer sans fin pour se dépêtrer de ses voisins.

Comme à Depot Point, c'étaient les marginaux, les bohémiens des rails, des groupes de Roux travaillant sur les verrières de banlieue qui occupaient l'endroit avec, en plus, des revendeurs de petits matériels, des marchands forains, des émigrants en route pour la Compagnie de la Banquise, Eldorado célèbre dans le monde entier et qui, faute d'argent, séjournaient dans le dépôt en essayant d'économiser l'argent pour reprendre le rail. Depuis qu'Amertume Station, à des milliers de kilomètres mais à la frontière de la Banquise, était aux mains des C.C.P., Cellules de coordination populaires, Bigstast avait vu enfler le nombre des émigrants.

Les deux Roux écoutaient souvent la radio et c'est ainsi qu'elle les vit s'intéresser à une foule de choses incompréhensibles pour elle.

- C'est quoi cette déesse loco ? demanda-t-elle un jour.
- Une loco géante que personne ne peut arrêter et qui roule sans arrêt sur les réseaux de la Dépression Indienne.
- Pensez-vous qu'un jour elle viendra ici ?

— Nous l'espérons bien, dit Jdruk.

Jdriele approuvait. Farnelle frissonna :

— J'espère qu'elle passera ailleurs. Ça me donne le frisson, moi, ces locos fantômes. Y en a toujours quelques-unes à ce que disent les gens. Moi j'y crois pas... Mais si la radio en parle c'est que ça pourrait bien exister.

— Elle erre comme une âme en peine, murmura Jdruk, car elle a perdu son maître mécanicien.

— Holà ! arrêtez avec cette histoire, je vais en rêver la nuit.

Le lendemain elle préparait sa liste pour se rendre à la grande station.

— Demandez les *Instructions Ferroviaires* nouvelles pour le Réseau des Seychelles, dit Jdriele. Elles viennent de sortir d'après la radio.

— On va encore bouger ? Les gosses sont bien ici et vous aussi, non ? Moi je me déplaie pas. Bonne bouffe, de l'huile à gogo et un bon petit paquet de dollars sur le cœur pour me réchauffer. Bon, ça va, je vais les acheter... Mais je regretterai cet ancien dépôt.

Elle revint très tard car elle était allée dans un institut de soins corporels, avait acheté de nouvelles combinaisons dont une à rayures blanches, noires et rouges époustouflante. Lorsqu'elle parut en haut de la cabine de commande, les deux Roux et ses deux gosses en restèrent pantois. Elle descendit comme une reine et les deux Roux applaudirent.

— Quelle classe ! fit Jdruk.

— Oui, hein ? Cent dollars.

— Et d'une sobriété, ajouta Jdriele.

Là, Farnelle tiqua :

— Quoi sobriété, moi je veux que ça en jette !

— Ça jette, ça jette, mais c'est en même temps sobre...

— Et classe... fit le géant très convaincu. Vous avez les *I.F.* du Réseau des Seychelles ?

— Bien sûr. Je pense, moi, j'oublie rien.

Effarée tout de même, elle les vit qui compulsaient fiévreusement le document.

— Mais c'est pas le bon ! cria Jdruk. Il manque une page...

— Quoi pas le bon ? Il vient de sortir et j'ai pris la version plastifiée plus chère...

— C'est incroyable, il manque des lignes secondaires.

Elle se pencha sur le recueil et vit le doigt poilu de Jdruk posé sur une partie blanche d'une planche :

— Ici il y a une station. Réseau des Seychelles, ligne des Maldives. Là c'est Gen Station et plus loin c'est Cross Bi. Mais il y avait une ligne qui partait de chacune de ces deux stations, pour se rejoindre dans une troisième qui s'appelait Gravel Station.

— Ben y a pas de Gravel Station, dit Farnelle. C'est rien que de la banquise, là.

— Pourtant la station existe. J'en suis sûr.

— Ça veut dire quoi ? murmura Jdriele.

— Qu'on vous a mal renseignée, dit Farnelle. Cette Gravel Station doit se trouver ailleurs... Du sable il y en a des tas ici dans ce vieux dépôt, même que mes gosses ont fini par le trouver sous la glace et qu'ils essaient de le faire dégeler. Faut pas vous en faire pour si peu.

— Farnelle, demain vous irez chez un brocanteur et vous essayerez de trouver les *I.F.* d'il y a dix ans...

— Mais j'avais pas l'intention de sortir demain, protesta-t-elle.

Pourtant elle prit le rail le lendemain de bonne heure. Elle ne savait où se procurer ce document, mais chez le premier brocanteur venu elle apprit qu'un certain Leoni tenait ce genre d'articles.

— Il y a des collectionneurs pour ça, lui dit cet homme, mais aussi des gens qui recherchent les stations abandonnées pour s'installer. Soit qu'ils aient de bonnes raisons de se faire oublier, soit qu'ils se procurent ainsi de quoi survivre sans payer une concession. Je suis sûr que Leoni aura tout ça.

Effectivement chez Leoni il y avait des milliers d'*Instructions Ferroviaires*, et une pancarte le proclamait avec orgueil annonçant que l'on trouvait des *I.F.* vieilles de cent quarante-six ans.

— Moi je cherche juste celle d'il y a douze ans, dit Farnelle.

— Et quel réseau ?

— Les Seychelles, ligne des Maldives.

L'homme resta silencieux comme s'il n'avait pas entendu et Farnelle répéta en criant presque :

— Vous êtes sûre que vous voulez un machin pareil ?

— Ben oui. Même si ça doit coûter les yeux de la tête, je veux ce machin... Je suis collectionneuse et il me manque... Je viens de loin

pour me le procurer.

— Bien, voyageuse... Je peux vous l'obtenir d'ici deux heures. Acceptez-vous de repasser ?

— Ça sera cher ?

— C'est toujours très cher, murmura-t-il, énigmatique.

Farnelle comprit ce qu'il avait voulu dire quand elle revint au wagon-boutique. Deux hommes se précipitèrent sur elle pour la ceinturer.

— Alors on recherche des *I.F.* retirées de la circulation depuis des années sur ordre des autorités fédérales ? Il va falloir expliquer pourquoi, voyageuse collectionneuse. Nous appartenons aux Forces fédérales d'intervention.

CHAPITRE XXII

Lorsque Yeuse consentit à repartir, un éboulement se produisit immédiatement derrière le wagon automoteur et d'un coup, dans l'écran rétro, elle vit des vaches raidies s'abattre sur la voie et obturer le tunnel.

— Ça retardera nos poursuivants s'ils ont eu le courage de nous suivre, dit Lady Diana.

Yeuse ne pensa plus qu'à échapper à ce troupeau gigantesque.

— Combien de kilomètres encore ?

— Cinquante... Le troupeau forme une sorte de rond aplati. D'un diamètre de cent cinquante kilomètres dans sa partie la plus courte.

— Comment est-ce possible, tant de bêtes ?

— Des millions, n'oublie pas. Chacune occupe trois, quatre mètres carrés. Même si elles se sont grimpées dessus ça représente des kilomètres... Je ne t'ai pas attirée dans un piège, Yeuse. Tout ce que tu m'as dit je le connaissais déjà. Le Gouffre aux Garous, par exemple. Nous pensions, enfin les Aiguilleurs pensaient, que l'effroi de la légende écarterait les curieux, mais Lien Rag et ce Lienty Ragus ont passé outre...

— Je n'arrive pas à vous croire sincère.

— Je suis vraiment menacée, sur le point de mourir et j'ai décidé que les Terriens devraient retourner à une vie... solaire...

— On ne change pas ainsi quand on détient votre pouvoir.

— Je hais les Aiguilleurs... J'ai toujours dépendu de mon oncle Palaga et je ne supporte plus cet esclavage... Je veux qu'on les abatte, qu'on les liquide... Ils forment une caste puissante intercompagnies.

— Les Sibériens sont en train de les éliminer et forment désormais leurs propres Aiguilleurs.

— Oui, mais ça ne va pas tout seul.

À nouveau il y avait des fuites de liquide écoeurant dans cette fraction de tunnel et, sous les roues du wagon, des gerbes d'un marron sombre giclaient sur les parois.

— La ventilation laisse à désirer. Fonce, fonce, Yeuse, on ne doit pas périr ici. Ils seraient trop ravis d'envoyer les pelleteuses qui nous mélangeraient aux cadavres de vaches, nous conduiraient jusqu'à la centrale de Magellan. Finir en kilowatts, non, tout de même !

— Mais quel était votre plan pour modifier toute la politique de la Panaméricaine ? Et la CANYST, comment auriez-vous fait ?

— Ce n'est pas le plus important. Il fallait que j'en finisse avec mon oncle. Je comptais le tuer lors de la prochaine entrevue mais il a flairé le piège... Lui mort, j'aurais hérité des pouvoirs qu'il détenait, mais depuis j'ai appris que je n'en avais plus pour très longtemps.

— Les Aiguilleurs le savent ?

— Je ne sais pas. Ils savent tout en principe. Ils ont pu disposer des sondes partout, analyser mes sécrétions, mon battement de cœur, mon souffle... l'air que je rejette... Mais moi je sens que je vais mourir et ça c'est une chose qui n'appartient qu'à moi. Eux ne peuvent que faire des hypothèses...

— Une fois à la place de votre oncle, vous auriez orienté différemment la mission des Aiguilleurs ?

— J'aurais utilisé les Tarphys pour éliminer les plus importants.

— Mais les Tarphys leur obéissent aussi, non ?

— Tout dépend de la branche.

Yeuse gémit :

— Chez eux aussi on trouve des scissions ?

— Je t'expliquerai... Je comptais sur le Kid mais il ne rêve que de son Viaduc, et la pensée qu'un réchauffement le condamne à disparaître dans l'océan Pacifique lui est insupportable... Il reste Floa Sadon... Elle ne maîtrise plus sa Compagnie, les gens crèvent de faim et de froid. Il en est ainsi dans une partie de l'Africana, de la Sibérienne et la Dépression Indienne ; tu as vu ces miséreux ? De plus en plus nombreux. La natalité augmente et nous ne pourrons plus nourrir les habitants d'ici dix ans... Même le Kid qui a pourtant bien réussi... Et les baleines qui nous échappent en volant, les

phoques qui se raréfient... Le Kid fait une exploitation outrancière mais nous, dans nos stations de pêche et de chasse, nous voyons la productivité baisser. Et de toute façon le réchauffement existe, naturellement avec un degré par trimestre. Soixante trimestres environ pour atteindre le zéro... Quinze ans, mais le phénomène peut s'accélérer...

— Vous vouliez prendre les devants ? Créer d'autres Compagnies ? Mais avec quelle unité ? Le rail était le cordon ombilical... Vous ne pourrez le remplacer.

— Il y aura l'eau, les brouillards... Il faudra survivre dans les hauteurs. Si l'on prépare à l'avance des bases, des stations nouvelles... Il faut aussi construire des trains qui flotteront, navigueront... Enfin on appelait ça des cargos, des paquebots, des navires... Toute une foule de noms oubliés ou utilisés à tort... À contresens... Ce tunnel...

— Oui, ce tunnel sera envahi par les eaux.

— En partie seulement, mais il se relève vers les Andes et c'est là-bas que nous allons... Il peut nous fournir de quoi préparer l'avenir. J'ai calculé qu'en prenant nos précautions, en préparant dix, quinze, vingt ans à l'avance ce retour à la chaleur, les pertes seraient de vingt pour cent au grand maximum.

— Sinon ?

— Le contraire. Ce serait inversé. À peine cent cinquante millions survivraient et dans quelles conditions ! En un an la moitié disparaîtrait encore, et avant que ces survivants puissent espérer mener une vie primitive, avec peut-être mille calories par personne, il faudrait encore dix ans. Au total il ne resterait que dix millions de personnes au bout de quarante ans... Un jour j'ai calculé ce chiffre et c'est depuis que je me suis posé des questions. Je croyais m'être trompée. Je voulais prouver que le retour au soleil était une catastrophe, mais quand j'ai su que de toute façon le réchauffement s'amorçait, et que dans un délai plus ou moins long il deviendrait prépondérant, j'ai pensé que mieux valait prévoir.

— Mais vous ne pouvez le précipiter ?

— À la façon des Rénovateurs du Soleil ? fit Lady Diana méprisante... Ils ouvriront une lucarne qui se comblera en une ou deux semaines...

— Mais ce moyen existe ?

Les animaux encastrés dans les murs de glace paraissaient moins entassés.

— Oui, dit Lady Diana, nous allons sortir de ce troupeau...

— Répondez, ce moyen existe de faire revenir rapidement le Soleil.

— Il existe. C'était le secret du Conseil Oligarchique. Les dirigeants de Compagnies sont forcément au courant mais aucun ne peut intervenir pour provoquer la fonte des glaces.

— Mais alors qui ?

CHAPITRE XXIII

Depuis quelques jours Jelly rêvait. Jdrien avait obtenu ce miracle des rares centres nerveux de l'animal. Elle rêvait de bonheur, d'une vie paisible où elle se nourrirait sans mal, où nul ne chercherait à la détruire, à la faire souffrir.

Jdrien lui imposait l'image d'un système sanguin simplifié qui parcourait son immense corps, irait jusque dans le Nord au contact des Sibériens. Dans ce système circulatoire, un liquide rouge transporterait des substances qui détruiraient la solution bactérienne qu'on déversait sur elle et qui rongerait son protoplasma, causant des déchirures énormes de plusieurs kilomètres, l'obligeant sans cesse à fuir ses habituels lieux de chasse. Là-haut, dans le détroit de Béring, elle avait des phoques et des pingouins à gogo, parfois une baleine. Et puis ces hommes étaient arrivés avec leur machine et leurs rails, et ce liquide effrayant qui la rongerait nuit et jour.

Jelly rêvait que Jdrien l'aidait à installer son système de défense et qu'il continuerait à diffuser tant de tendresse et de sympathie.

Désormais elle se massait tout près du wagon de Potr, en une grosse montagne qui épouvantait Vsin.

— Mais qu'est-ce qui lui prend à cette monstruosité, de venir se gonfler ainsi ? On dirait un éléphant de mer en colère quand il enfle son cou pour faire peur aux jeunes mâles.

Depuis une semaine Jelly respectait une certaine ligne frontière. Et ce n'étaient pas les hommes du Kid, armés de lance-flammes et d'explosifs, qui l'avaient amenée à ne plus avancer mais l'insistance de Jdrien.

Elle avait fini par comprendre qu'il ne faisait pas partie de son protoplasma mais vivait en dehors d'elle et c'était surprenant que

cette chose bonne à manger, délectable, lui apporte autre chose qu'une satisfaction physique. Il baignait ses extrémités sensibles d'ondes bienfaisantes et elle serait restée des semaines sans phagocyter quoi que ce soit, pourvu qu'il continue à lui faire autant de bien.

— Et si d'un seul coup elle se jette sur le wagon et recouvre tout ? s'inquiétait Vsin. Nous serons dessous et elle nous avalera comme elle a déjà avalé des centaines de Roux.

C'était inutile de crier ainsi car Jdrien n'entendait rien. Il ne mangeait presque plus, ne dormait presque plus, car il ne pouvait risquer de suspendre brutalement les fils ténus qu'il avait tissés entre la vague sensibilité de l'animal et la sienne. Il ne savait même pas ce qu'elle éprouvait réellement et, parfois, il avait comme l'impression de faire l'amour avec Jelly, de la caresser avec des raffinements inconnus.

— Non mais regarde-la qui semble respirer là-bas, comme si elle soupirait, disait Vsin qui commençait à être quelque peu jalouse.

Et inquiète aussi pour Jdrien qui avait considérablement maigri, et qui pouvait mourir de froid si elle ne veillait pas à alimenter le poêle à huile. Elle, une Rousse qui avait parfois des malaises terribles parce qu'elle passait trop de temps dans ce compartiment trop chaud pour son métabolisme. Et l'homme aux jambes de bébé qui n'envoyait personne, qui les laissait seuls alors que la provision d'huile commençait de baisser.

Mais ce que redoutait le plus Vsin c'était de voir Jdrien se lever, marcher vers la montagne et pénétrer à l'intérieur comme l'autre fois.

CHAPITRE XXIV

On l'avait conduite en draisine jusqu'à la rame de la Sécurité fédérale. Malgré ses protestations, on avait refusé de faire appel à la Police ferroviaire.

— Si j'ai commis un délit de conduite, c'est à eux que je veux avoir à faire.

— Il ne s'agit pas de ça.

Elle comparut devant un officier des Forces fédérales d'intervention, qui lui demanda de prouver son identité. Elle possédait un très ancien passeport d'une Compagnie disparue depuis quelques années, l'Express Cie.

— J'ai en quelque sorte ma Compagnie, dit-elle fièrement. On a construit une ligne mon mari et moi et on a atteint un cargo, le *Princess*... Nous avons une Concession, demandez donc à Stanley Station... Au bureau des Concessions.

— Quel nom ?

— Mya Farnelle, mais l'acte est au nom de mon défunt... Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

— Votre adresse dans cette station ?

— J'ai garé ma loco quai 25 Ouest.

— Depuis quand êtes-vous en station ?

— Quelques semaines...

— Pourquoi vouliez-vous les *Instructions Ferroviaires Réseau des Seychelles* ligne des Maldives ?

— Parce que je les collectionne.

— Vous en avez beaucoup ?

— Pas mal à Cargo *Princess*... On m'a dit que celui-là était d'une grande rareté et qu'il valait une fortune. J'étais prête à mettre deux cents dollars dans cet achat. Je suis certaine que j'aurais pu le

revendre dix fois plus ailleurs. Mon rêve c'était d'en acheter deux, d'en garder un.

Tout de suite elle avait compris que les *Instructions Ferroviaires* en question avaient été retirées de la circulation et que tout acheteur éventuel se trouvait immédiatement suspect. Le brocanteur Leoni, indicateur de la F.F.I., n'avait pas hésité à l'attirer dans un véritable guet-apens.

— On n'a pas le droit de faire ce genre de collection ?

Ils la regardaient en silence, l'officier et ses deux hommes. Aussi accentuait-elle son air de femme pas très maligne. Elle se connaissait très bien, le visage irrégulier, le cheveu terne, le teint un peu trop enflammé par l'amour des boissons fortes, elle ressemblait à toutes ces marginales de la Dépression Indienne, presque à une traîne-wagon. Seulement désormais elle portait des combinaisons luxueuses et ils avaient trouvé une grosse liasse de dollars dans son sac.

— Vous avez de gros moyens, semble-t-il. Huit mille dollars sur vous, c'est une belle somme.

— Oui, mais c'est toute ma fortune. J'ai fait quelques affaires et je cherche où m'établir avant de revendre mon cargo *Princess*. C'est pas facile pour une femme seule, savez...

— Pas de famille ?

— Non, je vis seule.

Le cœur serré, elle pensait aux deux petits métis qui devaient jouer là-bas dans l'ancien dépôt. Si jamais les Fédéraux la gardaient, elle risquait de ne plus jamais les revoir. Elle espérait que les deux « Roux évolués » s'occuperaient d'eux.

— Vous avez l'air songeuse.

— Je me demande ce que je fais ici.

— Quelles étaient vos intentions ?

— Je me demandais si je me plairais dans cette Big Star Station au point d'acheter un beau compartiment, mais je crois que finalement j'irai du côté de Stanley Station plutôt. Il me semble que c'est plus aimable là-bas.

— Vous allez rester quelque temps en station ?

— Non, je préfère m'en aller.

L'officier sourit :

— Eh bien, voyageuse Farnelle, je vous souhaite bon voyage. On

va vous rendre vos affaires. Je pense que vous devriez quitter la station sans tarder.

— C'est sûr. Et pas question de chercher à me procurer des éditions rares des *Instructions Ferroviaires* désormais.

Sur le quai elle prit un tram et dut encore changer une fois pour retrouver sa vieille loco. Elle ne se faisait aucune illusion et ils devaient la prendre pour une demeurée. Elle était suivie, par un type petit et anodin dans le tram et par une draisine.

Quai 25 Ouest, elle fit quelques achats dans un magasin général, puis transporta son container jusqu'à la loco qu'elle commença de mettre en pression. Pas question de rejoindre le vieux dépôt. Elle avait menti en ne parlant pas de ces deux gosses, et ils trouveraient louche qu'elle vive aussi en compagnie de deux Roux. Ah ceux-là, ils lui en faisaient quand même voir avec leurs idées étranges ! Qu'est-ce qu'un Roux pouvait bien fabriquer avec une édition d'*I.F.* périmée !

Elle prit tout son temps pour quitter la station, s'immobilisa deux fois pour aller contempler des vitrines de wagons-boutiques. Chaque fois elle pouvait voir la draisine arrêtée un peu plus haut.

Tout en ayant l'air de se livrer à des occupations frivoles, elle entra même acheter une cagoule en fourrure d'ours ; elle réfléchissait intensément. Elle pouvait quitter la station par une multitude d'écluses, une douzaine certainement, mais pour rejoindre le dépôt il lui faudrait rouler des heures, passer de grands-huit en grands-huit, en double-huit et sauts-de-mouton. Avant tout il lui fallait étudier les *Instructions Ferroviaires* actuelles. Dommage qu'elle ne puisse installer un lecteur de schéma à son bord.

L'écluse du nord-ouest était très encombrée à cette heure et elle espéra y semer ses poursuivants, mais ils étaient trop expérimentés pour la perdre. Et elle savait que, grâce aux aiguillages à mémoire, ils suivraient son itinéraire sur un dispatching de leur quartier général.

Sur le réseau inconnu elle roulait sur la voie lente, ne sachant plus que faire lorsqu'elle aperçut le grand traintel sur la rive droite. Elle s'engagea sur la ligne de raccordement, passa dans le sas où une hôtesse court vêtue attendait. La jolie fille blonde qui montrait ses cuisses ne cacha pas son dégoût lorsqu'elle se hissa jusqu'à la

cabine.

— Un compartiment classe I, voyageuse ?

— C'est combien ?

— Vingt dollars, voyageuse.

— C'est donné, dit Farnelle suffoquée. Vous avez moins bien ?

— Classe II, mais à l'étage. Vous devrez laisser votre... machine au parking. Douze dollars.

Elle paya, reçut une plaque plastique qui servait à ouvrir la porte de son compartiment.

Du parking elle vit la draisine pénétrer dans le sas. Le compartiment était petit mais bien chauffé, avec possibilité de se doucher et de cuisiner. Mais elle préféra descendre à la cafétéria, s'installa à la banque centrale qui partageait la totalité d'un wagon.

Elle mangea avec appétit, recommanda des pâtisseries et demanda à la serveuse si elle pouvait louer une draisine :

— J'ai une grosse loco encombrante et je voudrais aller en station ce soir.

— Quel compartiment ?

— Le 68.

— On vous apportera les clés dans une demi-heure. C'est quarante dollars pour vingt-quatre heures.

Elle prenait un risque énorme. Dans le meilleur des cas il lui faudrait renoncer à la loco. C'était une vieille machine, mais elle y tenait, et pour en racheter une autre, il lui faudrait trois fois plus d'argent qu'il ne lui en restait dans son sac. Mais les deux Roux et ses gosses devaient se demander ce qu'elle fabriquait et risquaient de commettre une imprudence. Elle espérait pouvoir quitter le traintel sans se faire repérer et revenir dans la nuit, de même après avoir rassuré les autres.

Ce fut une autre hôtesse montrant ses cuisses qui lui apporta les clés et lui fit signer un contrat, empocha les quarante dollars, contempla perplexe les dix que Farnelle venait d'ajouter :

— Je veux quitter ce traintel discrètement et revenir de même. Des amis à moi logent à côté et je ne veux pas qu'ils sachent que je me balade la nuit.

— Les amis c'est vraiment la plaie, dit cette fille en faisant disparaître le billet. Suivez-moi.

C'était simple, il suffisait d'emprunter la ligne des fournisseurs

et des personnels. La fille lui donna son numéro de code pour franchir le sas du dôme qui se trouvait à l'opposé du sas clientèle.

— Rentrez avant quatre heures du matin car le code change à cette heure-là.

Grâce aux *Instructions Ferroviaires*, trouvées dans la draisine-taxi, elle composa son schéma de trajet jusqu'au dépôt ancien qui se trouvait au sud. L'écran afficha le délai moyen, une fourchette entre quarante-cinq minutes et une heure trente de voyage. Elle lança le diesel électrique et se laissa conduire.

C'était une sensation assez étonnante que de se fier entièrement à l'ordinateur de bord qui choisissait sa voie, son aiguillage, faisait faire au véhicule des détours incompréhensibles, des demi-tours surprenants, mais en une heure Farnelle atteignit le vieux dépôt et reprit la conduite de l'engin jusqu'au wagon.

— C'est vous, Farnelle ? chuchota Jdruk. Mais c'est quoi cette draisine ? La loco ? Vos gosses ont failli nous rendre fous... Ils viennent à peine de s'endormir.

— Vous m'avez foutue dans une belle embrouille, vous deux.

Jdriele arriva à son tour. Ils l'écoutèrent en silence, échangeant dans la lueur des veilleuses de la draisine-taxi des regards entendus.

— Il faut que je rejoigne le traintel... Avant que les Fédéraux ne se rendent compte de mon absence.

— Laissez tomber, dit Jdruk. On gardera la draisine.

— Pas question, je veux ma loco. Elle est pourrie mais pour la remplacer il faudrait beaucoup de fric... Et puis on sera poursuivis pour le vol de cette draisine, j'ai eu assez d'ennuis comme ça.

— Que voulez-vous faire ?

— Ils finiront par me laisser tomber quand ils verront que je retourne vers le Sud-Est...

— Ils n'auront qu'à vous suivre sur leurs panneaux lumineux. Votre loco est marquée électroniquement. Rechercher la puce demanderait des jours. Il faut laisser tomber. Avec cette draisine on peut continuer sur la ligne des Maldives...

— Pas question. Je retourne là-bas... C'est une question de patience. Je file pendant plusieurs jours puis j'essaye de revendre ma loco, ou de l'échanger contre une autre.

Jdriele intervint :

— Elle a raison. On peut attendre une semaine, le temps qu'elle

rassure la F.F.I. et qu'elle trouve à faire une affaire. Donne-lui de l'argent pour qu'elle choisisse une loco en bon état.

— En espérant que vous nous reviendrez, dit Jdruk peu enthousiaste, parce que vos gosses, moi je vais les perdre sur la banquise s'ils continuent à nous emmerder.

— Faites ça et je vous zigouille, dit-elle furieuse.

Mais elle empocha la liasse qu'ils lui donnèrent et remonta dans la draisine :

— Embrassez-les pour moi, ces petits anges, fit-elle sans le moindre humour, ils me manquent déjà terriblement.

Elle arriva à temps pour composer le code d'accès et alla ranger la draisine-taxi à l'arrière du traintel. Depuis son compartiment elle repéra la draisine des fédéraux. Une veilleuse éclairait vaguement l'intérieur. Ils devaient se relayer pour surveiller son hublot. Elle leur adressa un petit salut qu'ils ne purent voir et alla se fourrer dans les draps de sa double couchette. Lorsqu'elle se réveilla ils étaient toujours là. L'un d'eux, debout à côté du véhicule, sirotait un gobelet de liquide chaud.

CHAPITRE XXV

Le wagon surgit soudain à flanc de falaise, sortant d'une coulée de glace en un virage si serré que Yeuse crut que le véhicule allait basculer dans l'abîme.

— Nous sommes dans les Andes. Une ancienne ligne datant d'avant la période glaciaire et qui desservait des villages isolés et des mines.

Lady Diana lui dit que plus loin elles traverseraient le vide sur un très vieux pont métallique.

— C'est un endroit complètement oublié de l'administration. Les voies ne sont presque jamais entretenues et ce pont peut s'écrouler sans prévenir. Il faudrait graisser les câbles pour les empêcher de geler mais personne ne le fait, trop dangereux, et là-haut ils ne sont qu'une poignée.

— Là-haut ?

— Dans la montagne... Si l'on calcule d'après les anciennes altitudes, la station se trouve à cinq mille mètres. Tu verras plusieurs ponts en enfilade dans la vallée. À chaque tour de montagne on grimpe de quelques mètres et on recommence à contourner la montagne en face pour reprendre un troisième pont.

— Combien de ponts ?

— Cinq.

— Et on arrive ?

— On roule sur un plateau et la station est tout au fond, dans une crevasse rocheuse si étroite qu'on a pu construire la verrière d'une paroi à l'autre.

— Mais qui vit là-haut ?

— Un certain Condor. Il a soixante-dix ans et c'est un rebelle.

— Lien Rag m'a parlé jadis d'un certain Condor qui vivait en

sauvage dans les solitudes de Patagonie.

— C'est lui. On l'appelle ainsi car il est le dernier homme à avoir vu un condor vivant. Qu'il dit, mais c'est peut-être vrai. Son grand-père en élevait pour les exhiber dans les stations, mais la dernière femelle est morte sans avoir pondu un seul œuf.

— Un rebelle, avez-vous dit ?

De nouveau une courbe brusque et c'était le pont. Yeuse, dans l'image incrustée, vit les câbles qui s'affaissaient sous le poids, des torons avaient été comme cisaillés mais paraissaient résister encore. Le wagon se balançait de droite à gauche sur un vide insondable et elle ralentit encore sa vitesse. Se demandant si elle pourrait escalader la faible pente pour rejoindre le bord rocheux.

— Je l'ai amnistié, je lui envoie de quoi survivre lui et les siens dans ces montagnes, et il vieillit doucement. Je sais que je peux me fier à lui et c'est l'essentiel. Quand il sera mort, ce sera peut-être autre chose, mais pour l'instant il tient ses compagnons dans ses serres d'acier.

Yeuse transpirait car les roues patinaient. Le pont s'était trop affaissé sous le poids du lourd wagon et la pente s'était encore accusée.

— Du calme. Il y a du verglas. Nous n'avons pas de sablier mais tu peux réchauffer les rails avec une soufflerie spéciale. Nous ne risquons rien, le vent est nul. Si le pampero soufflait, nous serions déjà mille mètres plus bas. Il y a d'autres épaves en bas qui se sont à la fin de la chute enfoncées dans le glacier.

Elle réchauffa les rails et dans un dernier effort le wagon franchit l'obstacle. Le pont suivant était plus court, non suspendu. Elle le franchit sans mal et alla contourner la montagne. La pente accusée lui parut excessive mais les bogies-moteur étaient puissants.

— Comment avez-vous fait pour que la ligne reste électrifiée ? demanda Yeuse pour oublier ses terreurs.

— J'ai fait disparaître les archives et la ligne reçoit le courant de plusieurs centrales, si bien que si un imbécile découvrait qu'on injecte du courant pour rien et s'amuse à couper une sous-station, d'autres continueraient à fonctionner. Mais il existe des situations similaires un peu partout. Nous nous sommes rendu compte un jour que depuis cent ans nous envoyions du courant en Sibérienne par le

Réseau de Béring.

Ce fut enfin le plateau, interminable avec juste cette voie unique, minuscule dans cette blancheur à perte de vue, un coup de crayon sur un glacier formidable.

— Condor fabrique de la bonne bière et exige de la bonne cuisine. Ils sont heureux là-bas avec des serres de cultures et d'élevage. Ils ne sont qu'une cinquantaine mais peu de gens dans le monde ont une vie aussi confortable.

— Vous dites que si Condor meurt ce sera différent ?

— Les jeunes veulent quitter le canyon, voir du monde... Condor les retient presque de force. Il n'y a qu'une loco et c'est lui qui la garde sous bonne surveillance.

— Et si nous découvriions qu'il est mort ?

— C'est un risque.

Enfin elles aperçurent les wagons de la station derrière un mur de vitres rectangulaires enchâssées dans du plastique.

— Je lui ai fait livrer des wagons de matériel pour qu'il construise sa station. Il devait en échange entretenir voies et ponts mais ne l'a jamais fait.

Le sas était étroit et c'étaient deux hommes qui manœuvraient les portes. Condor, lui, attendait sur le quai principal où il avait fait disposer quatre arbres nains en pots et une sorte de tapis fané.

Il attendait debout, hiératique, le visage sculpté dans une chair ocre, les cheveux très longs, très blancs. Il resta impassible le temps que le sas du wagon s'ouvre et que Yeuse pousse le fauteuil de la grosse présidente. À l'arrière-plan la population de la station attendait dans un silence impressionnant.

— *Saludo*, dit Lady Diana en agitant la main.

Elle avait prévenu Yeuse que Condor utilisait volontiers la vieille langue archaïque d'avant les glaces :

« — On appelait ça de l'espagnol... Je ne l'ai entendu nulle part ailleurs que dans la bouche des gens d'ici. » Condor s'inclina et ses cheveux glissèrent de ses épaules recouvertes d'un cuir fauve.

— Bienvenue à Santa Maria del Corazon, dit-il.

Prévenue également sur la religiosité de ces gens-là, Yeuse resta impassible. Ils se disaient catholiques et non néo-catholiques, n'acceptaient pas la Nouvelle Rome ni le pape actuel.

— Je suis heureuse de te voir, Condor. Tu es toujours superbe et

en pleine forme.

— Permettez, dit le vieillard qui prit la place de Yeuse derrière le fauteuil.

La jeune femme suivit. Elle fut très impressionnée par les visages et les regards des gens qui formaient un groupe compact à l'arrière du quai. Beaucoup de personnes âgées, quelques jeunes gens, très peu d'enfants.

Ils pénétrèrent dans le wagon que Condor occupait avec sa femme. Sur une grande table en bois épais un buffet copieux attendait. Il y avait un porcelet entier, cuit et enduit d'une sorte de croûte caramélisée sur un énorme plat en bois également.

— Ça sent très bon, dit Lady Diana, et je me sens pleine d'appétit.

Condor la poussa à la place d'honneur et alla s'installer en face. Il remplit des chopes de terre cuite d'une bière couleur de miel.

— Depuis ce matin nous suivons la montée de votre wagon, Présidente. L'autre fois vous aviez une fort jolie draisine plus légère.

— Les circonstances, Condor, les circonstances.

— Il était quand même lourd pour nos viaducs.

— Qui ne sont pas entretenus, remarqua Lady Diana.

— Nos jeunes ont le vertige et je suis trop vieux pour me hisser sur les câbles.

— Si le pont rompt, plus de courant électrique, Condor.

— Nous en fabriquons avec les digesteurs de matières organiques qui nous donnent le méthane et ce méthane alimente un groupe électrogène.

— Tu es un homme précautionneux, mais la ligne ne sera plus alimentée, elle.

— Nous n'avons pas besoin de la ligne. Nous n'avons pas besoin de descendre vers le reste de l'humanité. Ici nous sommes heureux et nous le resterons.

Lady Diana porta sa chope à ses lèvres, but longuement. Yeuse trouva la bière agréable.

— Plus de voie, plus de contact, dit-elle.

— Plus de télégraphe non plus, fit Condor avec une sorte de défi.

— C'est vrai que tu reçois les messages, j'oubliais. Que dit-on dans la Province, à Magellan Station par exemple ?

— Que dit-on, Présidente ? Que vous avez été enlevée par des

terroristes et que l'on craint qu'ils ne vous aient assassinée. Je suis heureux de voir qu'il n'en est rien.

CHAPITRE XXVI

Le lendemain Liensun conduisit Fields jusqu'aux serres-rizières pour lui montrer le dirigeable en cours de montage. Le Président Kid avait donné son accord pour les cent mille dollars, mais désirait que Liensun accepte de venir dans la Compagnie de la Banquise pour les derniers préparatifs.

— Je veux d'abord vous montrer l'appareil, dit-il. Pour l'instant il ne se compose que de l'enveloppe dans laquelle se trouvent les ballonnets et une partie des structures rigides. Pas toutes, car je manque de fibres de carbone.

— Nous en fabriquons, dit le secrétaire particulier du Kid.

— Je le sais bien. Mais il y a un autre problème. Je suis sous haute surveillance.

Fields s'affola. Il n'avait pratiquement jamais quitté la Banquise et ce voyage l'avait épouvanté à l'avance des nuits entières. Depuis son arrivée à China Voksal, il préférait oublier les péripéties du voyage, il se sentait surveillé, suivi et imaginait que les Aiguilleurs, les Fédéraux et les contrôleurs de la CANYST ne perdaient aucun de ses gestes.

— Sous haute surveillance, balbutia-t-il.

— Celle des Rénovateurs mystiques. Et pour garder un espion, un mouchard auprès de moi ils m'ont adjoint une fille. Disons une créature prête à tout pour remplir sa mission. Vous comprenez ce que je veux dire ?

Rougissant, le Banquisien dit que oui et que d'ailleurs il avait remarqué que China Voksal était encombré de créatures vénales, que dans son traintel il avait dû par deux fois opposer une fin de non-recevoir à deux d'entre elles.

— Une m'a abordé dans le restaurant, l'autre a carrément frappé

à la porte de mon compartiment de nuit. Le croirez-vous ?

— Celle qui nous attend là-bas est assez quelconque d'apparence mais elle est très... expérimentée.

— Je vois, dit Fields qui en fait avait du mal à se représenter ce qu'était une expérience érotique, lui qui n'avait connu qu'une seule femme dans sa vie, après sa mère, et n'avait pas osé renouveler l'expérience.

— Elle va se jeter sur vous comme une furie... Pour vous arracher votre secret. Je préfère vous prévenir.

— Très bien, fit Fields qui se ratatinait sur son siège.

— Il vous faudra l'encourager.

— L'encourager ?

— Que je trouve le moyen de préparer mon départ... Comprenez que mon exil en Compagnie de la Banquise ne peut s'effectuer rapidement. J'ai besoin d'un wagon de marchandises pour tout le matériel. Il me faut tout démonter... J'aurais préféré partir par la voie des airs...

— La voie des airs ? s'étonna Fields.

— Mais un dirigeable ça vole, ça se déplace là-haut, fit gentiment Liensun.

— Comme les baleines volantes alors ?

Il avait l'air profondément déçu. Liensun essaya de rester calme :

— Beaucoup plus rapidement tout de même. Je n'ai pas encore pris de décision. Je suis satisfait des cent mille dollars annoncés mais j'ignore pourquoi le Président Kid a besoin de moi. Et ce qui me tracasse le plus, c'est ce voyage en train avec mon matériel. Les Rénos mystiques, s'ils me surprennent, ne me feront pas de quartier.

Le petit Banquisien ne soufflait mot : il n'osait faire un bilan précis de tous ces dangers qui menaçaient. Pourquoi le Président Kid l'avait-il choisi, lui, sous prétexte qu'il passait inaperçu ?

— Donc pas un mot de votre mission à Murmose Bertold.

— Elle s'appelle Murmose ?

— Ne vous fiez pas à son air godiche.

Mais lorsque le silico-car pénétra dans la première des serres, la première chose que vit Fields ce fut une créature apparemment nue qui gambadait dans la boue de l'ancienne rizièrre, se livrait à une

sorte de danse ahurissante.

— Ne porte-t-elle vraiment rien ?

— Vous voyez. Elle a deviné que je ne serais pas seul et sa comédie de séduction commence.

Il fit entrer le Banquisien dans le bureau et ressortit, pour aller à la rencontre de Murmose qui faisait des roulés-boulés dans la boue pour mieux justifier ensuite le besoin de passer par l'étuve.

— Tu as vu mon invité ?

— J'avais les yeux pleins de boue. C'est qui ?

— Il se dit Rénovateur d'origine banquisienne, prêt à financer le projet mais je me méfie.

Elle s'assit, jambes écartées, très impudique.

— Tu veux que je me le fasse aussi ?

— Je te demande un autre langage désormais. Cet homme peut nous aider comme il peut nous nuire... Il nous propose une autre base beaucoup plus sûre...

Avec souplesse elle sauta sur ses pieds et se redressa interloquée :

— Nous partirions d'ici ?

— Justement je voulais ton avis. Étant donné la situation... Ne serions-nous pas tous les deux plus libres en dehors de China Voksal.

Visiblement elle montrait une grande réticence et son regard se faisait soupçonneux. Depuis quelque temps il craignait ses réactions. Il ne la dominait plus autant, avait commis trop d'erreurs. Elle le dégoûtait et il ne parvenait pas toujours à le cacher. Au début il l'avait invitée à des pratiques très audacieuses, puis l'avait ensuite négligée. Maintenant c'était elle qui prenait souvent l'initiative. Il n'aurait jamais dû l'accepter.

— Et où irions-nous ?

— Je l'ignore encore, mais il peut nous fournir tout ce dont nous aurons besoin. Tu sais, je pense surtout aux abeilles de ton père.

— Tu n'es plus du tout certain de crever la croûte au-dessus pour nous montrer l'astre du jour ?

— Sans appareillage de haute technicité, non.

— Et ce bonhomme arrive à point ? Je trouve que c'est tout de même bizarre.

Ils revenaient vers le bureau. Liensun s'arrangea pour que

Murmore reste à une distance qui ne permettait pas de jouir de tous les charmes de sa nudité.

— Continue par là pour qu'il ne te voie pas...

— J'irai à l'étuve, fit-elle en bombant son énorme et très forme poitrine.

— Je ne veux rien précipiter.

— Il n'aime pas les femmes ? Il paraît qu'en Banquise ils font ça avec les Rousses. Pouah ! quelle horreur !

Elle disparut derrière un vieux wagon servant d'abri pour les outils. Quand il revint, Fields n'était pas remis de ses émotions de voyeur.

— Elle est à l'étuve... Elle en a besoin. Elle se roule dans la boue comme une sauvage et ça l'excite beaucoup.

— Vraiment, murmura Fields en ouvrant plus largement sa combinaison qui l'étranglait.

— Si vous voulez aussi profiter de l'étuve...

— Plus tard, plus tard.

— Votre compartiment est à côté... Venez, je vous en prie...

Ils parlèrent des serres-rizières abandonnées, de la chaleur qui y régnait grâce à des puits forés dans la glace et qui allaient récupérer les calories d'anciennes mines.

— Je n'ai jamais vu autant de boue, même à Hot Station.

— Ah ! Hot Station, je connais, dit Liensun.

— Je sais, fit le secrétaire particulier du Kid... Vous avez voulu créer des troubles et votre demi-frère est intervenu avec ses Roux.

— Tiens, vous étiez là-bas ? Quelle aventure... Le Kid vous a prévenu contre moi, je suppose ?

— C'est exact. Nous ne lâcherons l'argent que lorsque le matériel sera chez nous, dans une base secrète.

— Et moi je n'accepterai que lorsque...

Il alla ouvrir la porte du compartiment à coucher et jeta un regard inquisiteur dans le couloir. Murmore était bien capable de les écouter. Il préféra entraîner Fields à l'extérieur et le Banquisien ne sut comment affronter toute cette boue, ces rigoles d'eau.

— Le système d'irrigation est un peu détraqué et comme il est enterré dans le sol artificiel, c'est assez désagréable... Alors quelle est la raison de l'offre du Kid ?

Fields soupira, se pencha pour essayer de nettoyer sa botte :

— Cette chose monstrueuse au Nord, l'amibe géante.

— Tiens, fit joyeusement Liensun. Jelly fait encore des siennes ? Je croyais que les Sibériens l'avaient anéantie.

Fields le trouva fort léger de parler ainsi de cette catastrophe qu'était l'animal monstrueux.

— Les Sibériens la font fuir en utilisant leur solution bactérienne et elle nous envahit.

— Et que veut faire le Kid avec un seul dirigeable ? Les Rénovateurs n'ont jamais trouvé le moyen de la maîtriser... Et nous avons beaucoup plus d'appareils.

— Nous avons un moyen mais nous devons aller et venir sur cette chose à bonne vitesse...

— Et c'est ainsi que le Kid se prépare à contrevenir aux lois de la CANYST, hein ? C'est du joli. Quel est ce moyen de lutte contre Jelly ?

— En fait il s'agit plutôt d'un procédé de lutte contre la solution des Sibériens.

Cette fois Liensun ne put reprendre son sérieux. La situation était d'un cocasse. Et en plus Fields trébuchait et s'étalait presque dans la boue. Il devait réprimer son hilarité, le broser, l'entraîner vers les wagons d'habitation.

— Murmose va réparer tout ça... Vous verrez... Je suis désolé mais cette boue est vraiment envahissante...

Il riait encore lorsque la jeune Bertold drapée dans un peignoir de bain, la peau humide, vint aux nouvelles et regarda Fields d'un air dégoûté.

— Enlevez ça, fit-elle, ronchon.

— Mais ici ?

— Vous trouverez un peignoir dans votre compartiment.

Le malheureux disparut rapidement et Murmose se tourna vers Liensun :

— Quand ils ne sont pas ventripotents tu me les choisis ridicules. C'est quoi qui l'intéresse chez moi, celui-là ?

— Je t'en prie, sois patiente. C'est notre plus grande chance actuellement.

— C'est ta plus grande chance car tu as peur des Rénovateurs et des bonzes en même temps. Finalement, je vais regretter de t'avoir connu.

— Voyageuse ?

Elle sursauta d'être appelée de cette façon que les Rénos refusaient avec horreur. Depuis le couloir Fields lui tendait sa combinaison :

— Si vous me dites où je puis la nettoyer... Je ne veux pas vous obliger à le faire pour moi.

— J'ai l'habitude, dit-elle furieuse, je suis la servante ici, et même plus que ça. Vous voulez me pincer le derrière ? Me peloter les seins ? Vous gênez surtout pas...

Il resta bouche bée, la regardant passer véhémement, ondulant de sa large croupe. Liensun d'une mimique explicative essayait de le rassurer :

— Vous voyez, chuchota-t-il. Elle commence son opération.

— On dirait plutôt qu'elle est furieuse.

— Non, elle joue... Donc vous me disiez qu'il s'agissait de Jelly, mais quel est ce produit qui va empêcher les Sibériens de progresser ?

— C'est un secret... Moi-même je l'ignore. Tout ce que je sais c'est qu'il vous faudra fournir à cette bête de quoi s'équiper...

Liensun pensa qu'ils étaient complètement fous ces Banquisiens. Donner à Jelly de quoi s'équiper ? Comme si l'amibe était à même de montrer la moindre étincelle d'intelligence. Mais les cent mille dollars justifiaient n'importe quelle complaisance de sa part.

CHAPITRE XXVII

Farnelle roula pendant trois jours, se retrouva sur le Capricorne et acquit la certitude qu'elle n'était pas suivie. Comme prévu par les deux Roux évolués, on avait dû marquer sa loco dont la route était suivie à distance par des relais et des aiguillages à mémoire.

Elle s'arrêta dans plusieurs cross stations importantes dans l'espoir de négocier la reprise de sa loco contre une plus moderne, mais les prix affichés dans les dépôts l'affolèrent et elle décida de poursuivre vers l'Est, d'aller jusqu'à Stanley Station, la capitale fédérale. Ce n'était pas forcément la plus grande station de l'Australasienne, mais il existait un marché important de locos d'occasion. De plus, pensait-elle, les Fédéraux seraient rassurés de voir qu'elle exécutait exactement le programme annoncé.

Elle eut quelques ennuis mécaniques mais put quand même atteindre Stanley Station après avoir roulé nuit et jour, vivant dans la cabine de conduite, ne dormant que quelques heures sur des voies de garage, couchée en chien de fusil par manque de place.

Mais désormais elle n'aurait pas échangé cette vie contre celle qu'elle menait à Cargo *Princess*, et sérieusement elle envisageait d'en finir avec cette Concession. Bien avant de négocier l'achat d'une loco, elle se rendit au Bureau des Concessions et annonça son intention de mise en vente. Même si des traîne-wagons ou des squatters s'étaient installés dans le bateau échoué, elle conserverait ses droits sur la vente.

Lorsqu'elle présenta sa loco comme reprise, il y eut des sourires indulgents, et un des revendeurs lui dit sans détour qu'il ne lui donnerait pas plus de deux mille dollars de son tacot, et encore à condition de reprendre une loco de dix mille dollars, payables comptant.

Visiblement il se moquait d'elle, ne pensait pas qu'avec cette tête et cette dégaine elle puisse sortir d'un coup huit mille dollars.

— Montrez voir cette merveille... Et d'abord combien de chevaux et combien de charge à l'essieu ?

Il commença par changer de ton.

— Deux cents chevaux, une consommation réduite. Vous pouvez arracher cent tonnes, soit quatre wagons moyennement chargés.

— Et celle-là ?

— Dix mille avec la reprise. Trois cents chevaux, foyer tous combustibles, cent quatre-vingts tonnes à cent à l'heure sans mal... Et une garantie de la chaudière d'un an.

— On peut l'essayer ?

Il y avait un parcours balisé en dehors de la station qui utilisait un ancien périphérique interdit à la circulation normale. C'était vraiment une belle machine avec tender incorporé et cabine d'habitation pour quatre personnes, avec sanitaires. On pouvait brûler n'importe quoi.

— Même du bois si vous en trouvez, dit le vendeur.

On en trouvait quelquefois.

— Même des cadavres d'animaux... Ou d'hommes au besoin. Dans le Nord les petites Compagnies achètent ce modèle pour écouler la production de leur mine à cadavres.

— Neuf mille avec la reprise.

— Dix mille dernier prix. Je vous fais deux mille cinq pour la reprise de l'épave.

Elle obtint les pleins, et un ravitaillement complet.

Lorsqu'elle repassa le lendemain pour compléter son approvisionnement, elle constata que sa vieille loco avait disparu. Le vendeur lui dit qu'il avait réussi à la vendre à des forains qui comptaient descendre vers le Sud. Elle s'en réjouit car les Fédéraux penseraient qu'elle essayait de retourner vers Cargo *Princess* à partir du Réseau du 40^e, voire des Kerguelen.

Sa nouvelle machine lui permit d'abattre une belle moyenne la première journée et elle put se reposer une partie de la nuit. À ce rythme, dans moins de trois jours elle retrouverait ses deux gosses et les Roux.

Lorsqu'elle arriva au dépôt, elle aperçut de loin son convoi et en eut les larmes aux yeux. Jamais elle n'avait laissé ses gosses aussi

longtemps.

Jdruk l'aperçut le premier et la signala aux autres. Les deux petits métis coururent le long de la voie où elle manœuvrait. Ils étaient noirs de ce sable où ils se roulaient, ayant foré des galeries sous la glace.

— Une bonne occasion, la complimenta le géant. Avec ça on va enfin tailler du rail.

— Laissez-moi souffler, dit-elle, ça fait une semaine que je roule. Je suis allée jusqu'à Stanley Station pour trouver cet engin à un prix convenable. Sur le réseau ce sont des arnaqueurs.

Le soir ils dînèrent ensemble, utilisant la partie chaude et froide du wagon pour rester groupés.

— On a décidé d'essayer quand même d'atteindre Gravel Station, dit Jdruk. Vous en êtes ?

CHAPITRE XXVIII

Condor assis à la grande table buvait de la bière, attendant que Yeuse sorte du compartiment où Lady Diana était alitée. La jeune femme s'installa en face de lui :

— Elle est très mal. Il faudrait qu'on retourne dans la plaine et qu'elle se fasse soigner.

— Il faudra reprendre le Tunnel dans ce cas.

— Jamais de la vie ! Tout mais pas ça.

— Alors il faudra continuer dans la montagne, vers Hedigo. C'est mon village.

— Village ?

— On ne disait pas station chez moi, même il y a douze ans. Mais tous les habitants sont morts. Je vous guiderai s'il le faut. Je le lui dois.

— Elle veut retourner et montrer qu'elle vit. Ces communiqués funèbres, ces télégrammes qui annoncent sa mort la font enrager.

— Croyez-vous qu'elle agisse comme il convient ?

— Je l'ignore.

— Vous allez l'aider, vous, son ennemie ?

— Que puis-je faire d'autre désormais, elle n'a que moi et je n'éprouve que de la pitié.

Elle but de la bière, avala une crêpe farcie à la viande de poulet, puis retourna auprès de Lady Diana qui, assise dans son lit, calée par des coussins, examinait des monceaux de papiers.

— Voilà les bordereaux... Ils représentent toutes mes actions, celles de la Société ferroviaire proprement dites. À moi seule je possède un milliard de kilomètres-tonnes. Je suis la plus riche et, ça, les Aiguilleurs ne peuvent pas me le voler, ce serait contraire à toutes les lois. Je possède aussi la majorité dans un nombre

incalculable de sociétés industrielles, financières, commerciales. Je n'ai jamais su le montant de ma fortune, mais je m'en moque. Je ne voulais que la puissance. Les autres se laissaient amollir par l'argent, oubliaient leurs responsabilités. Moi j'ai vécu très ardemment, violemment.

Elle referma ses mains grasses sur les documents et regarda Yeuse :

— Le Kid a-t-il songé à sa succession ? Est-ce le fils de Lien Rag, ce métis de Roux ? Les Banquisiens n'en voudront pas comme héritier.

— Je ne sais rien de ses intentions.

— Si Lien Rag avait survécu...

— Mais il ne peut être mort, protesta Yeuse, je suis certaine qu'il vit. Que comme Gus, Lienty Ragus, il a rejoint un endroit mystérieux où il a dû patienter... Il reviendra un jour, j'en suis certaine.

— Même si tu disais vrai, même si on accepte cette hypothèse folle, le Kid ne peut pas attendre lui aussi. Il est âgé, il est handicapé. Je connais ses difficultés pulmonaires, cardiaques. Je l'ai fait espionner du point de vue médical...

— Vous trouvez que c'est loyal ?

— C'est le pouvoir... Tu devrais essayer de comprendre ce qu'est le pouvoir. Vingt-cinq pour cent de gestion et le reste à se défendre contre tout le monde. Il n'y a plus d'amis, d'ennemis... Que penses-tu de Floa Sadon ?

Yeuse ne sut que répondre, sinon que la présidente de la Transeuropéenne avait toujours été amicale pour elle-même dans les circonstances les plus sombres.

— J'ai rêvé de lui léguer mes actions... Elle deviendrait la femme la plus puissante du monde.

— Les Aiguilleurs ne l'accepteront jamais.

— Devant le nombre d'actions, ils seront bien forcés de s'incliner. Je pense qu'en quelques mois elle peut séduire tous les voyageurs de la Panaméricaine. Elle est encore jeune, belle. Il lui faudra maigrir cependant pour qu'on ne dise pas que bientôt elle sera aussi grosse que moi.

— Vous allez lui léguer tout ça ?

— J'y ai songé, mais je crains que la Transeuropéenne ne soit un

gouffre et que la Panaméricaine ne suffise pas à le combler... Et surtout je ne pense pas que Floa Sadon souhaite retourner à une vie solaire. Je l'ai discrètement sondée, elle est trop attachée au rail et à ses prérogatives... J'essaie de concilier les deux choses, la poursuite de l'expansion économique de la Panaméricaine et la préparation des mentalités pour un réchauffement lent mais progressif. Il faudra sacrifier soixante-quinze pour cent du produit brut de la Compagnie pour l'installation de nouvelles cités dans les hauteurs, pour la construction des trains flottants... De bateaux, si tu préfères. La Transeuropéenne absorberait quarante pour cent de notre produit brut pour atteindre un équilibre calorique moyen, assurant à chacun quinze cents en chaleur et quinze cents en nourriture. Ils n'en sont qu'à mille en moyenne... Donc Floa renoncera à l'avenir et niera le réchauffement. Pire, elle s'alliera cette fois sans préjugés avec les Aiguilleurs pour l'arrêter définitivement. Et eux peuvent y parvenir.

— Pourquoi ne l'ont-ils pas encore fait ?

— Parce qu'il faut accepter que la clarté du jour soit encore plus crépusculaire et que les températures régressent de dix à vingt degrés d'un coup.

— Mais comment est-ce possible ? Vous devriez m'expliquer ce mystère.

— Pourquoi le ferais-je ? Au nom de quoi ? Qui es-tu ? Tu n'as aucune responsabilité, même pas un peu de fortune.

CHAPITRE XXIX

Au bout de quatre jours, Liensun pensa que Fields ne reviendrait pas et que les cent mille dollars du Président Kid ne lui seraient jamais remis. Le garçon commençait de soupçonner Murmose d'une tromperie quelconque. Peut-être avait-elle, à son insu, parlé avec le Banquisien, peut-être l'avait-elle séduit et compris que Liensun s'apprêtait à trahir tout le monde en acceptant de se rendre dans la Compagnie de la Banquise.

Il ne décolerait pas et Murmose, préoccupée et à nouveau plus souple, s'inquiétait, tentait de renouer avec leurs pratiques érotiques, mais Liensun la repoussait avec rancune.

— Cet imbécile t'a complètement retourné, dit-elle. Encore heureux qu'il ne soit pas là car il aurait affaire à moi.

— Oh, je me doute bien que tu essaierais de le rendre fou de toi.

— Je m'en moque absolument, si tu veux savoir.

Mais Fields revint le quatrième jour avec une rame composée d'une loco-diesel électrique et de trois wagons, dont un d'habitation. Cette rame était occupée par un personnel que Liensun estima important. Outre un mécanicien, un chef de train et un cuisinier, il y avait quatre manœuvres de manutention.

— Dans une journée tout le matériel pourra être embarqué, dit le petit homme malingre, et nous prendrons la direction de la Banquise. J'ai acheté les droits de passage des Compagnies traversées, j'ai payé chaque kilomètre-tonne, tout est en règle.

Murmose accourait du fin fond des serres-rizières où son entraînement intensif l'attirait. Ils n'avaient que quelques minutes pour discuter librement. Liensun s'emporta parce que Fields regardait dans la direction de la fille, comme hypnotisé, et n'accordait plus la moindre attention à ses propos.

— Prenez les jumelles, fit-il sarcastique, si c'est son cul que vous voulez voir. Présentement elle est de face. Vous verrez que son ventre est bien fourni en poils très noirs.

— Mais je ne songe nullement... Seulement je trouvais étrange de voir cette personne courir aussi longtemps...

À bord de la rame le personnel devait également assister au spectacle, car ils entendaient fuser des exclamations souvent graveleuses.

— Elle est dangereuse, dit Liensun. Je dois m'occuper d'elle. J'espère que vous n'avez aucun préjugé moraliste.

Fields sursauta sans cesser de regarder en direction de Murmose.

— Qu'allez-vous lui faire ?

— L'enfermer dans l'étuve où elle ne manquera pas d'aller pour se nettoyer.

— Mais elle va finir par mourir, dans cette vapeur...

— Je veillerai à ce qu'elle ne risque rien. Mais il ne faudra pas prêter attention à ses cris. Le personnel du train est-il discret ?

— Je l'espère, mais je ne peux rien dire... J'ai loué le tout à une société de China Voksal. Du très bon matériel et des gens capables.

— Qu'ont-ils dit en voyant le dirigeable ?

— Ils n'ont montré qu'un étonnement normal, et je leur ai expliqué qu'il s'agissait d'un nouveau système d'élévation des lourdes charges. Aucun n'a paru penser à un aéronef... enfin à un dirigeable.

— Le moteur risque de les alerter.

— Non, il suffira d'expliquer qu'il servira de treuil.

Avec une impudence totale Murmose passa devant les gens du train, ignorant leurs coups de sifflet et leurs acclamations. Intégralement nue, elle pouvait être fière de son corps après des semaines d'efforts et de régime. Liensun reconnaissait qu'elle était devenue très désirable après avoir perdu une quinzaine de kilos. Les muscles jouaient sous la peau plus saine des cuisses et ses fesses avaient perdu leur cellulite. Les seins eux restaient toujours aussi fermes.

— C'est assez étonnant, disait Fields rouge et transpirant. Votre amie est courageuse.

Au comble de l'enthousiasme, le mécanicien actionnait le sifflet

de la locomotive. Murmose disparut en direction de l'étuve.

— Nous allons commencer, dit Liensun, par la récupération des ballonnets... Puis nous roulerons l'enveloppe. C'est elle que nous placerons en premier dans un des wagons de marchandises pour éviter les nombreux plis.

Il se dirigea vers la porte du couloir. C'était le moment d'enfermer la jeune fille dans l'étuve. Il bloqua l'issue avec un madrier prévu depuis longtemps, puis cloua carrément le battant sans se soucier du bruit. Sous la douche elle risquait de ne pas entendre mais il s'en moquait.

Les manutentionnaires parurent malgré tout surpris d'avoir à dégonfler ces sortes de sacs énormes.

Ils avaient paru accepter les explications, mais peut-être allaient-ils se souvenir des interdictions de la CANYST. En effet plus tard l'un d'eux demanda si l'un de ces trucs ronds ne risquait pas de monter trop haut et d'échapper aux manipulateurs.

— Sur un chantier, je veux dire... Ce machin-là pourrait crever une verrière...

— Non, dit Liensun. Ils sont prévus pour n'atteindre qu'une faible hauteur. Nous les embarquons d'ailleurs pour aller les faire homologuer par les contrôleurs de la CANYST.

De toute façon les manutentionnaires, une fois leur travail terminé, rentreraient à China Voksal. Le train les laisserait dans la prochaine station où ils prendraient un omnibus.

— On dirait que votre amie se résigne, dit Fields au bout d'une heure, alors qu'on achevait le dégonflage du dernier ballonnet et que la toile, soigneusement tendue par des câbles, allait reposer sur le sol, à l'endroit le plus sec de la serre.

— Elle doit prolonger son bain de vapeur. En général elle y reste une bonne heure.

Pour rouler l'enveloppe, ils durent faire appel au personnel ferroviaire, y compris le cuisinier. Fields leur avait promis une forte prime pour déroger à leurs prérogatives.

Tous ensemble ils effectuèrent un excellent travail qui rendit Liensun satisfait. Il n'y eut ensuite qu'un minimum de pliage, sept pour refaire l'enveloppe à la taille du wagon. Ils la transportèrent sans mal car cette toile bactérienne était très légère malgré sa robustesse.

— Ne restent plus que le moteur, les carcasses en fibres de carbone et les caisses d'équipement. Il sera bientôt l'heure de déjeuner, dit Fields, et le cuisinier avait prévu un grand repas. Ils vont peut-être s'étonner que la jeune voyageuse ne soit pas des nôtres...

— Nous verrons bien.

Le repas était excellent. Fields avait fait acheter des produits de bonne qualité et Liensun n'avait pas si bien mangé depuis longtemps.

— Si la voyageuse avait été des nôtres, dit le cuisinier, je lui aurai fait goûter une liqueur particulière... Juste réservée aux femmes.

Liensun, la bouche pleine, hocha la tête sans répondre. Il se resservit avec gourmandise. Le wagon d'habitation lui paraissait d'un grand confort avec ce compartiment à manger de bonnes dimensions, son salon, sa cambuse et les compartiments à coucher.

— La voyageuse va-t-elle rentrer pour partir avec nous ? demanda le chef de train.

— Non, elle restera ici, dit Liensun.

Il se servit un verre de vin de riz très parfumé.

— Vous attendez son retour pour donner le signal du départ, insista le chef.

— Son retour ? fit Liensun. Mais elle est ici, seulement fatiguée. Elle fait beaucoup de sport.

Il y eut des sourires entendus autour de la table, mais le chef de train persistait dans son idée :

— Pourtant c'est bien elle que j'ai vue partir à bord d'une draine. Elle a coupé par-derrière pour rejoindre la ligne privée...

Liensun se dressa d'un bond et courut jusqu'à ses wagons-bureaux et d'habitation, constata que la draine avait disparu. Il alla débloquer l'issue de l'étuve, jura contre la vapeur épaisse mais découvrit vite une sorte de remous à ras du sol. Murmure avait simplement arraché l'évacuation des eaux usées et s'était glissée au-dehors par une trappe de quarante sur trente. Il avait oublié qu'elle avait suffisamment maigri pour passer par n'importe quel trou de taille raisonnable.

Fields l'avait suivi et appelait dans les nuages de vapeur. Ruisselant d'eau sur sa combi, Liensun le rejoignit, l'entraîna

dehors :

— Nous sommes perdus. Elle a pu rejoindre la prochaine station et envoyer un télex à Shin.

— Mais ne l'avez-vous pas désintéressée ? Vous deviez lui payer le moteur.

— Avec quel argent, espèce de radin ? Vous ne m'avez pas laissé un seul dollar. Vous êtes d'une méfiance folle...

— Je vous en prie... Vous croyez que les, comment dites-vous ?

— Protectors des bonzes. Une milice privée en quelque sorte, composée d'hommes rompus à toutes les techniques de combat. Je suppose que nous n'avons rien à espérer des manutentionnaires et de l'équipage du train ?

— Ce n'est pas prévu dans le contrat de location, en effet, murmura le petit Banquisien. Sommes-nous en danger ?

— Essayons d'embarquer le maximum. Nous laisserons peut-être le moteur. Après tout, Shin s'en contentera peut-être.

Les manutentionnaires rechignèrent à abréger leur repas. Le chef de train accepta cependant de donner un coup de main, mais le cuisinier prétextait qu'il avait trop de travail. Le mécanicien devait manœuvrer pour permettre un chargement plus pratique.

— De combien disposons-nous ?

— Même pas une heure... À moins qu'elle ne soit d'abord allée chez son père... Mais j'en doute.

On avait déjà amarré les caisses dans le wagon de queue et Liensun regardait le moteur avec désespoir. Celui-ci était placé sur un truck qui pouvait être roulé jusqu'au wagon. Le truck disposait d'un bras de levage à coulisse qui pouvait hisser le bloc et le faire pénétrer dans le wagon, mais le chef des manutentionnaires estimait qu'il faudrait au moins deux heures pour bien réussir l'opération.

— Trop long, décréta Fields avec une autorité inattendue. Je prends la responsabilité de l'abandonner.

CHAPITRE XXX

Condor et les siens avaient transporté Lady Diana jusqu'à la couchette de l'unité hospitalière du wagon avec un excès de prévenances. Elle n'avait pas eu l'impression d'être ballottée et plaisantait même avec ces montagnards au type indien accentué.

— Un jour je reviendrai et nous ferons une fête d'une semaine.

Yeuse la trouvait très faible, était tentée d'utiliser les flacons de perfusion trouvés dans la pharmacie. Peut-être que les substances nocives n'étaient introduites qu'après ouverture, mais Lady Diana refusa cette tentative.

— Je suis certaine que tout était empoisonné. Ils voulaient ma fin rapide et n'ont reculé devant aucun moyen. Même lorsque j'étais en meilleur état j'avais une perfusion tous les deux jours, ce qui me permettait de tenir le coup. Tu penses bien qu'ils ont tout prévu.

Condor monta dans le wagon pour indiquer comment il fallait faire, une fois sorti de Santa Maria del Corazon.

— Il y a un aiguillage camouflé dans la glace et je suis le seul à le connaître. Il donne la ligne pour l'Est.

— Mais comment reviendrez-vous ? s'inquiéta Yeuse.

— Oh, je suis encore dru et je peux marcher des heures dans la montagne.

Bien que roulant à faible allure le wagon automoteur parcourut dix kilomètres avant que Condor ne saute sur la voie et ne dégage l'aiguillage.

— Je peux repartir vous déposer, dit Yeuse.

Cette fois le wagon était dans le bon sens de la marche, grâce à une plaque tournante de la petite station.

— Non, partez. Je vais à nouveau le dissimuler sinon ils chercheraient tous à filer par là.

Il s'enferma cinq minutes avec Lady Diana et en ressortit les larmes aux yeux. Il étreignit Yeuse, lui demandant de veiller jusqu'au bout sur la grosse femme :

— Je sais qu'elle est haïe partout, mais moi j'avais de la reconnaissance et de l'affection pour elle... Si quelque chose ne va pas, revenez à Santa Maria... Revenez quand vous voudrez, Yeuse, vous serez la bienvenue.

Au début elle pensa que cette ligne isolée était la pire de toutes, car très vite elle plongeait le long d'abîmes vertigineux vers des plaines invisibles. Le wagon s'enfonçait dans des crevasses si étroites que la nuit y régnait éternellement. Dans la lueur des phares elle aperçut des silhouettes d'animaux étranges, et crut même voir des Roux dans une caverne.

Il lui fallait parfois stopper pour se rendre au chevet de Lady Diana qui dormait. Revenue au pupitre de commande, elle n'osait penser avec effroi que, si Lady Diana ne se réveillait pas, elle serait seule dans ces montagnes inhospitalières.

Elle atteignit le fond d'une de ces crevasses et la voie unique s'enfonçait dans une autre, et ainsi de suite, et puis d'un coup ce fut à nouveau le flanc d'une montagne effroyable. Un brouillard ressemblant plutôt à une île de glace en masquait le sommet. Elle crut vraiment que c'était un pont de glace entre deux pics, tant la consistance lui parut proche de celle de l'eau congelée. Et la voie descendait rapidement. Il lui fallait dégivrer les rails constamment pour éviter les glissades trop accélérées. D'un coup le courant s'interrompt et le wagon fonctionna sur ses réserves. Celles-ci ne pouvaient être perpétuelles et elle ne put le demander à Lady Diana qui dormait toujours.

Plus loin le courant revint, à son grand soulagement, mais s'interrompt deux fois encore lorsqu'elle atteignit le confluent avec un réseau de quatre voies qui filait vers le Sud. Vers le Nord c'était à nouveau la montagne, les viaducs qu'elle apercevait dans le crépuscule constant de cette zone. Elle consulta sa carte cathodique et finit par situer, du moins elle s'en convainquit, le réseau comme étant la ligne 1917 avec une station à quatre cents kilomètres : Pampa Station.

Elle se rendit chez Lady Diana qui ouvrait les yeux, lui demanda si elle pouvait emprunter la 1917 vers Pampa Station.

— Il y a une centrale électrique. Qui fonctionne au ralenti. On l'alimentait en cadavres lors de la grande famine d'il y a quinze ans, mais depuis les corps se sont taris... De temps en temps on dirige un train venu d'Australasienne vers Pampa Station, mais souvent on oublie. Je ne pense pas qu'on risque gros en nous rendant là-bas... Il est même possible qu'on y trouve des alliés. Aide-moi à m'installer dans mon fauteuil.

— C'est imprudent.

— Je m'ennuie et je veux rester auprès de toi. Je connais quand même mieux ma Province qu'une voyageuse banquisienne, non ?

Ce fut laborieux, mais Yeuse réussit à la faire passer de la couchette au fauteuil et, dès qu'elle eut franchi l'aiguillage sud, Lady Diana recommença ses confidences :

— Je n'ai jamais eu d'enfants, jamais... Et pourtant j'en désirais. Je n'ai ni neveux ni nièces, plus de famille, seul cet oncle grand Maître Suprême des Aiguilleurs... Tu trouves ce titre ridicule, je suppose, plein de connotations religieuses, et pourtant il fait trembler des milliers de types en uniforme argent et noir. Il m'a fait trembler moi-même... Jusqu'à ce que je me révolte un beau jour.

CHAPITRE XXXI

Le nord de la Dépression Indienne avait plus mauvaise réputation que le sud, pensait Farnelle qui n'aimait pas du tout ces petites Compagnies qu'ils traversaient depuis quelques jours en acquittant des péages éhontés.

— Tous des bandits, répétait-elle à chaque frontière. Tous ces dollars qui s'envolaient la rendaient furieuse, mais les deux Roux disaient que c'était le seul chemin possible pour retrouver cette station perdue du côté de la ligne des Maldives, et qu'on ne pouvait atteindre par la ligne régulière.

Ils avaient failli tomber dans un sacré piège une nouvelle fois. Par chance, en se renseignant discrètement à Bigstast, elle avait appris que les deux stations de la ligne des Maldives donnant accès à cette Gravel Station se trouvaient sous haute surveillance. Les Aiguilleurs dirigeaient en personne le trafic de Gen Station et de Crossbi Station, ce qui était anormal étant donné le peu d'importance de ces localités.

— Il faut passer par le Nord, avait alors décrété Jdruk.

— Retrouver la ligne invisible.

La ligne invisible. Décidément, les folies continuaient, mais qu'importait. Ils avaient de l'argent à dépenser. Farnelle avait déjà échangé un lingot d'or sans difficulté auprès d'une banque qui le lui avait payé à un taux très élevé. On lui avait même promis un meilleur prix si elle en rapportait plus de cinq à la fois. Dans le nord de la Dépression les monnaies ordinaires étaient peu prisées, que ce soit le dollar, la calorie ou les taels. L'or gardait la cote.

Elle leur demanda, en apportant le repas et le thé, si la ligne invisible c'était pour bientôt.

— Vous n'y croyez pas, hein ?

— Me faites pas rire, j'ai les lèvres gercées...

— Demain soir certainement. Repérez une minuscule station perdue sur la ligne... Une station sans nom.

— Il y en a des tas.

— On vous dira laquelle, vous roulez lentement désormais.

Ma foi elle s'en moquait, trouvait que l'aventure valait la peine d'être vécue. Elle ne regrettait pas les Roux primitifs qui passaient la voir tous les trois mois à Cargo *Princess*, et qui ne faisaient pas de façons pour avaler une hormone leur permettant de supporter deux trois heures le chaud de sa cabine.

Bien sûr, Jdruk était moins disponible, il s'économisait, ce salaud, et l'autre ne paraissait pas du tout intéressé. Il y avait les deux gosses qui s'épanouissaient de plus en plus et adoraient les voyages. Toujours sur le toit d'un wagon malgré la basse température, à rigoler comme des fous. Elle avait toujours peur qu'ils tombent et se tuent, mais ils s'échappaient quand elle les enfermait. Jdruk et Jdriele veillaient sur eux mais se montraient quand même trop indulgents.

La nouvelle loco fonctionnait à merveille, la cambuse regorgeait de provisions et le tender d'huile de phoque de première qualité, puisqu'en provenance de la Banquise.

— On ira plus tard dans la Banquise, avaient-ils promis.

— Ça ce sera chouette, disait Farnelle, mes gosses seront enfin traités comme des humains. Vous croyez qu'on verra le dieu vivant ?

— Pourquoi voulez-vous le voir ? avait demandé Jdriele.

— Ben c'est le dieu de mes gosses, non ?

— Vous y croyez, à cette légende ?

— Bien sûr que j'y crois. J'ai vu dans un magazine qu'il pouvait faire des miracles. On dit qu'il soigne d'un regard, et justement j'ai des rhumatismes dans les articulations depuis que je vivais dans ce foutu cargo. Les cabines étaient humides quand on chauffait, à cause de la condensation.

Ça les faisait rire et elle se fâchait :

— Il n'est pas que pour les Roux tout de même. Moi je suis un peu de sa race avec mes deux petits mélangés.

Elle traversa, le lendemain, plusieurs stations désertes, en espérant chaque fois que ce serait la bonne, mais ce ne fut qu'en fin d'après-midi qu'ils lui dirent de s'arrêter. Elle alla déplacer un

aiguillage manuel pour se ranger derrière le wagon administratif en ruine. On avait utilisé ses planches pour faire du feu sur le quai, certainement des traîne-wagons.

— Je vois pas d'autre ligne, dit-elle, ni d'autre aiguillage.

— Bien sûr puisqu'il est invisible.

— Arrêtez de vous moquer, râla-t-elle.

Le lendemain matin elle les vit tous les deux s'éloigner vers le Sud, en droite ligne et, curieuse, elle enfila sa combinaison la plus chaude et sauta sur le quai. Et en penchant la tête elle vit l'aiguillage.

Ils la trouvèrent accroupie en train de l'examiner attentivement.

— Vous voyez qu'elle existe, la ligne invisible.

— C'est quoi, du verre ?

— Une sorte de verre résistant. Impossible à déceler facilement quand on ne le sait pas.

CHAPITRE XXXII

Bien au-delà des frontières de la China Company ils redoutèrent d'être poursuivis par les tueurs de Shin. Les petites Compagnies de l'Australasienne n'offraient aucune garantie contre ce genre d'agression. Elles se contentaient d'encaisser des péages prohibitifs lorsque les télégraphes diffusaient le signalement des victimes en fuite. Le puissant Shin n'avait eu aucune peine à accuser Liensun de vol et de détournement de fonds, si bien qu'une affiche le représentait dans toutes les stations frontières.

Le chef de train s'en plaignit auprès de Fields :

— Nous sommes des travailleurs honnêtes appartenant à une entreprise honorable. Nous refusons d'être entraînés dans une complicité quelconque.

— Est-ce que mille dollars peuvent apaiser vos scrupules ? répliqua le petit Banquisien imperturbable.

Liensun découvrait ce Fields sous un jour nouveau. Craintif, déconcerté au début, il avait acquis une grande maîtrise dès leur départ précipité des serres-rizières. Le chef de train, devant l'argent, préféra se taire. Il en garda la moitié pour lui, partagea le reste entre le cuisinier et le mécanicien.

Les manutentionnaires avaient été laissés dans la première station venue, avec de quoi payer leur retour vers China Voksal.

Deux jours plus tard ils traversaient la Mikado Company dont le propriétaire, le Mikado, n'avait pas été vu en public depuis plus d'une décennie. Le personnel ferroviaire portait des uniformes étranges et bouffants qui faisaient ricaner le chef de train.

Le lendemain soir ils entraient en territoire banquisien et depuis le poste frontière Fields pouvait appeler le Kid :

— Voyageur Président, nous avons l'essentiel... L'aéronef avec

ses ballonnets, l'enveloppe, la carcasse, du moins en partie, la nacelle et les instruments de navigation, mais pas le moteur. J'ai dépensé à peine le vingtième des crédits... Voyageur Liensun est avec moi. Nous ne pouvons lui accorder toute la confiance voulue, mais je pense qu'il construira son aéronef dans le délai promis. Il faut un moteur de quatre à cinq cents chevaux aussi léger que possible, fonctionnant à l'huile, bien entendu. Nous avons failli avoir de graves ennuis à China Voksal, car il a dupé plusieurs hauts personnages appartenant aux Rénovateurs mystiques.

— Félicitations, Fields. Vous vous en êtes sorti merveilleusement bien. C'était une mission difficile. A-t-il un équipage ?

— Non, voyageur Président, mais il espère bien en recruter un s'il peut retourner en Sun Company auprès de ses amis les Rénovateurs scientifiques.

— Et se faire interner par les lamas. Ces derniers l'ont interdit de Compagnie.

— Il dit qu'il peut aussi former sur place des spécialistes.

— Personne n'osera grimper à bord de cet engin et je préfère que le secret soit gardé. Les journalistes n'hésiteraient pas à nous sortir des articles à scandales... Vous allez demander le chef des gardes-frontières qui vous remettra un schéma de route. Vous en aurez pour vingt-quatre heures environ...

— Il s'agit d'un train de location, voyageur Président... Il y a trois étrangers à bord... C'est délicat.

— Je m'en occupe.

Deux heures plus tard la Sécurité ferroviaire encerclait le train et obligeait les trois Asiatiques à les suivre. Leurs passeports et leur connaissance n'étaient pas en règle.

Un autre équipage arriva tout de suite après et le train quitta très vite le poste-frontière.

— Quelle organisation ! s'écria Liensun. Votre Président est vraiment quelqu'un d'efficace. Savez-vous où nous allons ?

— Pas du tout. D'ailleurs la nuit arrive et il vaut mieux fermer les volets métalliques.

— Comme vous voudrez, fit Liensun.

Fields, bien que prévenu sur ses pouvoirs extrasensoriels, ne se douta pas que le garçon réussissait à percer le secret du lecteur de

schéma. Ce fut long et douloureux, mais allongé sur sa couchette il se concentra jusqu'à l'épuisement. Mais il apprit que c'était sur une branche latérale du grand Viaduc oriental, branche qui prétendait un jour prochain rejoindre la province panaméricaine de l'Antarctique, que le montage du dirigeable serait effectué. Dans une solitude totale, à deux cents kilomètres de toute station habitée.

Il s'endormit et rêva de son frère Jdrien. Le Messie des Roux lui apparut amaigri, les yeux vides, très fatigué. Liensun lui demanda s'il était malade et Jdrien secoua la tête sans ouvrir la bouche.

« — Mais que t'arrive-t-il donc ? Tu sembles exténué par un violent effort mental soutenu. Tu sais que ce n'est jamais bon pour nous et que nous pouvons épuiser toutes nos réserves d'énergie. »

Au réveil, Liensun se souvint très bien de ce rêve. Il releva son rideau métallique et à travers le hublot de son compartiment il découvrit le Viaduc. Jadis il l'avait survolé en dirigeable.

D'un seul coup il sut pourquoi son frère lui était apparu aussi affaibli.

— Tu essayes de paralyser Jelly, hein ? Comme l'autre fois.

CHAPITRE XXXIII

C'était le milieu de la nuit, et Vsin dormait avec la petite fille collée contre son corps lorsqu'elle eut conscience que quelque chose faisait du bruit dans la partie chauffée du wagon. Tout de suite elle pensa aux pseudopodes qui pouvaient menacer son enfant et alluma la torche électrique dont elle ne se séparait plus. Il y avait ainsi une quantité d'objets, instruments et ustensiles de la vie du Chaud, qu'elle avait adoptés sans la moindre répugnance, avec chaque fois la certitude de progresser un peu plus vers cette vie qui lui semblait idéale, celle des femmes du Chaud.

— Jdrien ?

Elle reçut à plein corps la bouffée de chaleur intolérable pour son organisme, se remplit de fureur car le Messie ne voulait pas qu'elle se fasse opérer pour qu'on lui implante une hormone permanente modifiant son métabolisme. Serrant la petite Vsiena gémissante, elle éclaira le compartiment où son ami passait toute sa vie désormais. Sans ses soins, ses précautions, il aurait vécu dans ses ordures, incapable de se nourrir, de satisfaire ses besoins.

— Jdrien, cria-t-elle, car il la regardait avec un regard étrange.

Il ne clignait pas des paupières.

— C'est moi, avec Vsiena... Nous sommes dans ce wagon perdu pour être le plus proche possible des montagnes mangeuses d'hommes. Tu te souviens ?

— Ont-ils envoyé le matériel ?

Elle ne comprit pas tout de suite et resta bouche bée. Puis elle réalisa :

— Personne n'est venu, aucune machine sur les rails.

— Il doute de moi, il ne me fait pas confiance, il a choisi une autre voie.

— Mais de qui parles-tu ?

— Il refuse la non-violence. Il l'a fait venir de très loin pour qu'il lui prépare un appareil volant. C'est ainsi qu'il attaquera Jelly par le nord... Il pense utiliser le dirigeable pour pulvériser du sang artificiel bourré d'anticorps, alors que je suis sur le point de réussir avec Jelly. Elle est prête à recevoir son propre système immunitaire qui sera beaucoup plus efficace. Le dirigeable ne pourra emporter qu'une quantité limitée chaque fois...

Haletant il se leva et dut s'appuyer à la cloison. Malgré le danger et la souffrance elle déposa la petite dans le couloir et entra dans le chaud. Elle l'aida à avancer vers la porte, à sortir, lui faisant enfiler ses fourrures car il était totalement nu.

— Liensun, mon demi-frère, est dans le sud... J'ai capté sa pensée. Cette nuit il a malgré lui essayé de communiquer avec moi. Dans la journée, son orgueil, son inimitié le bloquent, mais la nuit le lien de parenté redevient plus fort. Il a voulu me prévenir que le Président Kid l'avait fait appeler. Il nous met en concurrence.

— Viens, viens...

Elle n'en pouvait plus, était elle aussi sur le point de défaillir. Elle l'installa dans le couloir, prit Vsiena et se précipita au-dehors pour respirer l'air glacé à moins soixante degrés. Peu à peu elle se sentit mieux, son regard perdit de son opacité et elle put retourner dans le couloir glacé. Jdrien s'était adossé à la cloison et pleurait. Ses larmes gelaient sur ses joues en chapelet. Les larmes des Roux, très salées, ne gelaient jamais.

— Oh ! Jdrien, je t'en prie, ne pleure pas !

Elle appuyait sa tête contre ses seins gonflés de lait, ne savait que faire pour calmer son désespoir.

— Je croyais qu'il m'aimait, qu'il me faisait confiance pour empêcher Jelly d'envahir son territoire, mais c'est un homme pressé par le temps, hanté par la crainte d'échouer, méfiant et sans cœur. Il a trouvé Liensun, lui a dit de fabriquer un dirigeable et mon demi-frère a accepté, car lui aussi est un homme sans cœur et ambitieux qui veut réaliser un immense projet. Il se moque de Jelly, ils se moquent des hommes l'un et l'autre.

— Jdrien, Jdrien...

Sans trop savoir que faire, elle essaya de diriger sa bouche vers son tétin droit. Mais il voulait parler et le lait qui coulait entre ses

lèvres l'agaçait.

— J'ai lutté des semaines pour obtenir un résultat et je crois que tout est possible désormais. Mais je suis faible, très faible... Si le matériel n'arrive pas, les artères artificielles, le liquide plein d'anticorps, les filtres, la pompe cardiaque, tout sera inutile. Jelly attend frémissante d'espoir mais combien de temps patientera-t-elle.

— Il faut dormir, Jdrien... Rentre au chaud maintenant. Tu ne peux pas rester ici...

Elle essayait de le tirer vers le chaud, savait qu'elle ne résisterait pas plus de quelques minutes. Alors de lui-même il se redressa, tituba :

— Puisqu'ils m'abandonnent, il faut que je pénètre dans Jelly ; que j'utilise ses ressources à elle pour construire son système immunitaire.

CHAPITRE XXXIV

Le wagon automoteur approchait de cette Pampa Station, seule agglomération sur la ligne 1917 avant des centaines de kilomètres.

Lady Diana, qui était allée dans la cabine hospitalière, revint avec ses dossiers.

— Dans une demi-heure, dit la jeune femme. L'écoute radio ne donne rien et aucun télégramme ne s'inscrit sur l'écran. Il n'y aurait plus personne là-bas ?

— Ils doivent se méfier d'un convoi venant du Nord... Ils se croient dans un terminus, pensent que la 1917 est détruite de ce côté-ci, et comme l'on devient très vite superstitieux dans ces régions, imagine leur trouble.

Elle posa les dossiers à côté de Yeuse :

— Tu les regarderas à l'occasion.

— Mais en quoi cela me concerne ?

— Nous avons le temps d'aller nous jeter dans la gueule du loup. Car c'est ça, tu sais... Ou ils sont tous partis, l'usine ne fonctionnant plus, ou alors ils nous attendent.

— Les Aiguilleurs ?

— Oui, avec mon cher oncle à leur tête... Je me demande comment ils se débrouilleront quand ils auront lu mon testament.

Yeuse frissonna :

— On pourrait repartir en arrière...

— Ce serait la même chose... Tu veux rejoindre Condor, vivre là-haut une vie certes tranquille mais absurde ? Ne me dis pas que tu es faite pour la routine.

— J'aimerais bien quelquefois.

— Allons donc ?

La radio grésillait, l'écran était enneigé et le détecteur de

chaleur ne pouvait encore, vu la distance, donner d'indication. Malgré elle, Yeuse ralentissait et elle finit par s'arrêter sur l'immense plateau.

— Je me demande si je ne préfère pas la banquise, murmura-t-elle. Cet inlandsis m'effraye.

— Il faudra pourtant t'y habituer, dit Lady Diana d'une drôle de voix.

Elle tapota les dossiers de sa main grasse. Depuis longtemps elle avait fait couper les anneaux des bagues qui entraient dans ses chairs.

— Mon testament est là, ainsi que tous les bordereaux de mes actions. Il y en a pour des milliards de dollars. J'ai désigné mon héritière.

— Floa Sadon ? Vous voulez que je sois votre exécuteur testamentaire ?

— Allons donc ! Floa Sadon, peuh !... C'est toi, l'héritière. C'est toi qui seras la nouvelle maîtresse de la Panaméricaine si les Aiguilleurs te laissent vivre.

Fin du tome 33